This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Fr 28.4.2

Harvard College Library

FROM THE GIFT OF

ARCHIBALD CARY COOLIDGE

(Class of 1887)

PROFESSOR OF HISTORY

FOR BOOKS ON FRENCH HISTORY

ALPHONSE PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
82
PARIS VIe ARROND^t

LIBRAIRIE ANCIENNE D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS FRANÇAIS
ETRA

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DE BREST

Reconnue d'utilité publique — (Août 1880)

DEUXIÈME SÉRIE — TOME XXX

—

1904-1905

—

BREST
IMPRIMERIE A. KAIGRE, RUE DU CHATEAU, 4

1906

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

L'ART BRETON

DU XIIIe AU XVIIIe SIÈCLE

LE VILLAGE, L'EGLISE ET L'OSSUAIRE DE LAMPAUL-GUIMILIAU

Au milieu de cette ravissante région du Finistère que baignent l'Elorn et la Penzée, nommée à juste titre le jardin du Léon, arrosée par tant de gracieux affluents de ces deux rivières, est situé le bourg de Lampaul-Guimiliau, qui groupe autour de sa vieille église plus de 2,000 habitants.

C'est un ensemble pittoresque tour à tour riant et sauvage, formé de vallons ombragés, bordés de collines boisées et verdoyantes dont surgissent parfois des rochers superbes, semblables à des châteaux ruinés et menaçants. Il y a de vastes prairies coupées d'arbres, de bosquets, de genêts dont l'or étincelle au printemps, des ruisseaux animés par des moulins babillards, des cascades et des chutes d'eaux, bordés de nombreuses tanneries.

Sur un côteau plus élevé et dominant tous les alentours se dresse comme une flèche de cathédrale le clocher mutilé de Lampaul surveillant tout le pays et rassemblant à ses pieds, blotties dans la verdure les petites

maisons du village, dont quelques-unes s'éparpillent dans les vergers, semblant vouloir dégringoler la colline.

C'est une jolie promenade à faire que l'attrait des vieux monuments rend encore plus intéressante pour l'archéologie ou l'historien.

Ces monuments ont du reste une légende que nous allons résumer en quelques mots.

Le grand apôtre du Léon, saint Pol Aurélien, venait de vaincre et de dompter un féroce dragon qu'il tenait en laisse lié à son étole. Ce monstre avait longtemps ravagé les environs du Faou, dont il était la terreur.

Pol était arrivé près de l'endroit ou s'élève aujourd'hui ce village qui doit au grand saint le nom de Lampaul, lorsque deux habitants l'abordèrent en lui disant qu'un petit du dragon, plus féroce encore que son père, dévastait les alentours, dévorant les bestiaux et les habitants.

Le saint délia alors le basilic, qu'il avait dressé comme un chien docile. Il lui commanda d'aller chercher son faon et de le lui amener en ce lieu où s'éleva depuis la croix dite *Croaz-Pol*.

Le monstre obéit aussitôt et saint Pol ayant conduit les deux dragons dans un bois désert et écarté mit un bâton en terre auquel il les attacha en leur défendant de quitter cette place et de faire mal à qui que ce fût. Les deux animaux observèrent cet ordre jusqu'au moment ou épuisés, ils périrent faute de nourriture.

Et à cause de ce grand miracle, on nomme encore aujourd'hui ce bois *Coat-ar-Sarpant*, le bois du Serpent.

La croix élevée jadis a été détruite en partie pendant la révolution. On en a pu reconstituer la partie supérieure

dressée aujourd'hui sur un fût entièrement neuf, pour rappeler cette curieuse légende.

Saint Pol fonda un monastère dans le village qui resta bien longtemps une trève de Guimiliau.

Vers les débuts du XVIe siècle, les habitants et les corporations bretonnes unissant dans un même culte, saint Pol et saint Miliau élevèrent sur l'emplacement du monastère l'église qui attire aujourd'hui à Lampaul les touristes et les voyageurs.

Cet édifice appartient à la même école et provient des mêmes onvriers que les sanctuaires de Saint-Thégonnec, de Guimiliau, de la Roche et de Gouesnou ; c'est une œuvre très remarquable et très intéressante de la transition du style gothique au style de la Renaissance.

Comme tous les édifices religieux du pays des Karnels, elle est complétée par un ossuaire, un calvaire et un arc de triomphe et pour la décoration intérieure et l'ornementation des autels le bois a partout remplacé la pierre granitique trop dure et trop résistante pour obéir à l'imagination du sculpteur, et à ses capricieuses fantaisies.

Tout autour de l'édifice règne encore le mur de l'ancien cimetière. Les tombes en ont disparu, remplacées par des massifs de verdure et des pelouses gazonnées, qui particulièrement au Nord encadrent d'une facon très pittoresque la façade et la sacristie du vieux monument, noirci par les années.

Le plateau sur lequel sont construits l'église et ses annexes s'affaisse brusquement à l'Est, dominant une vallée ombreuse, ornée de beaux arbres, et au fond de laquelle coule un gracieux ruisseau alimentant des tanneries.

L'autre versant de la vallée est également couvert d'arbres et de pentes gazonnées et il va rejoindre le carrefour de *Croaz-Pol.*

Au pied de la vieille croix on aperçoit l'église surgissant au milieu des verdures et des grands arbres que dépassent son clocher majestueux, ses campaniles et ses toitures.

L'enceinte sacrée s'ouvre par deux portiques. L'un à l'Est, vis-à-vis du grand porche oriental consiste en une simple grille sans caractère, fixée entre deux lourds pilastres, qui sont une réminiscence très réduite et très simplifiée de l'arc de triomphe de Saint-Thégonnec.

L'autre entrée située à l'angle Sud-Est de l'ancien cimetière forme l'arc de triomphe traditionnel. Il porte la date de 1669.

Accolé à l'abside de l'ancien ossuaire ou chapelle de la Trinité, il est constitué par une arcade circulaire creusée entre deux puissants massifs qui forment pieds-droits. Sur chacune de ses faces s'ouvre un portique à claveaux saillants cannelés, flanqué de deux colonnes doriques et surmonté d'un riche entablement denticulaire du même ordre. Sur la face qui regarde le cimetière est sculptée cette inscription : A : RANNOU : C : ꝀTANGUY : F : 1669.

La plate-forme supérieure est protégée par une belle balustrade qui la contourne et se termine au Sud par une saillie arrondie soutenue par une console très originale.

Sur la plate-forme est érigé un calvaire composé de trois fûts de colonne. Sur celui du milieu se dresse sur une traverse la croix de Notre-Seigneur, avec la sainte

Vierge et saint Jean. Au pied du fût est la statue debout d'une sainte femme en pleurs. Les deux autres fûts se couronnent par les deux larrons crucifiés.

Au Nord de l'arc de triomphe et sur le même axe est construit l'ancien ossuaire formant clôture à l'Ouest, devenue une chapelle sous le vocable de la Sainte-Trinité.

Dans le pignon Nord sont percées deux baies. Dans un pan coupé s'ouvre une porte composée de deux pilastres renaissance encadrant une arcade circulaire et soutenant un entablement et surmonté d'un fronton. Au centre du tympan se détache en relief une tête de vieillard tenant sa barbe avec la main. Au-dessus est un personnage grotesque et sur le côté de la porte est une autre tête incrustée dans le mur.

La façade Est, donnant sur le cimetière, est très richement ornementée. Elle est formée de deux étages d'arcatures. Au rez-de-chaussée, une colonnade ionique posée sur un solide soubassement encadrant des fenêtres en plein cîntre du même ordre et supportant un entablement complet qui court tout le long de l'édifice.

Au centre, faisant légèrement saillie, se trouve une baie circulaire à la clef ouvrée et du même style, flanquée de deux colonnes ioniques à piédestal, plus fortes que celles des fenêtres. Cet ensemble constitue un porche couronné par un fronton circulaire brisé, dont l'échancrure est occupée par une niche centrale à coquille qui renferme la statue de Notre-Seigneur en robe longue à plis serrés et sans ceinture.

Au premier étage, à droite et à gauche de la niche centrale, sont, de chaque côté, quatre niches à coquilles

pareilles à la première, mais vides de statues et séparées par des pilastres dont les chapiteaux soutiennent l'entablement supérieur. Au-dessus de la porte est l'inscription : *Memento mori.*

L'abside est formée de trois pans coupés à gable aigu ornés de crochets et de fleurons et percés de hautes et élégantes fenêtres en ogive flamboyantes. Sous la fenêtre Sud se trouve cette inscription : I : GOFF : I : GVILLOV : F : 1667.

Sur le pignon central, au-dessus de l'arc de triomphe, on lit : O. KERGOAT — KERBRAT.

De chaque côté de l'abside est un élégant contrefort analogue à ceux qui soutiennent le chœur de l'église, absolument Renaissance comme structure et décoration.

Il se compose d'un soubassement élevé dont le dé est encadré d'une saillie plate moulurée à l'intérieur. Ce soubassement est surmonté d'un entablement à consoles suivi d'un socle qui porte deux pilastres encadrant une petite niche, à coquille, d'ordre dorique. Ces pilastres sont couronnés par le prolongement en ressaut de l'entablement supérieur de la chapelle. La frise de ce ressaut est décoré de consoles formant triglyphes. Au-dessus s'élève un campanile à dômes et arcades, couronné par un fleuron élancé.

L'intérieur de l'ossuaire renferme un bel autel à retable décoré de nombreuses statues ; il est encadré par des colonnes torses corinthiennes, ornées de feuilles de vigne grimpantes, et surmontées d'un entablement à fronton circulaire sur lequel se groupent des vierges martyres et des anges adorateurs. Au centre du retable, le statuaire

a représenté Notre Seigneur ressuscitant glorieux et plus haut le Père et le Saint-Esprit.

La clef de voûte qui forme pendentif au-dessus du sanctuaire de cette chapelle est admirablement sculptée et présente aussi un groupe très curieux de la Sainte-Trinité, qui a donné son nom à l'Ossuaire.

En face de l'arc de triomphe est restée debout l'ancienne croix du cimetière. Elle consiste en un soubassement octogonal couronné par trois gradins de même forme s'étageant jusqu'au socle central.

Dans ce socle est implanté l'arbre de la croix. Le fût cylindrique est orné de saillies hemisphériques le contournant en hélice. Il se termine à la partie supérieure par un chapiteau ouvragé s'élargissant en traverse allongée.

D'un côté de la plate-forme ainsi formée sont dressées des croix portant au centre le Sauveur et à ses côtés les deux larrons. En arrière le Christ mort est enveloppé dans un linceul.

Tout à côté de la chapelle funèbre se dresse l'ancien clocher découronné par la foudre et qui dans son état primitif ne mesurait pas moins de 60 mètres de haut ; c'était alors le plus élevé du Finistère après celui du Creisker. Quoiqu'ayant encore la flèche il est complètement édifié dans le style de la Renaissance. A la base de la tour ; on lit cette inscription qui fixe la date de sa construction :

ANNO DNI 1573 : DIE 19. APRILIS : FVDATA FUIT HAEC TVRRIS.

Cette tour élevée sur plan carrée est en saillie sur la

façade occidentale de l'église dont elle recouvre le porche principal. En effet elle est percée de quatre ouvertures dont l'une intérieure s'ouvre directement dans la nef centrale. Celle de face à l'Ouest est aujourd'hui murée. Elle était formée d'une arcade ionique soutenue par deux colonnes et couronnée par un entablement. Au-dessus régnait un attique composé d'une niche à fronton soutenue par deux contreforts à volutes.

La façade Sud s'ouvre par un portail corinthien composé d'une arcade entre deux colonnes de cet ordre supportant l'entablement. La façade Nord est percée d'une ouverture analogue, mais d'ordre dorique.

L'intérieur du porche était autrefois couvert par une voûte en croisée d'ogives aujourd'hui écroulée et dont il ne reste que les arcs doubleaux ; formerets et la naissance des nervures ogivales.

Les angles de la tour sont renforcés sur chaque façade par d'élégants contreforts perpendiculaires, coupés de larmiers ornés de niches, et qui s'élèvent jusqu'au balcon supérieur.

Au-dessus du porche est un premier étage percé d'ouvertures circulaires et orné de niches à fronton. Dans l'ouverture qui regarde le Sud est placée une très ancienne statue de la Vierge mère.

Le second étage est séparé du premier par une belle corniche. Il renferme l'horloge et est plus élégant et plus élancé que le précédent. Il se termine par une magnifique corniche denticulaire supportant un balcon saillant dont l'élégante balustrade ajourée est d'un très bel effet. Aux angles et sur la façade sont braqués en guise de gargouilles des couleuvrines de pierre semblant menacer l'horizon.

La partie supérieure de la tour est encore plus svelte et plus élégante. Les fenêtres plus hautes et garnies d'abat-sons indiquent la chambre des cloches ; les contreforts plus minces finissent en pilastres ; enfin la corniche supérieure également denticulaire est de toute beauté et le balcon qui la surmonte est d'un dessin riche et harmonieux. Il contourne la plate-forme portant les clochetons et la flèche.

Cette flèche, comme je l'ai dit plus haut était, après celle du Créisker, la plus élevée du Finistère. Malheureusement, la foudre l'a mutilée et sa pointe supérieure si fière, si élancée et si hardie, a disparu, remplacée par un horrible couvercle de métal. Cette pointe ajourée, construite par assises en pierres de taille, avec les angles saillants ornés de crossettes, était d'un très bel effet et complétait magnifiquement l'édifice. Les quatre jolis clochetons qui l'encadrent sont restés intacts, et ils participent à l'élégance du balcon dont ils se détachent, laissant passer la lumière au travers des ouvertures rectangulaires dont leurs quatre faces sont garnies.

Il est bien à regretter que la pauvreté de la paroisse ne lui permette pas de restaurer cette flèche si fière et de rendre ainsi à son clocher sa magnificence passée.

En arrière du clocher, à droite et à gauche, apparaissent les pignons des collatéraux.

Celui du Nord est éclairé par une baie circulaire ornée de vitraux modernes.

Quoique très simple, la façade septentrionale ne manque pas de cachet. Consolidée à l'Ouest par un contrefort en saillie avec clocheton, elle est décorée par cinq autres contreforts plus petits construits en granit.

Ils sont formés d'une base à doucine que surmonte un premier dé terminé par un entablement cannelé à denticules sur lequel se dresse en forme d'attique un second dé couronné par un tore supportant un amortissement incliné à volutes.

Entre les contreforts extrêmes sont quatre fenêtres ogivales de style flamboyant. Dans la travée centrale s'ouvre une porte à fronton surmontée par une niche supérieure.

Cette porte est constituée par deux colonnes ioniques portant un entablement du même ordre à corniche denticulaire. Sur la frise est gravée l'inscription suivante :

ANNO DOMINI 1609 : DIE VLTIMA MAII.

Entre les deux colonnes est comprise une baie cintrée dont les pieds droits sont surmontés de chapiteaux, sur lesquels retombent les extrémités d'un arc en plein cintre à claveaux saillants et dont la clef centrale est ornée d'une feuille d'acanthe.

Sur l'entablement se dresse un attique formé de deux pilastres rectangulaires supportant les rampants d'un fronton aigu. Ces pilastres sont soutenus à droite et à gauche par des contreforts à volutès.

Au centre est creusé une niche renfermant la statue d'un évangéliste, probablement saint Jean.

Un grand vitrail éclaire le transept, après lequel se détache de la façade la sacristie, édifice polygonal du style Renaissance à cinq pans et deux étages.

Des contreforts pittoresques en renforcent les angles. Ils sont formés d'une base avec entablement complet dont les saillies contournent l'édifice.

Au-dessus se dressent les pilastres du second étage ornés de panneaux incrustés et couronnés par un riche entablement denticulaire qui surmonte un campanile à quatre arcs évidés couronné par un dôme ovoidal dont le faite s'amortit par un vase à flamme. Aux quatre angles du dôme sont des vases analogues, mais plus petits.

Les deux étages sont éclairés par des fenêtres rectangulaires. Le mur du fond est aveugle ; au premier la fenêtre y est remplacée par une niche à coquille surmontée d'un dais et paraissant avoir contenu une statue aujourd'hui disparue.

La sacristie se raccorde par une tourelle élégante et pittoresque à l'abside qui est certainement une des plus belles de la région. Cette partie de l'édifice est postérieure à l'église même, et sur un des murs de la sacristie est gravée l'inscription suivante : A : Y : POULIQVEN : LORS : FABRIQVES 1673, qui fixe la date de sa construction.

La belle abside polygonale forme avec les chevets des collatéraux un ensemble décoratif de toute beauté.

Chacune des faces du chevet oriental ainsi établi est constitué par un pignon élancé à gable aigu enserré entre deux contreforts. Chaque pignon est ouvert par une grande fenêtre ogivale à meneaux flamboyants et le sommet du gable s'amortit par un élégant clocheton à arcades et à dome, surmonté d'un fleuron entr'ouvert.

Sous la fenêtre du pan coupé Sud-Est est gravée une date peu visible : 1627.

Dans le fronton de cette même fenêtre, on lit :

BENE : FVNDATA : EST : DOMUS DOMINI.

Les riches contreforts qui décorent l'abside d'une façon à la fois si élégante et si pittoresque, méritent une description spéciale. Ils sont à plusieurs étages :

Inférieurement se trouve posé sur le sol un soubassement à dé rectangulaire dont chaque face est décorée d'un panneau central encadré de moulures. Ce soubassement se termine par une riche corniche à consoles.

Au-dessus se dresse un groupe rectangulaire de pilastres doriques entourant un dé central et supportant un second entablement de même ordre ; le troisième étage, plus élancé, est constitué par un fût rectangulaire cannelé dont l'entablement supporte un campanile à arcades composé de deux étages superposés. Le clocheton supérieur est couronné d'un dôme à fleuron.

Dans chacun des clochetons inférieurs est logé un animal fantastique formant gargouille dont la tête fait saillie comme pour guetter le passant et surveiller l'horizon.

La façade méridionale qui précède l'abside est tout d'abord constituée par le mur en saillie qui clot le collatéral jusqu'au transept, ce dernier est indiqué par une belle fenêtre ogivale à meneaux nombreux et flamboyants surmontée d'un gable aigu à crochets et à fleurons. Sa saillie est terminée par un contrefort analogue à ceux de l'abside, mais de moindres dimensions.

En retrait est le mur du bas-côté Sud éclairé tout d'abord par deux fenêtres ogivales flamboyantes à gable aigu ornées de pinacles, crossettes et fleurons. Une porte latérale semblable à la porte Nord y donne accès.

Plus près de la flèche se détache de la façade le porche Sud partie la plus ancienne de l'église, absolu-

ment gothique. Il porte la date de 1533 au-dessous de la statue de saint Michel qui en orne la façade.

Cette façade est constituée par un pignon aigu dont les angles sont consolidés par des contreforts ogivaux terminés à la partie supérieure par des pinacles aigus décorés de crossettes et dont la pointe est fleuronnée.

Le pignon principal est couronné par un clocheton à pilastres Renaissance et surmonté d'un fronton aigu. Les pilastres encadrent une seconde niche qui renferme la statue de saint Pol Aurélien menant en laisse le dragon ailé enchaîné au moyen de son étole.

Deux petits anges se détachent en relief de chaque côté de l'entrée. Ils tiennent dans les mains des banderolles sur lesquelles sont inscrites en caractères gothiques les légendes suivantes :

Bonnes gens qui icy passez, priez Dieu pour les trépassés.
Benedictus qui venit in nomine Domini.

La grande arcade qui ouvre le porche est encadrée de trois rangs de feuillages sculptés et découpés : chardons, choux frisés et pampres de vigne séparés par d'élégantes et fines moulures. Elle se termine par une contre-courbe à crossettes de choux frisés dont la pointe supérieure se couronne par un riche fleuron. A droite et à gauche de cette entrée s'élancent deux pilastres amincis à section polyédrique surmontés de pinacles fleuronnés.

Le porche est formé de deux travées voûtées en croisées d'ogive à nervures saillantes. Les clefs de voûte sculptées représentent des angelots portant des emblèmes sacrés. L'un d'eux soutient une banderole portant l'inscription suivante :

Bonum est confiteri domino

Sur les deux côtés sont douze niches renfermant les statues des apôtres surmontées de dais. Il y a là des combinaison, aussi curieuses que variées de dessins et de découpures gothiques.

Le fond est occupé par deux portes donnant accès dans l'église. Elles sont ogivales, dans le style du XVe siècle, et surmontées de contre-courbes fleuronnées. Deux colonnes prismatiques les encadrent supportant deux statues dont l'une représente saint Fiacre avec sa pelle.

Leurs bases en culs de lampe sont ornées d'hermines passant à travers des banderolles.

Ces portes jumelles sont séparées par un superbe bénitier ciselé avec une habileté extrême. Il est taillé dans de la pierre de Kersanton. Ce bénitier doit être de la même date que le porche gothique (1533) et pourtant son ornementation est absolument Renaissance, consistant en torsades, modillons rangs de perles et feuillages.

Au-dessus du bénitier apparaît, abrité par un dais d'une rare élégance, une statue de la Vierge dont le piédestal est soutenu par un ange portant une banderolle avec cette légende : PAX VOBIS.

A l'Ouest du grand porche, le collatéral se prolonge par une double travée indiquée à l'intérieur par deux fenêtres ogivales pareilles aux deux précédentes.

INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE

L'église se présente, quand on y pénètre, sous la forme d'une nef principale qui se termine par le chœur et l'abside polygonale limitée par deux collatéraux presque aussi larges qu'elle.

Ces trois vaisseaux communiquent entre eux par une double arcature formée de fûts cylindriques reliés par des arcs ogivaux sans chapiteaux d'une structure très simple.

L'édifice est voûté en bardeau, à section ogivale laissant apparaître les tirants des fermes maîtresses.

Les sculptures sur pierre y sont rares et d'une grande sobriété. Il n'y a à signaler que le bénitier intérieur de la porte basse Sud, près de l'autel de saint Laurent.

Ce bénitier en Kersanton est formé d'une cuve ciselée où deux diables plongent à moitié dans l'eau bénite et se tordent dans des convulsions que l'on comprend aisément. Au-dessus est un rétable représentant le baptême du Christ.

A Lampaul comme dans toutes les églises du pays des Karnels, le sculpteur a confié au bois le soin de la décoration intérieure, que la dureté du granit rendait trop difficile.

Aussi ce qui frappe avant tout le visiteur, c'est l'ensemble du chœur et de l'abside dont les murs disparaissent absolument sous les grands rétables des autels, séparés par des panneaux de bois aux riches sculptures, le tout peint et largement doré.

Cette profusion de colonnes, de corniches, de niches, de cartouches, cette multitude de statues et de personnages donne l'impression d'une grande richesse décorative et constitue un ensemble qui ne manque pas d'harmonie et de magnificence.

C'est pourquoi ces autels méritent une description spéciale, comme caractéristiques d'une période architecturale, à laquelle nous devons tant d'autels et de rétables

variés, qui ont tous des points communs, des traits de parenté indiquant bien qu'ils sortent des mêmes ateliers, mais sans qu'il soit possible de savoir où se trouvaient et comment se nommaient les maîtres sculpteurs qui nous ont laissé ces magnifiques créations.

Et comme nous l'avons remarqué, toutes ces boiseries, toutes ces sculptures sont peintes de couleurs harmonieuses et largement dorées. On a fort souvent critiqué cette peinture, il faut pourtant bien avouer que la couleur du vieux chêne est sans doute fort belle, mais que sur un déploiement de 120 à 130 mètres superficiels, elle serait obscure, froide et monotone et étoufferait tous les détails, tandis que ces couleurs adoucies, ces ors un peu éteints, avec reflets brillants, donnent à ces fonds d'église une clarté, un relief, une richesse, une harmonie et une splendeur qu'elles ne pourraient avoir autrement, et qui s'alliaient merveilleusement sous Louis XIV à la pompe des cérémonies et à l'éclat des costumes de fête des seigneurs et des paysans.

Le premier des autels que l'on rencontre en montant vers le chœur dans le collatéral Nord est celui de sainte Marguerite.

Son rétable est constitué par deux colonnes lisses d'ordre corinthien supportant un entablement complet.

Cet entablement est surmonté de deux portions de fronton brisé à volutes surmontées de statuettes et séparées par une niche centrale à fronton.

Au centre du rétable est une niche encadrée par deux colonnes analogues aux précédentes mais plus petites supportant un entablement à fronton brisé. A l'intérieur de cette niche est la statue de sainte Marguerite foulant aux pieds le dragon traditionnel.

A côté est une petite statue de la Vierge couronnée tenant dans ses bras l'Enfant Jésus et foulant la lune sous ses pieds.

Après l'autel de sainte Marguerite se présente immédiatement l'autel du Grand Prêtre, qui tient ce nom de la grande statue renfermée dans la niche centrale.

Le rétable de cet autel est formé par quatre colonnes composites dont les deux intérieures sont creuses et évidées et couvertes d'une ornementation à jour, de cartouches, têtes de chérubins, rubans entrelacés, enroulements de vignes et enchevêtrement de branches de laurier.

Ces colonnes supportent un entablement à ressauts se courbant pour former le fronton de la niche renfermant le Grand Prêtre. Les trois niches qui surmontent ce fronton renferment les statues de saint Roch, de saint Sébastien et, au centre, la Sainte-Trinité. Là, le Père Eternel, coiffé de la tiare et revêtu d'une chape, est assis sur un trône, tenant devant lui son Fils ressuscité, montrant ses plaies et debout sur le globe du monde ; au-dessus, plane le Saint-Esprit.

A côté de l'autel du Grand Prêtre s'ouvre la porte de la sacristie surmontée d'un beau groupe de Notre-Dame de Pitié.

La Mère tient sur ses genoux le Christ mort et raidi. Magdeleine lui soutient la tête. Trois autres femmes l'entourent, dont l'une supporte d'une main un des bras du crucifié tandis qu'elle tient un calice de l'autre main.

Sur la porte en bois de la sacristie, on lit l'inscription suivante :

PAVL... LE GOFF... FLOCH
FAIT : FAIRE : P : POVLIQVEN : FABRIQVE : 1679.

L'intérieur de cette sacristie mérite une visite, car il renferme de curieuses boiseries.

Près de la sacristie apparaît l'autel de la Passion masquant la fenêtre de chevet du collatéral Nord. Cette fenêtre est garnie d'un vieux vitrail original du XVIe siècle dont on n'aperçoit que l'extrémité supérieure. La maîtresse vître ainsi formée a été obtenue par la réunion de panneaux provenant de diverses fenêtres. On y voit quelques personnages du jugement dernier avec Notre-Seigneur au milieu : les quatre évangélistes, des anges, une Annonciation. L'église de Lampaul à la révolution était du reste entièrement garnie de vitraux de couleur presque tous détruits depuis et dont on a pu sauver seulement quelques débris réunis aujourd'hui dans les fenêtres des deux chevets.

Quant à l'autel de la Passion lui-même, il est d'une grande richesse formant un merveilleux ensemble, encadrant un fouillis éblouissant d'ors et de personnages. Quatre colonnes torses accouplées deux à deux soutiennent un riche entablement qui se brise en fronton, couvert de statues. Au centre le fils de Dieu ressuscité s'élance triomphant vers le ciel. A droite et à gauche sont prosternés des anges adorateurs, flanqués d'anges joueurs de viole.

Au-dessous dans le fronton le Saint-Esprits ous la forme d'une colombe. Entre les colonnes apparaît le rétable subdivisé en huit tableaux en haut relief s'inspirant de l'art flamand et retraçant à l'aide de plusieurs centaines de personnages les différents épisodes de la Passion du Sauveur.

On aperçoit successivement : la dernière Cène, le lave-

ment des pieds, le baiser de Judas, la flagellation, le portement de croix, le crucifiement, la descente de croix, la mise au tombeau.

De chaque côté de l'autel se trouvent deux niches renfermant deux statues, l'une d'un saint Evêque, l'autre de saint Miliau ; ces niches sont encadrées de pilastres portant un entablement supérieur dont le fronton est soutenu par un ange cariatide.

Au dessus du fronton deux anges flanquent et soutiennent un cartouche à écusson couronné par une corbeille de fleurs. Sous chaque niche un groupe d'angelots et de chérubins en soutiennent le socle.

Sur le socle de cet ensemble deux anges debout encadrent un panneau dans lequel se trouvent représentés d'un côté la Nativité de la Vierge et de l'autre le martyre de saint Miliau.

Dans le premier groupe, celui de la Nativité de la Vierge, on voit sainte Anne couchée dans un lit à baldaquin, saint Joachim lui apporte sur un plateau des gâteaux ou d'autres douceurs ; une suivante verse l'eau dans un bassin où une femme va baigner la petite sainte Vierge.

Dans le martyre de saint Miliau, le malheureux roi mis à mort par son frère Rivod, s'avance tenant sa tête dans ses mains de la même manière que saint Denis.

Le chœur occupe l'abside centrale de la nef. Il est limité par une grille de bois verni moderne d'un joli travail. Les stalles de même style, sont heureusement comprises.

Le maître-autel est moderne, il a remplacé celui que la révolution a vu détruire. On l'a composé autant que

possible dans le genre de l'ornementation ancienne. Sa table est décorée par dix riches pilastres encadrant des panneaux ornés d'une mosaïque centrale ; à droite et à gauche se tiennent sur des colonnettes élancées deux anges porteurs de candélabres.

En arrière trois belles fenêtres éclairent le chœur, harmonieusement découpées par leurs meneaux flamboyants. Elles sont séparées par des niches à dais d'une grande élégance renfermant l'une la statue de saint Joseph et l'autre de saint Joachim, plus en avant deux niches semblables renfermant les statues des apôtres saint Pierre et saint Paul. Enfin à l'entrée du chœur à droite et à gauche et servant à relier la décoration centrale à celle des autels de la Passion et de saint Jean-Baptiste se trouvent deux riches soubassements dont l'entablement est surmonté d'un cartouche à bas-relief encadré d'anges et d'attributs sacrés.

Sur ces panneaux et dans ces cartouches sont sculptés en haut-relief d'une part la conversion de saint Paul renversé de cheval sur le chemin de Damas puis descendu dans une corbeille du haut des murailles de cette ville ; et l'autre côté le crucifiement de saint Pierre avec des médaillons représentant la Foi, l'Espérance et la Charité.

En plus, sur deux colonnes dans le chœur sont à gauche la Vierge portant Jésus, à droite saint Pol foulant aux pieds le dragon.

Du côté de l'Epitre, l'autel de saint Jean-Baptiste fait pendant à celui de la Passion. L'ensemble décoratif est le même. Au haut du fronton est Dieu le père bénissant entouré d'angelots et de deux anges joueurs de viole.

Au sommet des colonnes sont des anges adorateurs et au-dessous les statues de saint Jean et de saint Michel, toutes les deux remarquables.

Les sujets suivants décorent le rétable de l'autel qu'ils peuplent de plusieurs centaines de personnages en haut relief :

1° L'Enfant Jésus et le petit saint Jean aux pieds de sainte Elisabeth et de Zacharie. Trois anges assistent à cette scène ; l'un d'eux, d'une grâce et d'une beauté sans pareilles, joue de la harpe ; les deux autres chantent ;

2° Saint Jean sur les bords du Jourdain, entouré de quelques disciples et de quelques Pharisiens montre au loin Notre-Seigneur : *Ecce Agnus Dei ;*

3° Au haut, baptême de Notre-Seigneur. Le Sauveur et saint Jean sont à genoux ; à l'arrière place, trois anges dont l'un porte respectueusement la sainte Robe ;

4° Au milieu, Hérode assis sur un trône, entouré de quelques courtisans et d'un garde, assiste à la décollation de saint Jean : le bourreau met sa tête sur le plat que tient Salomé.

Sur les piédestaux des colonnes torses sont sculptées en demi-relief les statuettes de sainte Elisabeth et de Zacharie en costume de grand prêtre et tenant un encensoir. A côté de l'autel est un autre bas-relief placé sous la statue du Précurseur, représentant la prédication de saint Jean. Il est entouré d'une foule considérable qui écoute avec respect sa parole.

Sous la statue de saint Michel dans le cartouche correspondant, on voit la chute du démon, copie exacte d'un tableau remarquable de Boudt, d'Anvers.

Dans le collatéral Sud, à côté de l'autel saint Jean, on

trouve l'autel de sainte Anne Cet autel fait pendant à l'autel du grand prêtre, dont il reproduit les principales dispositions, mais non les colonnes creuses. Les statues en sont plus nombreuses. Au centre, on aperçoit les statues de sainte Anne et de la sainte Vierge portant l'Enfant Jésus. Près d'elles sont saint Joseph et saint Joachim. Dans les niches supérieures qui couronnent le fronton, se trouve un saint Evêque, entouré de sainte Barbe et de sainte Marguerite ; enfin, dans le rétable inférieur sont rangés les statuettes de saint Yves, de saint Hervé et d'un saint moine, portant un livre et une cloche. C'est probablement saint Gildas.

L'autel de saint Laurent qui suit en descendant, offre la même disposition que celui de sainte Marguerite que nous avons dépeint plus haut. Au centre est placé la statue de saint Laurent.

Plus bas, près de la petite porte latérale, se trouve le curieux bénitier en Kersanton œuvré décrit plus haut.

A l'extrémité Ouest du collatéral éclairés par une fenêtre à vitraux modernes sont les fonts baptismaux.

Sans avoir la beauté ni l'élégance de ceux de Guimiliau, ils ont une originalité incontestable et ils en ont probablement donné l'idée étant de 25 ans antérieurs.

La cuve en granit est de grand style, son pied est porté sur une base mouluré et orné de petites niches sur ses huit côtés. La cuve elle-même est décorée d'une sorte de corniche de feuillages et d'oves, de moulures et de modillons et sur la frise se déroule l'inscription suivante :

F : F : LAVRENS : ROPARTZ : E : L : ABGRALL : LORS : FABRICQVES : LAV : 1651.

Le baldaquin est de la même époque : sa frise porte l'inscription :

F : F : P : MILLIO : ROPARZ : E : HERVÉ : ABGRALL : LORS FABRIQVES : L'AV : 1650.

Sur l'emmarchement de la cuve se dresse une balustrade octogonale des sommets de laquelle se détachent huit colonnes élancées, dont quatre sont torses et tapissées de pampres de vigne : les quatre autres cylindriques sont entourées d'enroulements de rubans et de branches de laurier. Ces colonnes sont surmontées de chapiteaux corinthiens qui soutiennent un entablement octogonal à redans saillants au droit des colonnes. Chacune de ces saillies supporte un vase drapé surmonté d'une flamme.

L'étage supérieur est constitué par une arcature à colonnettes torses abritant le groupe du baptême de Notre-Seigneur et les statues des douze apôtres. Au-dessus règne une galerie ajourée que surmonte un pavillon octogonal terminé par un dôme et un campanile.

Au bas de la nef principale est la tribune des orgues portée par huit colonnes corinthiennes en chêne verni. C'est un beau travail du XVIIe siècle, avec ses panneaux à grandes moulures, ses colonnettes, ses festons, ses cartouches et les quatre statues jouant de la trompette et d'autres instruments près du petit buffet du positif.

Au bas du collatéral Nord est une mise au tombeau, de toute beauté. Ce sépulcre occupait autrefois une place spéciale, au-dessous de l'abside dans la chapelle de la Trinité. Comme il se rongeait par l'humidité, on l'a transporté depuis un certain nombre d'années dans l'église principale, où il est mieux éclairé et soustrait à l'humidité d'un caveau.

Auprès du corps inanimé du Sauveur est debout, suivant la tradition, sa mère défaillante soutenue par l'apôtre saint Jean ; près d'eux Magdeleine en larmes tient un vase d'aromates, deux saintes femmes désolées encadrent ce groupe, Joseph d'Arimathie, Nicodème et Abiban soulèvent le linceul.

Le torse du Sauveur est superbe, sa tête est magnifique et l'expression douloureuse de tous les personnages saisit au premier aspect. Ce groupe de grandeur naturelle attire forcément l'attention des visiteurs et par son importance et par sa perfection.

Le tombeau du Seigneur est orné d'une guirlande de chêne vigoureusement sculptée, puis d'une tête de mort et de larges draperies.

Sur le linceul est la signature du sculpteur : ANTHOINE PECIT et sur le tombeau on lit : FAIT : F : PAR : J : LE GAT : H : POVLIQVEN : FABRIQVE : 1676.

Dans le même bas-côté est une armoire renfermant deux très vieilles bannières sur lesquelles sont représentés les sujets suivants : sur l'une d'un côté, saint Pol et son dragon ; de l'autre côté, la sainte Vierge portant l'Enfant Jésus. La seconde bannière montre dans une de ses faces le couronnement de la Vierge, par Dieu le Père et Jésus, et sur l'autre face, le Saint-Sacrement adoré par les anges.

Des restaurations maladroites ont fort abîmé ces bannières dont le fond est un riche tissu tramé d'or et d'argent.

La chaire à prêcher en chêne sculpté est un beau travail de menuiserie. Les panneaux de l'escalier sont

décorés de jolies arabesques. La cuve porte sur ces quatre faces dans deux riches panneaux sculptés, les quatre évangélistes et les quatre grands docteurs de l'Occident. L'abat-son s'harmonise élégamment avec l'ensemble.

Il nous reste à mentionner la poutre de gloire ou tref qui traverse la nef en avant du chœur. Elle porte le Christ en croix entre la Vierge et saint Jean désolés. Sur la face antérieure sont sculptées huit scènes de la Passion. Sur le revers, l'Annonciation et les Sibylles. Ces douze prophétesses sont représentées avec les emblèmes suivants :

1° *Gimmeria.* — Livre et cor d'ivoire ;
2° *Europea.* — Livre et glaive ;
3° *Lybica.* — Livre et torche allumée ;
4° *Hellespontica.* — Livre et croix de passion ;
5° *Cumea.* — Livre ;
6° *Persica.* — Livre et fanal ;
7° *Delphica.* — Livre et vase de parfums ;
8° *Erythrea.* — Livre et branche de rosier ;
9° *Tiburtina.* — Livre.
10° *Saunia.* — Figure casquée, livre et roseau ;
11° *Agrippa.* — Livre, parure de perles ;
12° *Phrygia.* — Livre, croix de résurrection.

Au-dessous de la poutre, sont dressées contre les pilastres, es statues de saint Eloi et de saint Luc.

Cette description suffira, je l'espère, aux touristes et aux amateurs d'art pour leur permettre de visiter avec fruit l'église de Lampaul-Guimiliau. Elle complète avec les églises de Saint-Thégonnec et de Guimiliau la parure monumentale dont les tailleurs d'images et les construc-

teurs des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, embellirent les charmants environs de Landivisiau.

Malheureusement, comme celle de Guimiliau, l'église de Lampaul se détériore et s'abîme tous les jours, faute d'un entretien suffisant, trop coûteux pour les ressources de la paroisse ; Saint-Thégonnec, monument historique, échappe par cela même aux ravages du temps.

Il est bien à souhaiter que les deux autres églises jouissent du même privilège. Elles le méritent comme œuvres d'art et comme souvenir d'une époque qui a laissé sur le sol breton une si forte empreinte monumentale ; l'architecture des Karnels et des calvaires pittoresques ; l'architecture des porches superbes, des arcs de triomphe, des rétables éblouissants où des centaines de personnages se déroulent au milieu des ors, des arabesques, des colonnes et des statues.

A. DE LORME.

1905.

Visages douloureux & Masques bêtes

L'ERMITE DE TRÉMAZAN

Remittuntur ei peccata multa quoniam dilexit multum.

SAINT LUC, *Caput VII-47.*

Quand je serai las de t'attendre
J'appellerai l'Ankou le Noir.
Qu'il sache qu'une âme est à prendre
Une âme en mal de désespoir.
J'appellerai l'Ankou le Noir
Quand je serai las de t'attendre.

(Le dernier Barde) — H. ANSQUER.

C'est un petit vieillard aux cheveux longs, à la barbe sauvage, qui habite depuis vingt ans le pigeonnier du château. L'homme et l'habitation sont pareillement lamentables. Lui, Napoléon-François Bihan n'est ni paysan, ni mendiant, mais un être bizarre ; il y a quelque chose en lui qui rappelle l'homme de la ville, qui révèle une chute immense. Vêtu de haillons laissés par des baigneurs, coiffé d'un fond de chapeau, chaussé de restes de souliers, il va par les routes d'un pas menu, et son allure n'est pas celle des cultivateurs. Tout le monde le connaît sous ce nom de Napoléon et personne ne sait

---

Le château de Trémazan, bâti sur les bords de l'anse de Portsall, au village de Kersaint, à 30 kilomètres N.-O. de Brest, fut le berceau de l'illustre famille de Tanguy du Chastel, qui l'habita jusqu'au XVIIe siècle.

Le visiteur arrivant de Kersaint, et arrêté à l'endroit où se trouvait la tour S.-O. de la barbacane, aperçoit à sa gauche, dans un champ occupant le glacis, en contrehaut de 2 mètres environ, le pigeonnier seigneurial dont il est ici question.

qui il est, ni d'où il vient, ni à la suite de quels événement il n'a plus eu pour se réfugier que ce pigeonnier charitablement donné par le fermier locataire du château.

Le pigeonnier est une tour ronde enfoncée dans les glacis, à deux pas de la douve. Il n'y a pas de fenêtre mais un large trou dans le toit tronconique, pas de plancher, mais la terre nue, transformée en boue à la moindre averse, et la porte est si basse qu'il faut se plier pour entrer.

On a dû, pour arriver à cette porte dont le linteau est au niveau du sol, creuser dans la terre une tranchée par où l'eau se précipite chez Napoléon. A l'intérieur de cette hutte presque rien : des objets qui étonnent : un fer de lit, sans matelas, couvert de vêtements sordides, une malle disloquée dont le couvercle porte une plaque de cuivre gravée : Bihan. Un bureau Louis XV, gracieux meuble d'acajou qui a perdu sa tablette et ses cuivres au cours de quelles aventures ? à terre une casserole sur un trépied de fer, et d'innombrables chaussures, déchirées, dépareillées, aumônes des baigneurs.

Depuis vingt ans qu'il vit dans cette cave humide et sans air, empestée de fumée, le solitaire n'a rien fait pour améliorer son sort, il supporte les saisons comme il supporte la vie, avec une indifférence de philosophe ou de bête.

Napoléon ne fait rien ; il ne mendie pas, mais il ne travaille pas. Serviable, il se charge volontiers d'une commission, sans aucune idée de paiement ; il aidera facilement quelqu'un dans l'embarras sans rien demander en échange. Lui donne-t-on, il accepte, dignement,

comme un cadeau, non comme une aumône. Il n'aime guère d'ailleurs s'éloigner de chez lui, il ne sort que pour aller à la plage pêcher des crevettes et des bernicles dont il aime emplir les poches de ses amis.

D'habitude il se tient devant sa tour, sur le glacis. Debout, immobile, les mains croisées, il regarde à ses pieds, pendant des heures, les ruines tristes du château. Que songe-t-il alors ? Voit-il ces murs écroulés qui comme lui ont vécu ; tous les siècles de gloire revivent-ils devant ses yeux ? quelle vision l'occupe ? Le château debout couronné de la bannière des Du Chastel, et plein de soldats bruyants ; un chevalier, une jeune fille apparaissant enlacés au sommet des remparts, ou le siège, l'assaut de la forteresse, le massacre furieux : vision de gloire, d'amour ou de mort ? Qu'entend-il alors ? Des appels de trompettes, des chansons, ou le sifflement des flèches, le grincement des catapultes ? Quels échos trouvent en son âme les cris sinistres des corneilles ? Et seulement pense-t-il ?

Intéressé par le mystère de cette vie, j'avais essayé, en questionnant le solitaire, d'avoir sur lui quelques renseignements ; mais il se refusait aux confidences. Quelques mots, la façon, par exemple, dont il parlait des cultivateurs : ces paysans, comme il disait, révélaient seuls une origine bourgeoise et confirmaient mes suppositions.

Un jour pourtant il parla. J'étais venu lui porter du tabac, et nous causions.

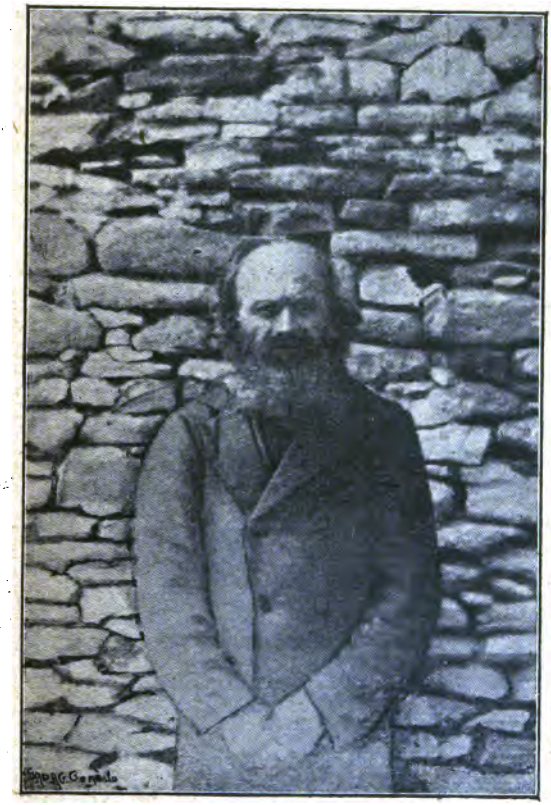
Comme je lui demandais pourquoi il ne prenait pas la peine de rendre son logement un peu plus confortable, il me dit, sans répondre à ma question :

— Je n'ai pas toujours été comme maintenant Autrefois j'étais un monsieur, moi aussi.

Puis allant à sa malle, il se mit à y fouiller. Il en tira un gros cahier, usé, jauni par le temps, et il me le tendit en disant :

— Tu veux savoir pourquoi je suis ici ? Tiens, prends çà, tu le liras.

Ce sont ces notes que je donne.



NAPOLÉON-FRANÇOIS BIHAN

Kersaint, Décembre 188...

Etrange ! Ce qui m'arrive est étrange ! Je ne sais pas si je suis fou ou si j'ai encore ma raison. En vérité, je ne sais pas. Aujourd'hui le notaire a vendu ma maison de Portsall. Le coup de marteau de l'homme de loi raisonne encore dans ma tête. Je ne sais pas si je ne suis pas fou. Pourtant... Voyons, comment cela est-il arrivé ?... Comment ? Eh, je n'en sais rien. Le notaire, l'huissier, toute la clique des mange-gueux s'est abattue sur moi. Ils m'ont demandé de l'argent, je n'en avais pas, ils ont pris ma maison, ils l'ont vendue ! Oh ! ce coup de marteau, sur ma table ! Il m'a brisé le crâne ! Ils ont vendu ma maison. Dans cette chambre où ma femme est venue, un autre se promène maintenant ; ces meubles qu'elle a touchés, un autre les possède ! Six cents francs ! Il a payé bien cher des objets sans valeur ; il a eu pour rien des souvenirs qui étaient toute ma vie, à moi.

Et maintenant ? Je ne sais plus. J'ai loué cette ferme, au-dessus du château, à Keleret, je m'y suis installé aujourd'hui C'est pour retenir ma raison qui s'en va, pour savoir si j'ai encore une raison que j'entreprends d'écrire.

Mon Dieu ! Vous ne permettrez pas que je devienne fou avant qu'elle revienne. Je pourrai l'embrasser... Mais je ne suis pas fou, puisque je pleure.

Décembre.

Aujourd'hui je suis plus calme. Je vais continuer à écrire. Quoi et pourquoi ? Oh ! pas l'histoire de ma vie, mais plutôt ce que je fais ici et ce que je pense ; heureux si cette distraction me permet d'oublier le souci continuel qui me dévore. Encore une fois, j'essaye de tromper ma misère. Et pendant que je suis ici, à ma table, que fait ma femme, et où est-elle ?

J'ai loué une bicoque à Keleret, un hameau sur la colline, au-dessus du château de Trémazan. Il y a là quatre fermes resserrées l'une sur l'autre, comme blotties pour mieux résister aux ouragans d'hiver. Mon habitation est un peu à l'écart. C'est une petite maison d'aspect misérable, mais qui me paraît assez ancienne à en juger du moins par la cheminée presque de style. Il n'y a qu'une seule pièce, comme partout à la campagne, et elle n'est pas grande ; le sol est en terre battue, la fenêtre étroite est grillée, la porte ferme plutôt mal. Comme meubles, j'ai un lit de fer, mon bureau et une chaise, tout ce que j'ai sauvé de ma vente. Je me suis fait une table sur deux billots de bois. En somme ce n'est pas luxueux, et j'aurai je crois fort à faire pour empêcher la pluie et le vent d'entrer chez moi.

Heureusement que ma demeure est encaissée entre de hauts talus qui, s'ils me mettent un peu à l'abri des intempéries, m'empêchent absolument de voir autour de moi. C'est à peine si j'aperçois le sommet du donjon. Les corneilles l'habitent seules, maintenant, le château.

Aujourd'hui j'ai été en mer avec des pêcheurs. Il faisait beau. Nous sommes sortis ce matin à la marée, et

rentrés ce soir à quatre heures avec un grand panier de poissons : une cinquantaine de merlans. J'aime ces courses en bateau. La rudesse de l'exercice me force à me distraire, à me remuer, à sortir un peu de la torpeur accablée où je m'abandonne habituellement. Et puis la mer me parle. Elle ne me console pas, rien ne le peut, mais elle m'agrandit l'âme, elle me donne la force de ne pas douter, de ne pas maudire celle que je n'ose pas juger.

Je les envie, les pêcheurs. Ils trouvent au moins, le soir, un logis habité, une femme. Moi, je rentre ici, seul, dans cette maison vide et noire où personne ne m'attend. Je suis seul, toujours seul. Dieu ! que les nuits sont longues !

Janvier.

Depuis un mois je n'ai rien écrit ! Les jours de fête m'ont bouleversé... J'attendais presque une lettre de Jeanne pour Noël ou le Premier de l'An. Rien n'est venu, j'en suis resté abattu et plus triste encore.

J'aimais tant Noël autrefois ! Mais ce tendre souvenir de la Nativité n'est bon qu'aux gens heureux qui ce soir là, se ressèrent entre eux. Pour nous, les gueux, les vagabonds solitaires et inconsolés, un seul anniversaire existe : le Vendredi-Saint, la Mort du Dieu-Homme, de cet autre vagabond trop doux, trop résigné pour notre monde. Ah oui, il y a le jour des Morts aussi... j'oublais le jour des Morts.

Janvier est déjà plus qu'à demi passé.

Puisse le printemps renaître ! Alors si Jeanne n'est pas venue, j'irai, moi, à sa recherche et je la retrouverai. Quoi donc me retient de partir de suite ? La torpeur qui m'accable. Je n'ai même plus la force de penser. Des heures entières, je reste là, assis, à la fenêtre, devant son bureau, un meuble Louis XV que je lui ai donné pour sa fête et que nous avons sauvé du désastre : je reste là, assis, regardant, sans les voir, je crois, les champs inondés de pluie, ou les corneilles qui volent au-dessus du donjon. Je ne pense à rien, car l'image de Jeanne est toujours en moi, et cette interrogation : Où est-elle ?

Elles sont toujours en moi, par dessus mes idées latentes, et je peux ne penser à rien, sans pour cela les oublier. Et puis, si je partais, où irais-je ? Je n'ai pas d'argent. Je crois qu'il me reste vingt sous. Les paysans par ici sont serviables. Moyennant quelque peu de

travail, ils me nourrissent ; mais ils n'aiment point donner d'argent. Comment en aurais-je assez pour partir? Je sais bien que je pourrais aller à Brest à pied — et ensuite? Je n'ai plus de vêtements, les mange-gueux ont vendu les miens ; il faudrait trouver un emploi sur l'heure. Non, je ne peux pas m'en aller ainsi à l'aventure.

Voyons, voyons, un peu de nerf! J'ai besoin de me secouer. Je vais aller à la ferme prendre du bois pour cuire mon dîner. Quelle pluie ! On croit voir la campagne à travers un aquarium.

Soir

Tantôt, comme je sortais de chez moi, j'ai rencontré des paysans qui allaient sur la côte pêcher le goémon, je les ai suivis.

Pendant trois heures, j'ai travaillé comme un forçat. Debout sur une roche, au ras de l'eau, j'attendais les lames et, quand elles arrivaient à moi, je leur jetais le grappin que je tenais. Il faut alors hâler sur la corde et ramener à terre le lourd râteau chargé d'herbes marines, que l'on dépose en tas sur les cailloux; des hommes, des femmes, des enfants portent sur la dune les varechs humides tandis que sans répit nous ratissons la mer. C'est un dur métier, car le grappin est lourd et les vagues arrosent les hommes — l'eau est froide en janvier — et pourtant c'est un des plus gros revenus des paysans qui brûlent ces goémons pour en faire de la pierre à soude qu'ils vendent aux usines d'iode. Nous étions là, sur la grève, des centaines, et c'était un spectacle étrange que tous ces êtres courant sur les roches et livrant bataille à la mer pour lui arracher sa proie. J'ai pensé aux pilleurs d'épaves. Oui, çà devait être ainsi, quand un navire venait au plein, toute la population accourait sur la plage. Les épaves étaient attendues, signalées, happées de loin avec des grappins pareils à ceux-ci. Je les comprends, les pilleurs. Si je trouvais de l'or, moi, sur la côte, irais-je le rendre ?

Mai.

Je vais recommencer à écrire. N'importe quoi, pour me forcer à penser — j'ai peur — la solitude m'écrase, je ne veux pas devenir fou. Quand elle reviendra, nous serions trop malheureux, je veux garder ma raison pour elle.

Je ne sais pas comment a passé l'hiver. J'ai vécu, comme une bête, terré dans ma cahute, barricadé contre la pluie et le vent. Des jours ont passé et puis des jours, je ne me souviens plus. L'été revient heureusement. Je vais me reprendre, tâcher de redevenir homme, un peu, pour la recevoir quand elle viendra me chercher, m'enlever de cet enfer.

On travaille aux champs. Je vais chez l'un chez l'autre, aidant de mon mieux les paysans en échange de la nourriture qu'ils me donnent ; parfois, quand il fait beau, je sors en mer, avec un pêcheur de Trémazan, ou je cherche sur la grève des crevettes et des breniques. Je rends grâce au ciel d'avoir été élevé sur la côte, en marin. Mes amusements d'enfants me servent aujourd'hui à vivre. Je ne supposais pas quand j'allumais des feux de bruyère dans les roches de Porspoder, voici trente ans, ou quand je faisais la moisson dans les fermes que je reprendrais un jour ces occupations par force. Grâce à cette éducation campagnarde, je sais maintenant me débrouiller dans bien des circonstances qui arrêteraient un fils de la ville, je suis peut-être un peu moins malheureux. Et n'est-ce pas pour avoir voulu devenir citadin, sortir de ma sphère, que je suis tombé, si durement? J'aurais peut-être dû suivre l'exemple de mes frères,

rester campagnard ; j'aurais vécu toute ma vie ce que je vis aujourd'hui, mais naturellement, sans chagrin, sans déchoir.

Mon père était brigadier des douanes à Porspoder. C'est là que j'ai été élevé avec mes deux frères, Louis et Guillaume, beaucoup plus âgés que moi. A l'école du bourg où j'entrais à six ans, je montrai, paraît-il, des dispositions. L'instituteur, c'était un brave homme celui-là (et qui ne ressemblait pas à ceux d'aujourd'hui) voulut, comme on dit, me pousser, par amitié pour moi et surtout pour mon frère Louis qui se destinait à l'école normale de Quimper. Mon père souhaitait me voir douanier, mais moi je voulais être un : monsieur. Je croyais que c'était là une situation Quand on me demandait : Que seras-tu plus tard ? je répondais avec fierté : Je serai un monsieur. Ma mère encourageait secrètement mes idées ambitieuses. Elle n'imaginait rien de plus beau qu'un commis de magasin, à Brest. Lentement, patiemment, elle convainquit son mari.

Le brave homme qui aimait sa femme et m'adorait, j'étais né dix ans après mon frère Louis — alors qu'on n'attendait plus d'enfant — devint le plus ambitieux de nous tous. Il décida qu'à quinze ans j'irais au collège de Brest parfaire mon instruction et qu'ensuite je choisirais moi-même une situation, à mon goût. Ces projets se réalisèrent trop bien. Jusqu'à l'âge fixé je demeurai à Porspoder, partageant mon temps entre les amusements vigoureux des jeunes pêcheurs et les leçons que me donnait M. Quivoron l'instituteur, très fier par avance de l'avenir brillant qu'il entrevoyait pour moi. Hélas ! tous, ils auraient mieux fait de me laisser à la campagne.

Un matin d'octobre, je me souviens qu'il ventait en tempête, je partis pour Brest avec mon père. Mon cœur se serra bien un peu quand la voiture démarra. Mais ma mère m'encourageait avec des sourires qui cachaient mal ses larmes ; je savais revenir à la maison pour la Toussaint, et je voulais me montrer fort : je ne pleurai pas. Le soir, je couchai au collège, dans un grand dortoir un peu sale, sous la surveillance d'un pion. J'eus de la peine à m'acclimater. L'air manquait dans cette grande bâtisse aux portes de fer et les maîtres n'étaient pas les amis plus âgés qu'on m'avait dit. Mon désir d'arriver me fit patienter. Je travaillais consciencieusement ; encouragé par les mensongères promesses des professeurs, je voyais à la fin de mes études une situation assurée — laquelle ? je ne savais pas, mais elle était brillante — et j'avais une redingote !

A dix-huit ans, je revins chez moi, bachelier, mais incapable de gagner ma vie. Ce n'est qu'après d'humiliantes démarches que je trouvai une place de comptable, dans une grande maison de quincaillerie, chez M. Antoine, à Brest. Je gagnais cinquante francs par mois.

Juin.

Rien encore. C'est inconcevable !... Il me semble...

... Halte-là ! Je ne veux pas me laisser aller à supposer, à récriminer. Il faut être calme. L'imagination fait trop de mal.

Ce mois-ci j'ai essayé de partir : je ne peux pas, je n'ai pas un sou ; j'ai dû employer ce qui me restait d'argent à acheter des vêtements, de toile, c'est moins cher.

Je n'ai pas un sou... La chose m'étonne.

Je ne comprends pas très bien qu'un homme puisse en arriver là. Evidemment, c'est monstrueux. Et toujours pas de nouvelles. Le reste, encore, la misère — je m'y fais — mais être ainsi sans rien savoir d'elle, j'en meurs. Où aller la chercher ? Si je savais, je partirais de suite, sans hésiter ; mais où aller ?

C'est seulement après mon installation à Brest que je découvris l'amour. Jusqu'alors j'en avais même ignoré l'existence. J'y fus initié par mes camarades de magasin. Nous étions dix employés dans la maison ; un caissier, moi occupé aux écritures, six commis et deux garçons de peine. Le caissier était un brave homme, pas très jeune, père de famille ; les commis, plus de mon âge, me paraissaient des hommes du monde accomplis, sans pourtant valoir les jeunes gens des magasins de nouveauté. La blouse blanche dont mes camarades couvraient leurs vêtements, pour manipuler nos marchandises, me froissait un peu. Je les aimais mieux en costume de ville. Le patron, lui, ne paraissait jamais : il dirigeait de loin, traitait les grosses affaires et menait grande vie.

Je m'étais plus particulièrement lié avec deux commis de la maison. Souvent, le soir, ils m'entraînaient au bal, dans les guinguettes, bals de noces ou de sociétés.

Nous y rencontrions toujours les mêmes jeunes filles, des amourettes se nouaient ainsi, courtes ou terminées par des mariages. J'en eus ma part, furieusement. Pendant trois ans, ce fut ma seule distraction, puis un jour l'ambition me revint. Peu à peu, je m'étais déniaisé. Je comprenais que, malgré ma jacquette, je n'étais pas encore du monde, et je voulais en être, je voulais m'élever plus haut. Pour y arriver, je ne trouvais qu'un moyen, aller à Paris. Cette idée, une fois germée, devint irrésistible ; je partis bientôt, ayant en poche deux cents francs, mes économies depuis trois ans.

***

Ici manquaient quelques pages au manuscrit de Napoléon, puis le récit reprenait au milieu d'une phrase. L'ermite racontait longuement quinze ans de sa vie, de sa vingtième à sa trente cinquième année. Ce passage, sans grand intérêt, était coupé de nombreuses lacunes : plusieurs feuilles déchirées ou froissées étaient illisibles. J'ai cru inutile de les rétablir intégralement ; Napoléon n'écrivant que pour lui, sans aucun souci d'art ni de composition, pouvait se plaire à certains souvenirs de jeunesse peu intéressants pour nous. Cette longue narration des faits insignifiants d'une existence de jeune homme serait fastidieuse. En voici seulement le résumé pour lier entre elles les deux parties de ces mémoires.

Après avoir passé à Paris deux années à courir de bureau en bureau, Bihan revient à Brest. Connaissant à fonds le commerce, il trouve assez facilement une place à la caisse de l'épicerie Lobeau, la plus forte maison de gros de la contrée. (Je dois prévenir, en passant, que j'ai travesti les noms des personnes qui furent mêlées à cette histoire, et soigneusement écarté toute allusion trop personnelle).

Après d'assez courts services, le jeune homme est promu premier comptable, quelque chose comme directeur, le propriétaire se contentant d'exercer sur la marche des affaires un contrôle assez large. Plusieurs années passent, marquées seulement par la mort des parents de Napoléon : son frère, second-maître, disparaissant le premier aux colonies, puis son père et sa mère à quelques mois d'intervalle, puis son aîné, Guillaume. Seul au

monde Bihan va se marier et c'est ici que reprend son journal.

Il est toujours chez M. Lobeau, aux appointements de trois cents francs par mois.

Pourtant, avant de laisser la parole à Napoléon, il est utile d'expliquer certain passage qu'on lira plus loin, ou, plus exactement, de leur chercher une explication.

Dans des pages, écrites au mois d'août, il dit que sa mère lui avait fait, avant de mourir, une grave révélation sur sa naissance. Plus loin, il se prétend fils naturel d'un Du Châtel. C'est là évidemment ce que lui a avoué la moribonde et ce qu'il racontait sans doute dans les feuillets arrachés à son cahier. Cette prétention est-elle fondée ; la chose est-elle possible ? Il est bien difficile aujourd'hui de le discuter, toute preuve manquant absolument pour ou contre cette hypothèse, et l'ermite de Trémazan n'ayant rien écrit — en dehors des pages déchirées — qui put éclaircir ce mystère.

Une chose pourtant est certaine : c'est que tant qu'il est en pleine possession de sa vigueur intellectuelle, Bihan ne semble pas attacher beaucoup d'importance à son origine noble qu'il oublie même complètement. Ce n'est que plus tard, quand la nuit envahit son cerveau, que l'orgueil lui vient et qu'il lui plait de remémorer, pour s'éclairer de son reflet, la gloire ancestrale.

Est-ce une présomption de preuve pour ou contre ? Ce n'est pas à moi de décider. Je ferai seulement remarquer qu'un phénomène du même genre s'est produit dans un esprit d'élite : un grand écrivain qui ne se souvint de sa noblesse qu'à la veille de tomber dans l'inguérissable égarement.

***

Gabriel-Victor Du Chastel émigra à la Martinique en 1790. Il y épousa Marie d'Anglar de Bassignac dont il eût six enfants :

Marie-Caroline Tanguyne, morte sans alliance en 1869.

Gabriel Tanguy, mort sans postérité en 1886.

Louis-Victor Tanguy, mort prêtre en 1892.

Jean-Guillaume Tanguy, mort sans postérité en 1894.

Louise-Angèle Tanguyne, morte sans alliance.

Henri Tanguy, mort en 1855 sans alliance

La famille est donc présentement éteinte.

Pigeonnier du Chateau

Août

Encore rien ! L'été va-t-il donc passer sans que j'ai de nouvelles ; serai-je condamné à souffrir ici un second hiver ? Ce n'est pas possible. Voilà treize mois que Jeanne est partie... treize mois. C'est affreux. Pourquoi ne m'a-t-elle pas écrit ? Je cherche des raisons qui me calment, qui trompent mon inquiétude... Je n'en trouve pas. Pourquoi n'a-t-elle pas écrit ? Dois-je l'accuser ? Ne pas savoir ! C'est un terrible supplice de ne pas savoir. J'ai beau tendre ma volonté, j'ai beau vouloir deviner, je ne puis percer cet inconnu. Peut-être seulement quelques lieues nous séparent, et notre amour ne les franchit pas ; et ma pensée est incapable de lui parvenir : je ne sais rien. Mais si... Non, cela n'est pas sûrement. Malgré la distance je l'aurais senti, et je serais mort, moi aussi.

Je suis énervé ce soir. J'ai passé la journée en mer, et toutes les fois il en est de même ; la brise du large, la poussière d'eau que l'on respire, tout ce sel qui vous pénètre, me mettent hors de moi. Avec Jeanne ces promenades en bateau serait un repos heureux, mais tout ce qui me plairait près d'elle, me devient sans elle pénible et irritant..... Nous pêchions le maquereau, aujourd'hui. On met des lignes à la traîne et on louvoie à petite allure. Je tenais la barre — j'ai toujours été un peu marin — et pendant six heures j'ai conduit le *St-Pierre*, notre barque, au large des roches, en plein Océan. J'aime gouverner un bateau. Vraîment, on se sent plus grand dans la création, plus fort un peu que la matière quand on a dans la main cette barre de bois : une pression des doigts, et la barque obéit, comme un être animé, on la

sent soumise, douce ; quand une risée arrive le bateau s'incline, marche plus vite, se fait plus docile encore ; entre le gouvernail et la main qui le tient c'est une conversation qui devient une lutte par gros temps, quand le bateau se révolte. Nous courrions, parallèlement à la côte, de longues bordées de Corn-Carhaï au Four. Les hommes pêchaient. Moi, assis à l'arrière, je n'avais qu'à songer. Le bruit de l'eau fendue par l'étrave me jette dans un singulier état. Je ne saurais dire si je dors où si je veille. Je vois, j'entends, je suis ma route et je ne pense à rien. Pourtant mes soucis ne s'en vont pas : je les sens encore, non plus précis comme à terre, mais vagues. C'est une gêne qui m'oppresse, sans répit.

Il y aura dix ans le mois prochain que nous sommes mariés. J'ai le pressentiment qu'elle va venir pour cet anniversaire. Dix ans déjà, est-ce possible ? Ces années-là ont passé plus vite que les treize mois depuis que je suis ici. J'étais à cette époque célibataire convaincu. Troublé par la révélation que m'avait faite ma mère à son lit de mort, plein d'orgueil de ma naissance, je voulais occuper dans le monde un rang plus digne de moi. J'ai eu alors un moment de folie. Je regrettais de ne pouvoir porter le nom de mon père, je formais le projet insensé de le reprendre, ce nom, si par bonheur j'étais le seul descendant de la famille, ce dont je comptais bien m'enquérir un jour. Mais le plus pressé était de quitter Brest qui, décidément, n'offrait pas à mon ambition un champ d'action suffisamment large. J'avais amassé, depuis mon arrivée de Paris, quelques économies, qui devaient me servir, une fois dans la capitale, à me lancer dans les affaires. J'étais certain du succès. Au moment

où j'allais quitter la maison Lobeau je rencontrai Jeanne. C'était chez les Bertrand, à un dîner qu'ils donnaient. Elle ne me plût qu'à demi, j'avais pris sa réserve pour de la bêtise, son sérieux pour de la pose.

Oh ! ce ne fut pas le coup de foudre. Puis le hasard nous réunit encore. Peu à peu elle me conquit. C'est la banale histoire de toutes les amours : on n'aime pas, on se voit, on cause sans penser plus loin, puis un jour on aime. Bertrand d'ailleurs m'y aida un peu. Ignorant mes projets d'avenir, il avait décidé avec sa femme de me marier : de là toute sa conduite, les invitations à dîner et son insistance quotidienne — il travaillait dans le même bureau que moi — à me parler de Jeanne Leroy. Mais je ne voulais pas me marier. Pour me défendre contre moi-même, pour ne pas céder à mon amour, je cherchais des raisons extérieures, si je puis dire, je me persuadais que Jeanne ne pouvait pas voir en moi un mari possible ; j'avais près de trente-cinq ans, elle, à peine vingt trois. Bientôt, c'est logique, je crus réel cet empêchement forgé par moi, et je vis en lui le seul obstacle à mon bonheur. Après m'être longtemps désespéré, je finis par l'avouer à Bertrand. Trois mois plus tard j'épousai Jeanne.

Août.

Cet après-midi, comme j'étais à prendre l'air sur ma porte, des promeneurs sont passés: un monsieur, une dame et deux enfants, ils habitent l'été dans le pays. Ils cherchaient la route pour aller à Saint-Samson. La dame m'a vu: « Tiens, a-t-elle dit à son mari, cet homme pourra nous renseigner. » Lui s'est alors approché et m'a demandé : « Dis, mon ami, par où va-t-on à Saint-Samson ? » J'ai répondu : « Je ne sais pas » : et je suis rentré. Ces gens-là m'ont pris pour un paysan. J'en ai le costume, il paraît que j'en ai aussi le visage. Çà m'a fait mal. Je ne croyais pas avoir pris déjà des façons campagnardes. Mais que vais-je chercher là? Evidemment ils n'ont pas vu si loin. J'étais vêtu en paysan, en pêcheur plutôt, ils ont cru mes vêtements. Comment auraient-ils su qu'un homme de la ville se cache ici. L'habit ne fait-il pas le moine ?

Pourquoi écrire tout ceci ? Si je dois me froisser toutes les fois qu'on me prendra pour ce que je parais ? Il est vrai que raconter ces bêtises ou ressasser mes soucis... les deux occupations se valent.

Mais plutôt parler de mes années heureuses. Une vie n'est jamais complètement sans joie. On le croirait pourtant à entendre les hommes. C'est donc que le bonheur nous pénètre moins que le chagrin puisque celui-ci seul occupe nos pensées. Allons, je ne sais plus ce que je dis. La peine n'est-elle pas la cessation du honheur ? Nos plaintes ne sont alors que trop justes, puisqu'elles expriment le regret de ce bonheur perdu.

Mes années heureuses ? Oui, j'en ai eu, et plus que beaucoup d'hommes, peut-être.

Depuis notre mariage jusqu'à la catastrophe, voici quinze mois, pas un chagrin ne nous a touchés. Si, un, la

mort de mon beau-père. Mais ce chagrin-là — et nous en avons eu beaucoup, car nous aimions M. Leroy, — nous l'avons porté ensemble, ma femme et moi ; il nous a rapprochés encore au lieu de nous séparer comme trop souvent les soucis troublent les ménages. Pendant neufans nous nous sommes aimés entièrement, en toute confiance, sans que jamais le moindre heurt, le moindre dissentiment ait altéré, je ne dis pas notre bonne entente, mais notre fusion. Vraiment, quand tout s'est effondré, nous étions encore en pleine lune de miel. Le chûte en a été plus effroyable, la séparation en est plus cruelle.

Sur le conseil de mon patron, j'avais placé dans sa maison toutes mes économies et la dot de ma femme, en tout une quarantaine de mille francs pour lesquels on me servait, outre mes appointements, une rente de deux milles francs. Nous étions donc à l'aise. Brest n'est pas une ville riche ; avec six mille livres à dépenser, nous étions dans les plus fortunés. Sans enfant, heureusement, nous sommes au moins seuls à souffrir, sans enfants, nous vivions largement, ne faisant pas de dettes, mais guère plus d'économies, profitant de notre jeunesse, Jusqu'au jour où nous réaliserions notre projet d'avenir qui était de prendre la suite de M. Lobeau. C'est alors que le malheur s'est produit. Comment ? Je n'en sais rien, je n'ai jamais compris. Nous avons fait faillite. Çà a été une débacle, un écroulement complet. De cette maison qui me paraissait si solide, à moi, qui la dirigeais, il n'est rien resté. Miné par la base, l'édifice s'est effondré, me broyant sous ses ruines. Les réglements terminés, je me suis trouvé sur le pavé sans rien, moi qui travaillais depuis vingt ans.

Nous étions trop heureux, il fallait payer.

Septembre.

Le désir me prend aujourd'hui d'écrire. Voilà un mois que je n'ai pas touché la plume. Des jours passent sans que j'y pense, puis un soir en rentrant chez moi je me dit : « Si j'écrivais aujourd'hui ? » C'est vrai qu'on est moins seul. Noircir du papier, c'est presque causer et causer de soi soulage toujours. Je n'ai pas d'amis ici. A qui confierais-je mes chagrins, qui comprendrait seulement que je m'ennuie ? Les paysans ne sont pas curieux, heureusement; peu leur importe qui je suis. Je cause leur langue, je vis leur vie, c'est bien, je suis l'un d'eux, mais personne ne s'embarrasse de moi. Ici, au moins. je peux me raconter à moi-même, ça me calme et me force à penser un peu. Il faudra par exemple que je prenne l'habitude d'écrire tous les soirs. J'ai peur de l'engourdissement qui m'en empêche pendant des semaines. Serait-ce la folie ? La vie que je mène ici est bien faite pour m'abrutir. Je n'ai pas été habitué, moi, à me passer de tout, à me contenter du strict nécessaire. Ce qui m'est le plus pénible, c'est encore de n'avoir pas de lumière. Il y a longtemps que j'ai dû y renoncer. Même en brûlant de la chandelle c'est trop cher. Alors je me couche avec le soleil. En été encore ça va, mais voilà que reviennent les longues nuits. On ne peut pourtant pas dormir quatorze heures. Je reste au coin de mon feu le plus longtemps possible tant qu'il éclaire et puis je vais au lit. Le matin je me lève de bonne heure pour faire mon ménage et préparer mon déjeuner : un reste de soupe de la veille — il y a longtemps que j'ai renoncé au café. Ensuite je vais travailler aux champs, ou en mer, ou à la

plage. Je travaille tous le temps, à peu près. C'est le seul remède que j'ai trouvé contre le découragement. Au moins, pendant ce temps, je ne pense pas... Ne plus penser, quel bonheur ! Si je pouvais dormir, dormir sans réveil jusqu'au jour où elle reviendra.

Va Doué. Je n'ai rien pour mon dîner, vite je vais aux champs prendre quelques pommes de terre. Avec un reste de poisson que j'ai depuis hier mon repas sera suffisant.

Novembre.

Il fait bon chez soi quand le vent secoue la porte et que la pluie frappe les vitres. J'ai traîné mon bureau devant ma cheminée où brûle un fagot de lande et j'écris éclairé par une bougie, une vraie bougie blanche qui ne fume pas. Dehors il fait un temps affreux, une tempête depuis ce matin. Ici je me sens bien à l'abri, bien chez moi.

J'aimais l'hiver autrefois, pour les longues soirées sous la lampe. Chez nous c'était si chaud, si intime. Je les retrouve un peu ce soir ces joies de l'intérieur, de l'appartement clos. Cette bougie rend ma chambre toute gaie. Finie la tristesse des soirées sans lumière, ma provision de cire durera bien une semaine ou deux. D'ici là, Jeanne sera venue. Je sens qu'elle va venir. Mon pressentiment est trop fort pour être vain, elle va venir, je l'attends depuis ce matin. En me réveillant j'ai pensé : « Jeanne va arriver. » Pourquoi aurais-je eu cette idée, si ce n'était pas vrai ; pourquoi me serais-je ainsi subitement réveillé de l'engourdissement qui me paralysait depuis deux mois ?

Il faut bien croire tout de même à quelque chose de plus subtil que notre esprit qui nous donne ces impulsions irraisonnées, ces divinations rarement fausses. C'est vrai que depuis deux mois je n'ai rien écrit ; la dernière page porte la date de Septembre. Que s'est-il donc passé ? Rien, et c'est justement la cause de mon silence. Aujourd'hui que je me reprends un peu, je comprends : j'ai été non pas fou, mais engourdi, engourdi par cette vie stupide. Traîner à longueur de jour ce continuel souci,

Intérieur du Pigeonnier (Le lit de Napoléon)

être dévoré par cette éternelle attente d'une lettre qui ne vient pas ; ne pas savoir où est Jeanne, n'avoir qu'à choisir entre les tourments : ou l'inquiétude ou la jalousie, et mener en plus une existence de marmotte au fond de son trou, ne voir personne, ne parler à personne. L'esprit le plus solide n'y résisterait pas. Et cela dure depuis quinze mois ! Alors parfois je me laisse aller. Les heures passent comme elles peuvent sans que je les compte, à quoi bon ; je me terre, je me ramasse sur moi-même pour ne plus penser, pour ne plus sentir passer le temps. Je m'engourdis, j'entre dans l'obscurité — peu à peu mon cerveau s'embrume — je ne sais plus. C'est ainsi que ça finira... si Jeanne ne revient pas. Si je pouvais ne plus souffrir. Mais qu'est-ce que je fais encore en ce moment ? J'écris — je tâche de me forcer à penser — et je n'ai qu'une idée en tête : Pourquoi Jeanne ne vient-elle pas ? pourquoi n'écrit-elle pas ? Ce n'est pas naturel, enfin. Depuis quinze mois, pas une lettre. Oh ! savoir ! J'ai des doutes que je n'ose pas formuler. Non, je n'ose pas, il y a des choses qu'il vaut mieux ignorer.

J'ai été fou aussi ! J'aurais dû la suivre. Je regrette maintenant de l'avoir laissée partir seule. Pouvais-je supposer quand elle a trouvé cette place d'institutrice dans une famille qu'elle resterait ainsi quinze mois sans m'écrire et qu'elle disparaîtrait Je lui ai écrit, moi, plusieurs fois pendant le premier mois : mes lettres me sont revenues. Donc elle n'est plus à Paris. Pouvais-je supposer cela ? J'aurais tout cru, tout admis plutôt que l'oubli de Jeanne. J'avais foi en elle comme en Dieu, avec certitude, sans que jamais la question se soit même posée à mon esprit de savoir si elle m'aimerait toujours malgré

la misère et la séparation. J'avais foi en elle et je suis en train de douter. Depuis un an je refuse de la soupçonner, je me débats contre moi-même pour ne pas l'accuser. Et pourtant tout semble me montrer ma naïveté.

Je me souviens, le soir où j'ai proposé à Jeanne de nous tuer tous les deux — nous habitions alors une chambre garnie dans la Grand'Rue. Depuis deux jours nous n'avions plus d'argent. Je rentrais fatigué de courses inutiles pour trouver un emploi, découragé, prêt à tout, pour ne plus voir souffrir ma femme. Je la trouvais assise, très pâle, nous n'avions guère mangé ce jour-là. Je l'embrassai et je lui dit : « Jeanne, veux-tu, finissons-en ? » Elle se leva d'un bond, me regarda : « Non, répondit-elle, nous serions peut-être séparés de l'autre côté. » La semaine suivante elle obtint cette place et partit. Sitôt à Paris elle devait me chercher du travail, ou venir... Enfin elle m'avait juré que notre séparation ne durerait pas plus d'un mois ou deux. Je l'ai cru. Il y a un an de cela, j'attends toujours. Je n'aurais pas dû la laisser partir. Mais j'étais incapable alors de résister. J'avais trop confiance d'abord, et puis j'étais malade, moralement. Le chagrin, la fatigue m'avaient abruti, je ne comprenais plus. Je suis venu ici parce que Jeanne m'y envoyait, comme j'aurais sauté à l'eau si elle me l'avait dit : j'étais abruti, comme je viens de l'être pendant un mois, comme je le redeviendrai, pour toujours, si cette situation se prolonge.

Voilà donc la fin de notre amour ; voilà ce qu'il y avait dans le cœur de cette femme que j'aime ! J'avais fait un beau rêve, je la croyais à moi, comme je suis à elle de tout mon être ; je croyais que nous n'étions plus

qu'un et n'avoir rien à craindre de personne ni de la vie ; je croyais pouvoir me fier à elle, plus qu'à moi-même, et que toujours elle serait près de moi pour me guider, pour être ma force et ma raison. Alors maintenant je ne sais plus ! Je n'ose plus croire en rien ! Il fait nuit autour de moi. Il y a quelque chose de brisé dans l'Univers. Mon cœur ne bat plus du même pouls. Je sens mes épaules se courber sous un poids lourd, lourd qui m'écrase, j'ai le corps vide, la tête perdue !

Cette bougie m'énerve ! Elle éclaire ma misère. Il y a des coins trop sombres ici. J'ai peur.

Novembre.

Il me reste un peu de stéarine. Je viens d'en faire encore deux bougies. J'ai trouvé ça en mer, l'autre jour. Un bateau anglais qui en était chargé s'est mis au plein sur les Fourches (1) il y a une semaine. Tout a été perdu. Le chargement enlevé par la mer s'est éparpillé au hasard des courants. Un peu nous en est venu. En rentrant de la pêche nous en avons ramassé plusieurs kilos que nous avons débarqué en cachette des douaniers — ils nous auraient tout pris. Pour ma part, j'en ai eu une douzaine de morceaux avec lesquels j'ai fait des bougies. Une fois la cire fondue dans une casserole, je la coule dans un moule en papier au milieu duquel est une mèche de coton. J'ai obtenu ainsi des bougies superbes, très blanches et qui éclairent parfaitement. J'en ai vingt environ, une provision pour plus de deux mois.

Ça fait le quatrième navire qui se perd dans ces parages depuis un an. Avant lui c'était un français, puis deux autres anglais, des vapeurs tous. Les pêcheurs disent que les capitaines anglais veulent passer entre la terre et Ouessant pour faire des économies de charbon. Je ne sais pas si c'est bien là la raison de ces naufrages fréquents, ou seulement les dangers de la côte et la dûreté de la mer, mais tous les hivers on signale par ici plusieurs sinistres.

Cette année, par bonheur, aucune barque de pêche n'a disparu.

---

(1) Rocher au large de Lampaul.

Soir.

J'ai passé une heure au château. C'est la première fois que je le visite en détail. Quelle forteresse, quelle demeure! et faite pour quels hommes! Dire que mes ancêtres ont vécu là, qu'ils ont été seigneurs de ce pays! Et moi, si misérable ici!

Novembre.

Quel drame affreux ! J'en suis abasourdi. Toute ma vie, me hantera ce terrible cauchemar : trois hommes accrochés à des épaves, luttant contre la mort, nous appelant avec des gestes fous, en vain. Je les vois, là, dans l'ombre de ma chambre. Seigneur, ayez pitié d'eux !

Nous sommes sortis en mer, ce matin, au flot. Il ventait frais, très frais même — assez pour prendre un ris dans la brigantine et un dans la trinquette. Beaucoup de bateaux étaient restés au port ; nous n'étions qu'une demi-douzaine dehors. Nous avons commencé par aller relever nos casiers à homards, au large ; puis nous sommes revenus dans le chenal, pêcher quelques merlans. Pour aller aux casiers et revenir nous avions un bon vent : plus près et grand largue, ça marchait. Jamais je n'avais senti mon bateau courir ainsi sous moi. Sous la brise un peu forte, mais très régulière, les voiles réduites travaillaient bien : le *Saint-Pierre* couché sur l'eau filait comme un yacht de course. Sans les paquets de mer que nous embarquions et les embruns, ça aurait été une délicieuse promenade. Mais pendant que nous étions mouillés dans le chenal pour pêcher, le temps a forci sans que nous nous en apercevions et quand il a fallu appareiller pour rentrer au port, nous avons dû mettre au bas ris. Le patron prit la barre. Je m'assis, enveloppé dans un ciré, sur le banc au pied du mât. La mer était devenue méchante, je regardais les lames, plus hautes que nous, que nous traversions et qui nous cachaient la terre ; à chacune j'avais un petit serrement de cœur et la sensation confuse que cette montagne d'eau allait s'é-

craser sur nous. Notre barque tanguait d'un mouvement lent, régulier, puissant. Elle descendait dans le creux de la houle où le vent ne pénétrait pas, puis, remontée au sommet, la brise nous écrasait tout à coup d'une secousse rude, dans un jaillissement d'eau. Une fois les roches franchies, la mer devint encore plus dure. La houle était moins profonde, mais les lames courtes et violentes étaient plus dangereuses. Je regrettais sérieusement d'être sorti; il nous fallait tirer des bordées pour rentrer, et lutter contre le courant, c'était un louvoyage d'au moins une heure; je pensais que j'aurais été mieux au coin de mon feu ou à travailler aux champs. Devant nous une autre barque tirait aussi des bords; je la suivais des yeux, m'amusant à chercher qui, d'elle ou de nous, gagnait sur l'autre. Tout à coup elle se pencha ; sa voile rouge vint à plat sur l'eau, puis elle disparut. Je poussai un cri et me levai, terrorisé ; les trois hommes flottaient à cinq cents mètres au vent de nous. Il nous fallait courir une longue bordée pour leur porter secours : le patron préféra armer les avirons et tâcher de les atteindre à force de bras.

Pendant des minutes et des minutes, nous avons lutté ; en vain, nous raidissions-nous, en vain donnions-nous toute notre force pour sauver ces malheureux, le vent était plus fort que nous et nous poussait en arrière ; il a fallu y renoncer et reprendre la route à la voile. Les naufragés nous appelaient : cramponnés à des avirons qui flottaient, ils nous faisaient des signes d'appels auxquels nous répondions par des encouragements qui ne leur parvenaient pas. Et nous ne pouvions pas courir à eux ! Nous étions forcés de nous éloigner d'abord pour

revenir ensuite. Je me sentais coupable, il me semblait commettre un crime et que ces trois hommes dont j'apercevais par moment les têtes dans le clapotis, allaient mourir par ma faute. Je me reprochais de ne pouvoir accélérer notre marche, de rester là, inactif, sur mon banc, tandis qu'ils agonisaient, peut-être déjà. Enfin nous virons ; nous revenons vers eux, je me rassure, on va les sauver, un homme disparaît — encore quelques secondes puis le second coule à pic — le troisième tient bon. On le voit entre chaque lame — il crie — nous allons arriver ; une vague plus forte passe, on distingue un corps roulé pêle-mêle avec des planches, puis plus rien.

Pendant une heure nous avons vainement fouillé la mer. Il a fallu revenir sans rien rapporter que quelques bouts de bois.

Et voilà deux veuves et cinq orphelins.

Décembre.

Je n'ai plus le courage de penser ni d'écrire ! Je voudrais dormir, dormir longtemps, ou mourir. Je n'ai jamais ressenti avec tant de force le désir de la mort, le besoin d'un repos complet et durable... Même au moment de notre misère, quand je courais les rues de Brest, sans savoir comment nous mangerions le soir, même à ce moment je n'ai pas éprouvé de pareil découragement. Quelque chose me disait que ma vie n'était pas finie, que j'avais un avenir encore. Aujourd'hui, non. Je suis seul, désespérément seul, je n'attends plus.

Si j'avais pu trouver un emploi. Quelque maigre qu'eût été mon gain, il nous aurait suffi. Nous n'en serions pas là. Je dis : nous, ne devrais-je pas dire : je ? Les mots me font peur encore, je n'ose pas supposer que Jeanne n'est plus. C'est pourtant la seule raison de son silence. Où ? quand ? Comment le saurais-je ? Est-ce que je compte encore, moi ; est-ce que quelqu'un se souvient de mon existence ? La justice, la police, allons donc ? est-ce qu'elles s'occupent des pauvres, toutes les institutions de la Société ?

Si je mourrais ici, moi, qui donc songerait à ma femme ? Ah ! je pourrais crever dans mon lit, ou sur une route ; on me porterait ensuite au cimetière, à Landunvez, sans pleurs, sans formalités. Aurais-je des prières seulement ?

En deux ans de misère j'en ai plus appris sur les hommes qu'en quarante ans de vie. Tout est beau, tout est bien : tout le monde est bon — et puis le jour où on a besoin des autres, un peu, toutes les portes

se ferment. M'en a-t-on offert des places quand j'étais chez M. Lobeau et que la maison paraissait solide ; en ai-je eu des amis ? Moi, naïf, je croyais à cette amitié universelle — le moment venu de l'éprouver on m'a tourné le dos — je n'étais même plus bon à faire un garçon de peine. Je me souviens un jour d'avoir dit un peu vivement à un magistrat qu'il pourrait se presser davantage de débrouiller les affaires de notre faillite : il me répondit : — Vous avez de la chance que je ne vous arrête pas ! — Je perdais tout, on me menaçait encore de m'arrêter !

Plus tard, j'eus à porter plainte à la police, contre ma propriétaire. Je faillis encore être arrêté. (J'avais oublié de m'a ssurer la bienveillance des agents.)

Quand on devient pauvre on devient méchant. Les premières désillusions étonnent, les autres peinent, les dernières font naître des haines féroces, des jalousies insoupçonnées. Des choses vous reviennent, qui vous donnent envie de mordre les riches si on pouvait, qui feraient rire de leur comédie si on avait encore le cœur à rire. En ai-je entendu, des riches, parler de la misère en termes émus, trouver de grandes phrases sur la Charité, sur la Fraternité. Leur charité ! Ah oui, donner un sou au loqueteux qui tend la main — donner une place à celui qui demande du travail : jamais. J'ai eu un ami — il était clerc de notaire — son patron gagnait quarante mille francs par an, lui avait, après dix ans de travail, cinquante francs par mois. On l'a mis à la porte sachant parfaitement qu'il n'avait aucune ressource, parce qu'on changeait d'appartement et que le nouveau loyer était plus fort de quelques centaines de francs. A cette

époque, j'étais heureux ; je crus voir là une exception. N'est-ce pas plutôt la règle générale ? La misère ! C'est un tremplin pour les riches qui se donnent des vertus sur son dos. Les pauvres ? Eh bien, les pauvres, ils en meurent — et après, on les fout dans la fosse commune. . . . . comme Jeanne !

Décembre.

Des murs écroulés, des tours ruinées, un amas de décombres plus nobles que nos palais modernes ; des pans de murailles encore debout auxquels sont accrochées des cheminées, d'autres percés de portes, et sur tout cela se dressant, dernier combattant qui résiste au temps comme dernier défenseur il résistait à l'ennemi, le donjon. J'ai passé la journée au château et je l'ai vu, au temps de sa splendeur, au temps de sa vie à lui.

Je m'étais assis sur une pierre et je songeais à nos destinées pareilles, je me comparais à lui. Mes pensées ont tourné, je me suis oublié, la forteresse s'est dressée devant moi ; je l'ai vue. Je l'ai vue vivante et grouillante de son peuple bruyant. Dans la cour ont passé des hommes d'armes, guerriers farouches vêtus de cuir et de fer, des pages multicolores gais et joueurs, des servantes aux robes bizarres, tout un monde de gravures et de tableaux. Puis les seigneurs ont paru. J'ai vu le maître devant moi, le chatelain puissant, harnaché, masqué d'acier ; il marchait calme, pesant, la main sur le pommeau de l'épée ; le pont-levis s'est abaissé donnant passage à une cavalcade : en tête venaient les écuyers aux vestes de cuir, aux coiffes de fer, puis un jeune homme, vêtu de velours, qui avait un casque pendu à sa selle ; près de lui chevauchait, sur sa haquenée blanche, une jeune fille gracieuse. L'équipage s'arrête dans la cour. Le jeuue seigneur saute à terre, tend la main à sa compagne qui s'appuie sur lui pour descendre et tous deux vont vers le donjon, lentement, en causant. Les écuyers alors font

rentrer les chevaux avec des cris et des jurons.

J'ai vu d'autres choses encore. J'ai vécu un assaut. C'est terrible. Sur les remparts les troupes sont rangées, en armes, tandis qu'aux créneaux les archers criblent les assaillants de flèches. Dans le château c'est un silence de mort. Les femmes, les enfants sont enfermés dans le donjon ; dans la cour attend une compagnie en réserve. Le châtelain revêtu de son armure, la visière baissée, se tient sur les remparts avec ses officiers. Une sonnerie de trompettes, de grands bruits, des cris ; les assiégeants dressent les échelles, se précipitent. C'est une mêlée. Les hommes dont on ne voit pas le visage sous le casque, et qui ressemblent à des bêtes, plus hautes et plus fortes, frappent à grands coups. Les lourdes épées, les haches tranchantes tombent pesamment. C'est un bruit confus, fait des mille bruits bizarres des chocs du métal sur le métal et sur la chair.

Des soldats tombent sur les remparts, d'autres lancés dans le vide disparaissent la tête en bas, les bras tendus. Chaque coup assommerait un bœuf. C'est un combat de géants. En criant des ordres le seigneur frappe aussi. Il frappe, il va, il vient dans la mêlée, courant au point menacé, encourageant les siens, ajoutant sa force à la formidable poussée qui précipite les assaillants dans les douves. Il crie, et de la cour des hommes d'armes arrivent qui se ruent. Il est partout, le châtelain, il a cent bras, il est le plus fort et le plus brave. Et peut-être suis-je son enfant ! Peut-être je descends de cette race noble et puissante, peut-être je suis le dernier, je porte en moi l'âme fière de tous ces guerriers, l'âme belle et farouche des vieux hommes d'armes, des vieux corsaires, des vieux chouans, peut-être.

Décembre.

J'éprouve un amer plaisir à me croire le dernier des Du Chastel.

Je passe maintenant toutes mes journées au château Je m'y sens chez moi. Les paysans ne s'en occupent pas, il est dans leur paysage accoutumé comme un arbre, ou un rocher. Jamais ils n'y vont. Seulement y entrent les vaches du fermier. Après avoir brouté l'herbe grasse des douves elles viennent ruminer dans les ruines. Je vis des heures avec elles — par instants il me semble voir des pensées dans leurs grands yeux noirs, de la pitié peut-être pour moi. J'aime leur calme, qui a l'air d'une résignation triste.

Décembre.

Les jours passent, longs, vides, désespérants.

Depuis hier nous sommes sous la neige — tout est blanc, gelé, hostile. J'aimais la neige autrefois. Elle fait l'intimité plus serrée, la chaleur d'un corps de femme plus douce. J'aimais la ville silencieuse et engourdie, nos soirées tranquilles au coin du feu, le froid piquant des nuits. Ici, la glace me fait peur Cette campagne est désolée — elle me rappelle une image qui était chez mes parents : un désert tout blanc, infini, sans refuge et, à demi-couverte par la neige, une jeune fille morte.

Des canards sauvages, des goëlands, toutes les bêtes fortes du large et des grands vents se sont réfugiés à terre. Ils couvrent les champs avec des bandes de corbeaux noirs, on les tue à coups de cailloux. Ce soir je vais manger un canard. Que faire ici — je m'ennuie — écrire — quoi ? je n'ai plus le courage même de penser. Je n'attends plus, je ne vis plus - ma maison me déplaît. C'est à peine si je fais encore mon lit tous les deux jours, si je répare mes vêtements à mesure qu'ils s'usent. Tout me pèse. Oh ! dormir, dormir !

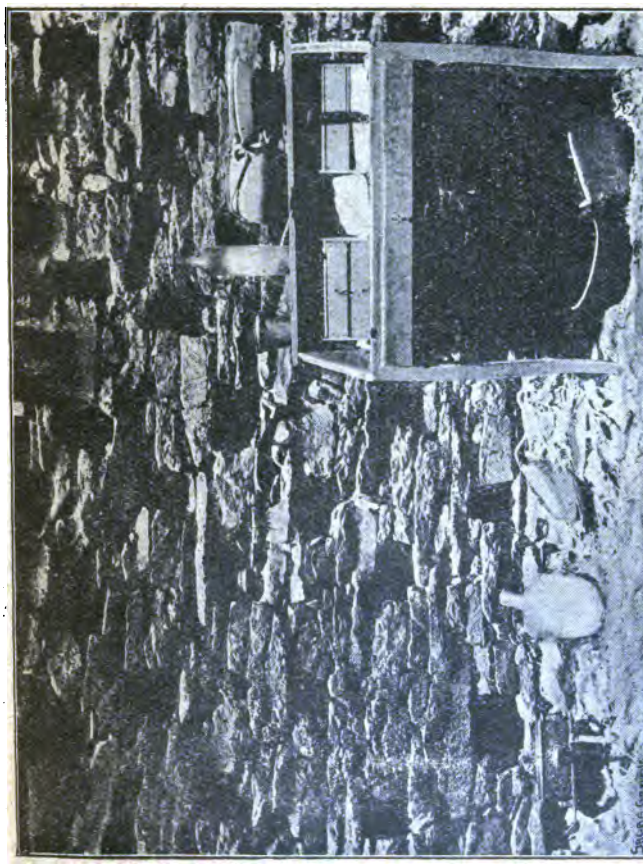
Soir.

Je me retiens pour ne pas sortir. Je sais que dans la neige on meurt doucement, en croyant s'endormir. Non, je ne veux pas, pas encore. J'aurai toujours le pouvoir de m'ôter la vie. Cette certitude me réconforte, me donne courage. Je serai toujours plus fort que la vie puisque je peux, à ma fantaisie, en finir avec elle, quand il me plaira.

Décembre.

Ainsi je suis noble ! L'avoir oublié est une faute que je paie aujourd'hui. J'aurais dû suivre cette idée que j'eus un jour : rechercher mes origines et mon père, réclamer de l'aide et, peut-être un nom. Je suis fier d'être noble. Les Du Châtel furent puissants, une des plus grandes familles du pays. Je me souviens d'un Tanguy Du Chastel qui fut mêlé à un drame — c'est dans l'histoire — était-il de mes aïeux ?

Oui, ce mendiant, ce sauvage, qui se cache dans un taudis est le descendant d'une grande race. Il est le dernier, la fin d'une longue suite de gentilshommes, l'héritier de beaucoup de gloire. Je me suis toujours senti supérieur à ma famille. Quelque chose de plus haut vivait en moi qui m'avertissait. Et j'ai manqué ma vie ! Que diraient tous les gens d'ici, les paysans et les baigneurs, les baigneurs surtout qui me méprisent, s'ils savaient ! Le château est à moi... J'y vais me repaître de souvenirs, j'y vais chercher sur les pierres les traces glorieuses de mes ancêtres.



Intérieur du Pigeonnier (La cuisine et le bureau de Napoléon)

24 Décembre.

La neige tombe à gros flocons. Le pays est mort — c'est sinistre. Tout à l'heure en rentrant, j'ai trouvé devant ma porte un goëland mort. Il était étendu sur le dos, les ailes ouvertes. Le froid l'a vaincu au moment où il faisait un dernier effort pour s'envoler, pour fuir la mort dans les airs. Pauvre ! je l'ai enterré dans mon enclos pour que les corbeaux ne le mangent pas. Les champs sont couverts de goëlands. Je voudrais les nourrir tous, c'est impossible — alors je me contente de jeter mes détritus dans le champ derrière la maison.

C'est triste un oiseau mort ! Celui-ci était tout blanc sur la neige blanche. Il avait les yeux ouverts — des yeux noirs profonds — je les ai regardés, cherchant à y retrouver la mer, tout l'inconnu de ces vies d'oiseaux. Et puis à serrer ce petit cadavre dans mes mains, d'autres idées me sont venues : j'ai pensé au désespoir suprême du dernier moment pour celles qui meurent seules, abandonnées, vaincues, comme cet oiseau — et j'ai pleuré — Jésus ! que Noël me protège !

25 Décembre.

C'est Noël aujourd'hui ! Je suis fou. Après avoir pleuré hier toute la soirée, je me suis endormi, à minuit, brisé, découragé, décidé à la mort. Dans mon sommeil j'ai rêvé : Jeanne revenait, je l'embrassais.

Je vais avoir du nouveau, je suis sûr. J'ai un pressentiment. Cette fête de Noël m'a toujours ému. Dieu veut me récompenser d'aimer sa naissance, je suis sûr, j'attends avec confiance.

(Plus tard.)

Je ne tenais plus en place, je suis allé jusqu'au village, j'attends. Que les heures sont longues !

(Plus tard.)

Il est midi, c'est pour tantôt, je vais essayer de manger, mais je n'ai guère faim.

(Plus tard.)

Je viens de nettoyer ma maison, tout est en ordre, elle peut venir, Jeanne !

(1 heure.)

Je tremble, je ne peux plus écrire. Jeanne ! Jeanne ! Ah ! je le savais bien. . Le facteur !

***

Le manuscrit de Napoléon s'arrêtait là.

A la suite étaient deux lettres :

Paris, le 20 Décembre 188..

Pardonne-moi, pardonne-moi ! Je t'en supplie, pardonne-moi ! Si tu savais comme j'ai souffert, comme je souffre ! Je t'aime de toute mon âme, pardonne-moi !

Saïk, il faut que je te dise, — je n'ai pas beaucoup de forces encore, la religieuse qui me soigne me permet d'écrire quelques lignes, plus tard ; quand je serai mieux, je te raconterai. Je veux te dire que je t'aime, que je suis toujours ta femme et te demander pardon. Si tu savais ! Je n'osais pas t'écrire, et puis, j'ai été si malade. Là, où j'étais, je n'osais pas, non, il faut me pardonner, vois-tu, j'étais folle. Mais j'ai expié, va, j'ai payé, j'ai tant souffert ! J'étais en prison, Saïk, parce que..... pardonne-moi..... j'avais volé, pour aller te rejoindre, mille francs ; je ne pouvais plus vivre sans toi ; on m'avait confié cet argent, je suis partie, on m'a condamnée. Aujourd'hui c'est fini, je suis ici chez les religieuses qui m'ont prise à ma sortie pour me faire travailler. Alors j'ai été malade, on a cru que j'allais mourir, mais je vais mieux. Pardonne-moi, je t'aime, si tu savais !

21 Décembre.

C'est fini ! Le prêtre me quitte — je vais mourir ! Adieu ! Saïk. — J'ai peur — mourir, seule, ici — sans toi — c'est affreux. Vite, je voudrais tout te dire avant... Je t'aime, de tout moi — pardonne-moi — ne te tue pas — je ne sais plus — j'ai peur d'oublier — j'aurais tant de choses à te dire — prie pour moi — j'ai peur — je ne veux pas mourir. Ah ! Saïk, Saïk, viens vite, tu me sauverais, toi. Je t'aime. J'ai peur de la mort — j'ai peur des morts — tu viendras — j'ai peur — pardonne-moi — je t'ai toujours aimé — je t'attendrai, dis, veux-tu, ne te remarie pas — je serais jalouse — je voudrais pleurer. Adieu, Saïk. Oh ! j'ai peur ! il y a des morts partout — ils me prennent. Je t'aime — tu me pardonnes — prie pour moi — les morts ! Saïk, Saïk, au secours, je te veux ! Viens vite ! oh ! la mort ! — Je t'aime !

Paris, le 23 Décembre 188...

MONSIEUR,

J'ai le regret de vous apprendre que Mme Jeanne Leroy votre femme est pieusement décédée hier soir dans notre maison.

Peu de temps après avoir écrit la lettre que vous trouverez ici, la malheureuse a perdu connaissance, dans mes bras, en me parlant de vous. Quelques heures plus tard elle est remontée à Dieu.

Si quelque chose pouvait adoucir votre peine, ce serait de savoir que jusqu'à ses derniers moments votre femme a pensé à vous et que Dieu lui a permis de racheter par une bonne mort les erreurs de sa vie.

Soyez certain, Monsieur, que nous ne vous oublierons pas, ni votre chère disparue, dans nos prières, et recevez, etc.....

SŒUR SAINT-ANGE.

Abruti de désespoir, Bihan se désintéressa de l'existence. Quelque temps plus tard, son propriétaire, qu'il ne payait plus, l'expulsa. Il fut recueilli par M. Godbert, maire de Landunvez, et locataire du château qui, par charité, lui donna le pigeonnier où Napoléon habite encore aujourd'hui.

LA

NOBLE CITÉ D'URBIN

ET

RAPHAËL

MESDAMES, MESSIEURS,

Lorsque les soldats de Charles VIII passèrent les Alpes, l'Italie était dans tout l'épanouissement de la Renaissance. Aussi les Français furent-ils réellement éblouis et ne purent-ils résister à l'influence de cette riche et splendide civilisation, leur apparaissant comme une révélation inattendue.

Chez eux, l'enthousiasme fut général. Le contraste était si frappant avec la rudesse des mœurs du Nord, que les conquérants furent émerveillés autant que séduits par cette élégance et ce luxe raffinés et presque intimidés par la nouveauté des objets.

« Devant ce beau ciel, dit Michelet, devant ces palais » éblouissants de dorures et de riches tableaux, ces » églises de marbre, ces jardins somptueux, embellis » d'eaux vives de cassines et de cascatelles, peuplés de » statues de marbre; à la vue de ces belles jeunes filles » couronnées de fleurs, qui venaient, les palmes en » main, leur porter les clefs des villes, ils restaient » muets de stupeur et frappés d'admiration ! »

A la suite des guerriers, les lettrés et les artistes accoururent, et tout le monde en France voulut connaître l'Italie. Toute l'Europe suivit bientôt la France. — Cette admiration, cette curiosité ont survécu aux siècles, aux

guerres, aux révolutions et de nos jours encore, des milliers d'étrangers franchissent les Alpes ou traversent les mers, pour, comme autrefois leurs ancêtres, visiter et admirer l'Italie et ses merveilles.

Que d'attractions en effet et combien belles !

Les grands lacs de la Lombardie aux merveilleux paysages, les mers aux flots azurés qui baignent et cernent la péninsule, d'admirables montagnes au Nord, partout des sites pittoresques et variés ! Que de souvenirs dans le passé ! Que de splendeurs, de monuments d'œuvres d'art ! Rome, la ville éternelle ! la Rome des Césars et la Rome des Papes, réunissant dans ses murs les chefs-d'œuvre des temps antiques et des temps modernes ; Florence, qui possède grâce à Ghiberti les portes du Ciel, Florence, la cité des fleurs, avec ses palais, ses marbres et ses musées, toute rayonnante des noms glorieux de Vinci et de Michel-Ange ; Naples s'étendant éblouissante et voluptueuse aux pieds du Vésuve, avec ses golfes aux flots bleus et transparents, ses plages embaumées et riantes ; Venise, la mystérieuse et la coquette, ville flottante et lumineuse, mirant dans ses lagunes et dans son grand canal, tant de palais, d'églises, de marbres et de gondoles Et combien d'autres villes à citer : Milan, Palerme, Pise, Gênes, toutes séduisantes, toutes curieuses !

Et pourtant, parmi les flots de visiteurs qui les traversent, combien peu s'échappant des sentiers battus songent à aller voir la noble cité d'Urbin, illustre berceau de trois génies ; Bramante, Rossini et Raphaël ?

Le voyage en vaut pourtant la peine. Situé au milieu des Apennins, à la limite de la Toscane et de l'Ombrie,

le petit duché s'étend tout autour de sa modeste capitale, radieux et ensoleillé par une lumière vive et harmonieuse, qui détache toutes les lignes et éveille les idées de joie et de clarté.

Peu de contrées sont aussi riches en beautés pittoresques, non moins qu'en brusques et saisissants contrastes : des collines fertiles et riantes y alternent avec des montagnes abruptes ; tantôt des pics aux silhouettes bizarres bornent de tous côtés l'horizon, tantôt le regard plane librement sur l'immense panorama de l'Adriatique.

La race est belle et vigoureuse, au sang riche, et bien plantée. On y rencontre d'adorables jeunes filles aux allures de déesse avec des figures de madone et il est facile de comprendre qu'un pareil milieu et un pareil peuple sont également favorables au développement du sentiment artistique et à l'éclosion du génie.

Cette impression s'accentue en approchant de la ville. Le voyageur qui y arrive a dû prendre une voiture à la station de Pésaro ; il suit d'abord une belle route se déroulant régulièrement dans une plaine fertile, cultivée avec soin. En septembre l'air y est d'une pureté admirable, le ciel radieux ; les muriers portent une seconde pousse de feuilles, aussi fraiche, aussi brillante que celle du printemps.

Peu à peu, le paysage s'accentue et devient plus rude, la route plus escarpée ; aux villas succèdent des chaumières misérables, aux champs de maïs, des rochers dénudés. On monte, on monte toujours !

Longtemps avant que le regard découvre la ville juchée sur le sommet de la montagne dont la voiture contourne les flancs, on en entend le son des cloches, qui se

mêlant aux graves et sereines impressions du crépuscule remplit l'âme d'émotion. Aussi bien, pour qui professe le culte du beau, est-il un pèlerinage plus digne de vénération que la patrie de Raphaël.

La diligence s'arrête à l'entrée de la ville, sur la petite place qui s'étend devant l'ancien palais ducal. D'un côté, les lignes fières et imposantes, les tourelles et les loges de ce chef-d'œuvre de la première Renaissance ; en contre-bas un viaduc aux formes monumentales qui relie les deux monticules sur lesquels est construit Urbin ; puis du côté opposé, quelques maisons disséminées au pied d'une hauteur boisée dont les ruines de l'ancienne citadelle, des murs et des bastions pittoresques couronnent le sommet. Plus loin, à perte de vue, une double ou triple enceinte de montagnes, les unes stériles et nues, les autres couvertes d'une végétation sombre, que réchauffent les derniers rayons du soleil couchant.

Abstraction faite de quelques remaniements partiels ; reconstruction de la cathédrale, construction d'un théâtre, etc.. Urbin est restée une ville du moyen-âge, avec ses mille accidents de terrain et ses mille surprises, ses rues étroites et tortueuses, aux pentes rapides, ses maisons en briques, surplombant fièrement comme une citadelle, ou noyées dans un bas-fond. Çà et là, un jardin ou une promenade, dont la végétation mêle une note d'une fraîcheur exquise aux souvenirs vénérés du passé.

Perdue comme elle l'est au milieu des montagnes, hors des voies de communication modernes, sans industrie et

sans commerce, la population est réduite à vivre de l'exploitation des campagnes voisines et d'un petit trafic de détail avec les paysans des environs. Mais, malgré une pauvreté amère, elle a conservé son élégance, sa douceur, sa courtoisie, son patriotisme.

L' « Academia reale Raffaela », luxueusement installée dans le Palais Ducal, l'Ecole Royale des Beaux-Arts, un jardin botanique, des établissements d'instruction de toutes sortes, rendent un éloquent témoignage de ses efforts.

En regardant ces vaillants campagnards, ces paysannes robustes, ces jeunes filles gracieuses, ces bonnes figures expressives et sympathiques, on se prend à songer au divin jeune homme, qui naquit et grandit dans ces régions, il y a quelques quatre cents ans, avec sa taille élancée, un peu frêle, sa démarche un peu gauche, son teint mat, ses longs cheveux, et sa bouche d'une douceur exquise, ses yeux si tendres et si brillants, que nul, homme ou femme, ne pouvait le voir et l'entendre sans être séduit et charmé.

Serait-ce l'effet du hasard, si au sein d'une race chez laquelle la bonté, l'aménité, la distinction dominent, naissent ces grands enchanteurs, ces grands harmonistes qui s'appellent Bramonte, Raphaël, Rossini ?

Ce ciel si pur, ces montagnes, ces beaux sites, cette mer d'azur, cette population si avenante, cette jeunesse si belle, les monuments eux-mêmes de la ville n'ont-ils pas contribué à développer dans ces âmes inspirées les premiers élans du génie ?

La merveille d'Urbin et des bords de l'Adriatique, c'est le palais des Montefeltro, construit, dans la seconde moitié du XVe siècle, par l'architecte dalmate Luciano da Laurana, achevé par le siennois Francesco di Giorgio Martini, qui s'adjoignit peut-être l'architecte ingénieur florentin Baccio Pontelli.

Quelque soit la richesse de la décoration intérieure, on l'oublie devant la noblesse et la pureté des lignes générales, devant le charme et le rythme presque musical de ces corniches, de ces colonnes, de ces arcades, de ces frises si harmonieusement mariées les unes aux autres, de ces profils d'une souveraine élégance. Qui pourrait calculer l'influence exercée par un tel chef-d'œuvre sur Bramante et sur Raphaël ?

C'est, en effet, à l'ombre de ce palais, dans cette ville pittoresque, au milieu de cette nature à la fois douce et grandiose, que naquit le 28 mars 1483, celui qui devait porter si haut la gloire du nom de Santi, Raphaël. Son père lui donna le nom d'un archange, comme s'il eut présenté la splendeur céleste à laquelle son fils devait s'élever.

Giovanni Santi, peintre lui-même, n'était pas sans mérite. Le musée d'Urbin, les églises de Cagli, de Fano et de Gradara, ainsi que quelques galeries publiques, notamment celles du Latran à Rome, celle de Brera à Milan, les musées de Londres et de Berlin possèdent des tableaux de Giovanni Santi. Ce sont, en général, des annonciations, des madones, des saintes familles ; quelquefois aussi des figures d'apôtres et de saints. — Les sujets étaient limités, mais l'œuvre reste digne d'intérêt.

L'ensemble respire je ne sais quel parfum de sincérité et de candeur. De loin en loin, on y découvre un trait qui fait pressentir le fils immortel. Un air de tête, un geste, une attitude que celui-ci a répétés, peut-être à son insu de longues années plus tard. Les enfants surtout étaient propres à inspirer celui qui porta si haut dans la suite la glorification de l'enfance. Si Santi ne fut pas absolument le maître de son fils, il en fut tout au moins l'initiateur.

Quant à la mère adorée de Raphaël, si bonne, si dévouée, la douce Magia Carla, elle lui donna certes le meilleur de son âme. Elle mourut pourtant bien jeune, le 7 octobre 1491. Raphaël n'avait alors que huit ans. Il resta cependant inconsolable, et d'autant plus que peu de temps après, Giovanni Santi épousait, le 15 mai 1492, Bernardina Parté, fille d'un riche orfèvre d'Urbin, qui ne sut jamais remplacer auprès de Raphaël celle qu'il pleurait toujours.

La maison des Santi existe encore, pieusement conservée par le patriotisme des habitants. Elle appartient aujourd'hui à l'Académie royale qui s'est occupée avec le soin le plus louable de restaurer cette demeure historique et d'en faire un musée consacré à la gloire de Rapaël. Tous les ans de nombreux voyageurs venus de tous les points de l'Italie ou de l'étranger visitent cette humble demeure, et déposent une couronne dans l'atelier ou dans la chambre où Raphaël a vécu et travaillé.

Cette maison paternelle du grand peintre est située à une centaine de pas de la place du Marché, dans une rue irrégulière, escarpée, à peu près inaccessible aux voitures, pavée en briques posées de champ et creusée au centre comme le lit d'un torrent, mais large, aérée avec un grand air de propreté !

Au XVIIme siècle, un architecte d'Urbin, Mugio Oddi, devenu propriétaire de l'un des deux corps du bâtiment, marqua par une plaque commémorative le lieu où était né le plus grand des enfants de cette ville. Dans une belle inscription latine il opposa l'exéguité de cette demeure aux souvenirs impérissables qui s'attachent à elle.

La ruelle est presque au sommet de la colline Aussi, quel admirable panorama quand après avoir passé devant la maison d'un archéologue célèbre Raphaelo Fabretti et devant celle de l'ami de Raphaël, Timoteo Vitti, on parvient au point culminant d'où l'on découvre, se détachant sur un ciel d'un bleu immaculé, les anciennes fortifications de la ville, la campague environnante, les montagnes et au loin l'Adriatique.

Cette première habitation du grand peintre est très simple ; rien ne la distingue des constructions voisines, et sans la plaque commémorative rien ne la signalerait à l'attention des touristes et des visiteurs.

Il y en a bien peu cependant qui pénètrent sans être émus dans cette humble habitation ; beaucoup même éprouvent une impression profonde. Ils se trouvent transportés de quatre siècles en arrière, ils revoient l'austère intérieur de Giovanni Santi, ils croient entendre l'enfant souriant et gracieux dont les jeux et les premiers travaux animaient jadis ces pièces aujourd'hui silencieuses, ils évoquent involontairement tous les chefs-d'œuvre que devaient enfanter celui dont le génie et la gloire ont rendu immortel le nom de Raphaël.

C'est en effet la demeure d'un artisan aisé du XVe siècle. Elle consiste en deux corps de bâtiments juxtaposés re-

vêtus de briques et reliés aux constructions et aux maisons de la rue. L'ensemble constitue un spacieux édifice à deux étages, avec un rez-de-chaussée contenant une boutique, ouverte jadis, condamnée depuis.

L'Académie royale d'Urbin en prenant possession de cette antique demeure, l'a complètement restaurée et l'a remise autant que possible dans son état primitif, tout en l'embellissant par mille souvenirs du grand maître qui y avait vécu ses premières années.

Les chambres sont vastes et nombreuses, blanchies à la chaux, tout à la fois simples et propres. Peu de meubles les garnissent et cependant elles donnent suffisamment l'impression de ce que pouvait être au xve siècle l'intérieur d'un artiste italien.

Les murs sont couverts de croquis, de dessins, d'études, d'ébauches de Raphaël et de son père. Il y a exposé à côté d'une foule de reproductions de l'œuvre du maître la fresque malheureusement aux trois quarts ruinée dans laquelle Giovanni Santi passe pour avoir représenté sa femme et son fils. On dirait une madone tenant dans ses bras l'enfant Jésus, tant est douce et chaste en même temps qu'aimante l'expression du visage de la mère, tant est délicieux et presque divin le gracieux enfant qu'elle a sur ses genoux. — Souvent, sans doute, Magia se tenait dans cette attitude à côté de son époux, pendant qu'il travaillait et on ne se lasse pas de contempler cette jeune femme assise devant un pupitre sur lequel est placé un livre et portant dans ses bras son fils endormi ; la tête posée sur son petit coude.

Quelque endommagée que soit cette composition, on y trouve encore des traces de sa beauté primitive. Ajoutons

que les traits y sont fortement individualisés et que nous devons par suite avoir là sous les yeux deux véritables portraits très ressemblants de Magia Carla et de son enfant.

Il existe près d'Urbin un autre portrait de Raphaël enfant, dû également à son père. Celui-ci en effet ayant à peindre une Ste Famille pour l'église Saint Dominique à Cagli, donna à un des anges adorateurs les traits exacts de son jeune fils. Il ne pouvait choisir un plus charmant modèle et d'une figure plus véritablement angélique.

C'est pourquoi on aime à se figurer Raphaël entouré dès le berceau des images les plus riantes, de Madones contemplant avec tendresse le divin « bambino » de chérubins voltigeant au milieu des nuages empourprés. L'histoire est ici d'accord avec la fiction.

La piété fervente de sa mère, le culte particulier qu'elle professait pour la Vierge Marie, dont elle fréquentait assidûment les autels, le talent essentiellement religieux de son père, qui remplissait la maison d'études de Vierges, de Saintes et de Chérubins, enveloppèrent dès les premiers jours Raphaël d'une atmosphère d'art et de sentiment chrétiens qui devait fortement pénétrer sa jeune âme et favoriser les aspirations du génie créateur dont le ciel l'avait doté.

Du reste le milieu dans lequel le jeune peintre était appelé à vivre devait également contribuer à développer sa vocation et ses brillantes qualités.

En effet, dans la seconde moitié du XVe siècle, le duché d'Urbain était gouverné par une dynastie aussi

vaillante qu'éclairée, les Montefeltro. Le duc Frédéric qui mourut en 1482, une année avant la naissance de Raphaël, avait étonné toute l'Italie par ses exploits et par sa magnificence. Mais, c'est surtout par la protection accordée aux lettres et aux arts que Frédéric d'Urbin a bien mérité de son siècle et de la postérité.

Le fils de Frédéric, Guidobaldo (1472-1508) continua les glorieuses traditions de son père. Elevé par le savant Martinengo, il montra dès ses plus tendres années d'étonnantes dispositions pour l'étude. Les lettres, les arts trouvèrent en lui un protecteur fervent, sa bravoure, sa sagesse ne le rendirent pas moins cher à ses sujets. Son épouse Elisabeth Gonzague, fille du marquis de Mantoue, achevait de consolider par sa beauté et par sa grâce une domination si joyeusement acceptée par tous les habitants du duché.

Giovanni Santi était bien accueilli dans cette petite cour pétrie d'art et amoureuse des belles lettres.

On l'appréciait non seulement comme peintre, mais aussi comme érudit et poète. Pareil à tant d'artistes du XVIe siècle, il avait beaucoup voyagé, étudiant à fond les œuvres des grands maîtres ; mais il ne bornait pas son horizon à la peinture ; il observait et il lisait beaucoup. Les noms des humanistes lui étaient familiers. Il maniait élégamment la plume et la chronique rimée d'Urbin qu'il composa en l'honneur des Montefeltro est encore là pour nous prouver, nous ne dirons pas avec quel talent, mais du moins avec quelle facilité l'artiste savait s'exprimer en vers.

Dans ces conditions, la duchesse Elisabeth le chargea de faire son portrait et celui d'un personnage de la cour,

probablement l'évêque Louis de Mantoue. La mort du peintre l'empêcha de terminer ces deux ouvrages.

La duchesse annonça cette nouvelle à sa belle-sœur, la marquise de Mantoue en termes qui nous montre que l'artiste n'était pas à ses yeux un étranger.

Aussi s'intéressa-t-elle vivement au jeune Raphaël, un peu peut-être à cause de son amabilité et de sa grâce, peut-être même pour son génie naissant qu'elle devinait, mais surtout en souvenir de son père.

Elle fit partager ces sentiments à tous les siens, si bien que, lorsque dix ans plus tard, la belle-sœur d'Elisabeth, Jeanne de Montefeltro dut recommander Raphaël au gonfalonier Pierre Sodenici, de Florence ; elle protestait dans sa lettre de son estime pour le père du jeune artiste. C'était plus qu'une lettre banale, c'était l'expression des sentiments affectueux que la famille ducale avait conservés pour le vieux peintre urbinote.

Le jeune Raphaël avait donc été introduit par son père dans cette cour aimable, élégante, éprise du beau sous toutes ses formes. Il y puisa, tout jeune encore, cette habitude du monde, cette amabilité, cette grâce bienveillante qui lui attirèrent tant de succès et qui exercèrent autant d'attrait sur ses contemporains que la puissance de son génie.

Il y acquit aussi une solide instruction littéraire. Il y apprit sérieusement le latin.

L'étude de cette langue que les Italiens n'ont pas cessé de cultiver, et qu'ils honorent aujourd'hui encore presque à l'égal de leur langue nationale, ne se bornait pas alors au cercle étroit des humanistes de profession.

Du temps du duc Frédéric, toute la cour, y compris la

seconde femme de ce prince, Battista Sforza, s'en servait pour soutenir les mémorables discussions qui s'engageaient chaque jour sur les sujets les plus graves, les remèdes de l'amour, la supériorité du style de Cicéron sur celui de Thomas d'Acquin etc., etc. A ces savantes études, le jeune peintre ajouta plus tard la lecture des Testaments, celle de la divine comédie de Dante, la traduction de Virgile et de Vitruve, les métamorphoses d'Apulée ; et il put ainsi tirer de son propre fonds le sujet de compositions de grande importance telles que le quos ego, le triomphe de Galathée, l'enlèvement d'Hélène et tant d'autres.

La mort de sa mère tant aimée avait plongé Raphaël dans le désespoir, celle de son père le priva bien jeune encore d'un protecteur et d'un guide dont la perte était irréparable.

Il restait seul sans autre consolation que son amour pour l'art divin dont il allait devenir un des plus illustres maîtres. Déjà, après la mort de la douce Magia, Raphaël quittait souvent la maison paternelle, cherchant à retrouver dans les madones qui peuplaient les églises voisines l'image de celle qui l'avait si souvent tenu dans ses bras et dont la beauté se confondait dans son âme d'enfant avec celle de la Vierge.

Plus tard, lorsque poussé par le désir de l'étude, il partit, le crayon ou le pinceau à la main chercher dans la nature et dans le modèle vivant les lois du dessin et de la couleur, son instinct filial le poussa principalement vers les enfants et les jeunes mères. Alors il s'efforça d'atteindre l'idéal de la mère, la Vierge mère de Jésus,

et l'idéal de l'enfant le divin bambino. C'est pourquoi, sans jamais se lasser, à toutes les époques de sa vie, il a peint des Vierges et des saintes familles ; c'est pourquoi ce sujet semble avoir été en tout temps son thème favori et c'est pourquoi nulle part dans aucune œuvre, il n'a mis plus de son cœur, de son âme et de sa pensée !

La mort de son père le chassa pour ainsi dire d'une maison empoisonnée par d'horribles discussions d'intérêt. Son oncle et tuteur, Dom Bartollemeo, et sa belle-mère, qui avait mis au monde une fille, troublaient la demeure par leurs réclamations réciproques.

L'orphelin trouva des consolations dans la famille de sa mère ; son oncle Simon Carla surtout lui témoigna une affection qu'il n'oublia jamais, disant de lui dans ses lettres qu'il lui était devenu « cher à l'égal d'un père. »

Pour mieux oublier, Raphaël se plongea dans l'étude de son art, trouvant de tous les côtés ses moèldes préférés, qui s'offraient à lui en foule, heureux de le servir.

On le connaissait et on l'aimait dans tous les environs d'Urbin. Partout on l'accueillait avec joie. Les jeunes mères étaient fières de poser devant lui, de voir leur cher enfant lui servir de modèle ; les jeunes filles et les jeunes gens se sentaient flattés de répondre à son appel.

Aussi, que de choix, que de variétés dans l'interprétation de son thème favori, qu'il reprend sans cesse et que son pinceau ne peut épuiser.

Depuis les essais de ces premières années jusqu'aux derniers chefs-d'œuvre, il le recommencera toujours. A mesure qu'il se développe, on voit ses types de madone

passer des grâces candides de l'enfance à l'éclat de la jeunesse puis à la souveraine dignité de la mère, mais idéalisées, sanctifiées toujours par la pureté morale de la conception.

C'est par là que les vierges de Raphaël même sans nimbe ni fond d'or sont plus véritablement divines que toutes celles qui ont été peintes auparavant. Mais elles sont aussi humaines, par la simple vérité avec laquelle elles expriment l'amour maternel et la vie familiale ; à ce point de vue encore, Raphaël dépasse tous les autres peintres ; quelqu'étonnant qu'il soit qu'un homme, mort si jeune et célibataire, ait pressenti les saintes joies de la famille avec une telle intensité et pu les rendre avec une telle maturité. Raphaël a composé plus de cinquante vierges ; et cette seule partie de son œuvre immense suffirait à le placer au premier rang des peintres, en même temps qu'à fixer toutes les phrases de son développement déjà en germes dans ses premières étudcs de jeunesse faites dans le comte d'Urbin.

Pas un seul démenti dans cette longue série de chefs-d'œuvre ; pas un instant d'indécision ni de défaillance ; jamais la flamme ne faiblit, elle va chaque jour jetant de plus vives clartés, jusqu'à ce qu'elle arrive par son intensité même à devorer son propre foyer. Raphaël pouvait s'écrier comme Dante : « Ma vue devenant plus pure entrera de plus en plus dans le rayon de la haute lumière ! »

Aussi nous a-t-il fourni dans ses Vierges un incomparable enseignement. Il y a libéralement accepté toutes les conditions du progrès et tous les fruits de sa communion profonde avec l'art antique et il les a religieuse-

ment soumis à la tradition. Nul n'a si bien réussi dans cette conciliation difficile.

Les Vierges de Léonard de Vinci s'éloignent trop complètement de la simplicité traditionnelle, à force de mystère et de fascination elles sont impénétrables ; les Vierges de Michel Ange ont trop l'ostentation de la science, elles visent en outre trop ouvertement à la grandeur, pour pouvoir y atteindre au point de vue religieux ; elles ont enfin trop le sentiment de leur force pour pouvoir être vraiment humbles ; les Vierges de Titien se complaisent trop exactement dans la réalité pour arriver à l'idéal ; les Vierges de Corrège ont trop de séductions mondaines pour élever l'âme bien au-dessus de la terre. Jamais la poésie chrétienne n'a rencontré d'expressions plus sublimes que les Vierges de Raphaël, Jamais elle n'a retrouvé le secret de pareils enchantements.

Elles ne sont pas toujours irréprochables, mais elles sont toujours belles. On les regarde, on commence par être charmé et l'on est bientôt transporté !

Ce que l'on éprouve devant ces Vierges, c'est une sérénité, un calme, une paix qui semble venir de Dieu même. Et pourtant sous la limpidité de ces pures images, les pressentiments qui possèdent le cœur de l'homme sont profondément ressentis. Ils s'y trouvent, la plupart du temps, sous la forme d'une tristesse invincible, très délicatement exprimée, couverte de grâce, enveloppée de beauté, mais qui malgré sa discrétion n'est pas moins vive.

Il semble que la pensée sanglante du Golgotha va surgir dans l'âme presciente de la jeune mère, contem-

plant la divine victime que cache son gracieux enfant. Pour quiconque ne s'arrête pas à la surface des choses, ces madones portent en elles une émotion douce et poignante à la fois, qui remplit l'âme d'un trouble surhumain.

C'est aussi dans les premières excursions inspirées par son précoce génie que Raphaël commença probablement même avant la mort de son père ce fameux recueil de croquis et d'études que possède aujourd'hui l'Académie de Venise. Livre d'exquises terminé seulement peu après l'établissement du peintre à Florence en 1504 ; résumant tous les travaux du jeune homme de onze ans à vingt-et-un ans.

Il y a de tout dans ce cahier, il renferme à côté d'études d'après le modèle vivant, des vues d'Urbin et des environs, des copies de portraits de philosophes peints pour la bibliothèque d'Urbin, des copies d'après Mantegna, d'après le Pérugin, d'après Pinturrichio, d'après Signorelli, des copies d'après le groupe de Sienne, d'après Pollazuolo et Léonard de Vinci.

Ce recueil a souvent été utilisé par Raphaël. Une foule d'attitudes, de costumes de types se retrouvent dans les dessins de Lille, dans ceux d'Oxford, dans les tableaux de la première manière de Raphaël. Tantôt l'album nous offre des motifs que le peintre a développés, complétés plus tard, en les faisant entrer dans l'économie des compositions plus compliquées, plus savantes ; tantôt la forme y est tellement arrêtée que l'artiste n'a plus eu qu'à la répéter textuellement.

C'est une œuvre merveilleuse pour un si jeune homme,

pour un enfant même, puisque Raphaël n'avait pas douze ans quand il commença ce recueil. Il aborde dans cette œuvre les sujets les plus divers : portraits et études de mains, de draperies ou de torses, ornements, paysages, copies de tableaux anciens et compositions originales, il n'est pas de genre dans lequel il ne s'essaye.

Sur un des feuillets, on voit un berger jouant de la cornemuse, sur un autre Samson déchirant le lion, puis viennent des anges et des génies, des études d'après les maîtres, des caricatures imitées de celles de Léonard, alternant avec d'adorables têtes de jeunes filles et de ravissants petits enfants. Il y a même des compositions complètes telles que l'étonnant dessin du Massacre des innocents. Il est impossible d'admettre que ce merveilleux travail a pu être exécuté sans aide par un enfant de onze à douze ans. Il a dû être guidé par l'influence de son père Giovanni Santi.

A une inexpérience toute enfantine s'allient une force d'inspiration et une pureté de goût qui montrent ce que Raphaël promettait dès ses premières années et quel secours il avait tiré des leçons paternelles.

« Il ne se peut rien imaginer de plus naïf et de plus » charmant », a dit Charles Blanc dans une page qui mériterait d'être gravée au-dessous de ce premier chef-d'œuvre ; « les bourreaux sont aussi innocents que les » victimes. Les enfants pleurent, mais ce n'est pas pour » de bon, et les mères font mine de se désoler. On se » donne des coups d'épée, mais sans se faire aucun mal. » Le peintre est dans cet âge où les enfants char- » bonnent sur les murs des personnages exprimés par » des lignes barbares ; mais quand les autres n'en sont

» encore qu'à cette algèbre enfantine, il est, lui, secrè-
» tement guidé par une science infuse, et il suit, par
» instinct, un certain idéal qui est en lui. Ne connaissant
» pas le Pérugin, il ne l'imite pas encore ; n'ayant jamais
» vu tuer personne, il se figure un massacre exécuté par
» des soldats sans colère. Mais que d'élégance dans leurs
» gestes automatiques ! Comme il est coiffé avec grâce,
» le guerrier debout qu'on croirait copié d'après un bas
» relief athénien, tant il ressemble à un croquis d'Alci-
» biade tracé par un Grec ! Tout à l'heure nous verrons
» Raphaël en possession de lui-même, et alors ce petit
» dessin comparé aux fresques de l'Ecole d'Athènes ou
» du Parnasse, nous produira l'impression que font les
» marbres d'Eglise lorsqu'on les compare aux figures de
» Phidias. »

La mort de Giovanni Santi laissait le jeune Raphaël livré à lui-même. Il prit alors des leçons avec son compatriote Timoteo Niti. Ce peintre habile était revenu à Urbin en 1495, après de fortes études faites à Bologne dans l'atelier de Francia. Une tendre amitié ne tarda pas à unir les deux artistes. Au milieu de ses grandeurs Raphaël n'oublia pas le compagnon de ses jeunes années, il l'appela auprès de lui à Rome et il lui demanda son concours pour l'exécution des Sibylles et des Prophètes de l'Eglise de la Pace.

Cependant en 1499, Raphaël qui avait dépassé son second maître et n'avait plus aucun profit à obtenir de ses leçons, résolut d'aller à Pérouse suivre les leçons du Pérugin, Pierre Vannucci. Ce dernier était alors dans toute la force de son talent, dans tout l'éclat de sa gloire.

Un nombreux essaim de disciples se pressait autour du maître vénéré. Princes et villes libres se disputaient son pinceau. — Lorsque quelques dix ans auparavant, le père de Raphaël, Giovanni Santi, dans sa chronique rimée, avait exprimé en termes si chaleureux l'admiration que lui inspirait le peintre ombrien, le poète artiste n'avait fait que devancer l'engouement général. Il ne fut pas donné, il est vrai, au brave Urbinate d'introduire lui-même son fils dans l'atelier de Pérouse ; la mort l'en empêcha. Mais, on peut l'affirmer, le père de Raphaël eut-il vécu plus longtemps, eut-il eu la satisfaction de désigner lui-même le maître de son fils, c'est sur le Pérugin que se serait fixer son choix. Les vers dans lesquels il avait uni l'éloge de l'artiste ombrien à celui de Léonard de Vinci durent résonner plus d'une fois à l'oreille du jeune Raphaël, qui, lui aussi, resta si longtemps fidèle à ce double culte.

Raphaël comptait environ dix-sept ans quand il fut reçu dans l'atelier du Pérugin. Dans la précocité de son génie, il était déjà plus que familiarisé avec les rudiments de l'art ; ce qu'il venait demander à son maître, c'étaient des conseils, une direction, plutôt qu'un enseignement élémentaire. Il allait bientôt devenir le compagnon bien plus que le disciple de Pietro Vanucci. Le maître en effet, frappé de sa supériorité, ne devant pas tarder à l'associer à ses principaux ouvrages.

Les limites de cette conférence ne me permettent pas de m'étendre sur l'influence que pût avoir sur Raphaël son séjour dans l'atelier du Pérugin. Nous pouvons ce-

pendant affirmer que si au point de vue du coloris, le maître exerça sur son élève la direction la plus salutaire, au point de vue du dessin, son action fut loin d'être aussi féconde. Ce n'est que plus tard, par son contact avec Léonard de Vinci, Michel-Ange et surtout par la connaissance profonde de l'antiquité, qu'il acquit cette incomparable maîtrise du trait qu'on ne put jamais surpasser.

Mais à Pérouse immédiatement et par ses propres forces il fit pressentir ce qui devait un jour le caractériser, un incomparable talent d'expression et sous ce rapport le disciple ne tarda pas à dépasser le maître.

Cependant le Pérugin ayant été appelé à Florence par quelques affaires, Raphaël chercha à voler de ses propres ailes. Il alla d'abord seul à Citta di Castello, où il peignit plusieurs tableaux encore naïfs et charmants, puis se liant avec Bernardino Pinturrichio, il s'associa à ce peintre pour décorer à Sœime la bibliothèque du dôme que le cardinal Piccolomini voulait faire peindre en mémoire de son oncle Œnéas Sylvius Piccolomini, qui avait été pape sous le nom de Pie II.

Après ce travail, il retourna à Citta di Castillo où il composa le premier chef-d'œuvre qui devait le révéler à l'Italie éblouie de tant de jeunesse unie à tant de talent.

Ce tableau est le mariage de la Sainte Vierge, peint en 1504 et si célèbre sous le nom de Sposalizio.

Pérugin en avait déjà inventé la symétrique ordonnance, mais en s'appropriant la composition de son maître, Raphaël la perfectionna et il la fit sienne en y mettant l'empreinte de son goût exquis. Sans doute les plis un peu raides des draperies, et l'extrême délicatesse

des ornements dorés qui en suivent la bordure se ressentent encore du style péruginesque ; mais il y a là une jeunesse de sentiment, une fleur de tendresse, de modestie et d'élégance qui feraient presque regretter que Raphaël ait passé de l'adolescence à la virilité du génie. La grâce des airs de tête, dont le type est encore emprunté naïvement à la nature et dans lesquels on ne voit apparaître aucune trace de l'étude des antiques, aucune beauté de convention, l'adorable pudeur de cette Vierge, gracieuse sans le savoir, la physionomie de ses compagnes qui envient son bonheur, la tristesse ou le dépit de divers prétendants qui rompent leur baguette parce qu'elle n'a pas fleuri, tout fait de cette composition un chef-d'œuvre que Raphaël lui-même aura de la peine à surpasser. Et quel savoir déjà dans un peintre de dix-huit ans ! Quelle perfection de contours ! Que d'habiletés dans ces raccourcis qui semblent trouvés si heureusement, sans être cherchés ! Quelle difficulté de dessin dans ce temple rond qui ferme la perspective et qui est taillé à facettes comme un diamant ? La seule invention de cet édifice, d'une forme si heureuse, d'un goût si délicat et si pur, annoncerait un architecte consommé, et ce n'était pourtant que l'essai d'un jeune homme qui devinait l'architecture et, attendant l'héritage de Bramante, et en qui la science était infuse comme la grâce.

A ce moment Raphaël voyage beaucoup, il cherche sa voie. On le trouve tour à tour à Pérouse, à Sienne, à Urbin, à Florence, à Bologne, puis de nouveau à Pérouse et à Urbin.

Partout il se livre avec ardeur au travail, signalant son passage par des chefs-d'œuvre et partout aussi nouant de solides amitiés.

Pour la première fois, il se trouve en contact avec l'art antique, ses yeux s'ouvrent à sa supériorité et dès ce moment l'antiquité païenne s'empare de son imagination pour transformer son génie.

Cependant il n'avait jamais oublié ses chers parents disparus, il n'avait pas oublié sa ville natale, il tint à la revoir.

Guidobaldo chassé par l'ambition d'Alexandre VI y était revenu définitivement. Sa cour était redevenue un modèle de courtoisie, d'élégance et de savoir. Nulle part peut-être on ne s'attachait autant à cultiver les plus rares, les plus fines qualités de l'esprit. Il n'y avait point dans l'Italie entière de société plus choisie, plus spirituelle, plus délicate.

Aussi bien l'influence des femmes était-elle prépondérante à Urbin, comme à Mantoue, comme à Ferrare, comme à Milan.

L'âme de cette brillante société était la duchesse Elisabeth de Gonzague, petite-fille d'une des princesses les plus distinguées de la Renaissance, Barbe de Hohenzollern, marquise de Mantoue.

La famille ducale d'Urbin avait témoigné trop d'intérêt et même d'affection à Giovanni Santi, pour qu'elle ne reçut pas à bras ouverts, son fils, rentré dans sa ville natale, avec l'auréole de sa célébrité naissante.

Au contact de cette société d'élite, les idées de l'artiste prirent une distinction, une élévation que l'Ombrie

n'aurait jamais su leur donner ; il se familiarisa rapidement avec les plus hautes questions de philosophie et de morale, en même temps qu'il apprit à aimer la littérature classique et qu'il acquit à fond ces connaissances si bien désignées sous le nom d'humanités. De plus, la fréquentation intime de tant de personnalités éminentes développa encore chez lui cette urbanité qui lui conquit autant d'amis que son talent lui valut d'admirateurs.

En même temps, il revoyait avec joie la vieille demeure paternelle, il se retrempait dans ses souvenirs d'enfance, il parcourrait de nouveau ces campagnes si visitées. La ville, les champs et la cour d'Urbin fournissaient ainsi de nouveau à Raphaël des études variées et pittoresques.

Mais surtout son amour pour sa petite patrie, sa reconnaissance pour le duc d'Urbin lui inspirèrent deux chefs-d'œuvre peiuts pour Guidobaldo, le saint Georges et le saint Michel. Il voulut symboliser dans ces deux compositions la défaite de César Borgia, le triomphe de Montefeltro et de la bonne cause. Ces libres et fortes allégories sont dans le génie du maître. Pour la première fois, des accents guerriers résonnent dans ses compositions, le peintre des madones se transforme en peintre des batailles.

Le jeune Chevalier que nous pouvons voir aujourd'hui dans la Nationale Gallery de Londres, et qu'il avait peint jadis, endormi sous le Laurier entre la Vertu et la Volupté s'est réveillé. Incité par la voix de la Vertu, il a saisi ses armes, et il combat les esprits des tènèbres, les dragons infernaux, les hideux monstres à tête de dogue et à queue de serpent.

Mais quel changement dans ce court intervalle ! Son allure martiale, la mâle énergie de ses traits, la vigueur avec laquelle il saisit ses armes, tout nous prouve que l'adolescent est devenu un homme. Et c'est pourquoi Raphaël, malgré le charme de cette cité si chère, de cette cour si aimable, s'arrache à ses pieux souvenirs, et quitte définitivement la ville, les palais et les campagnes d'Urbin qu'il ne reverra plus.

Il court où son génie l'appelle. Il a 21 ans, le grand peintre s'éveille en lui, il veut suivre la destinée et voler vers la gloire.

Tout d'abord il s'établit à Florence, où commença une seconde période de sa vie artistique. Au contact des grands artistes florentins, de Michel-Ange et de Vinci, à la vue des chefs-d'œuvre de l'antiquité que lui fournissent les riches collections de cette ville, il modifia et grandit son style, ainsi que l'atteste la plus parfaite des madones exécutées à Florence et à coup sûr la plus célèbre, la belle Jardinière, dont les figures envisagées au point de vue plastique offrent une perfection à laquelle Raphaël n'avait pas encore atteint.

Nous n'avons pas la prétention de suivre désormais loin d'Urbin le maître dans sa glorieuse carrière. Contentons-nous de l'esquisser.

Il était déjà célèbre, lorsqu'en 1508 Jules II l'appela à Rome ; il va y devenir le chef de l'École romaine et pendant douze années d'un travail surhumain y entasser une si prodigieuse quantité de chefs-d'œuvre, qu'on reste

ébloui et effrayé d'une œuvre si gigantesque et si parfaite.

Son énumération seule remplirait un volume.

Tout d'abord il décora les salles du Vatican de fresques immortelles. L'Ecole d'Athènes, la dispute du Saint-Sacrement, le Parnasse, la délivrance de Saint-Pierre, et tant d'autres, atteignent au sublime de la peinture historique et à l'apogée du génie.

La peinture antique si supérieure à la nôtre dans l'expression d'une seule figure, n'avait pas connu cet art dont Raphaël a dit le dernier mot, cet art de grouper dans un tableau, de distribuer, de faire agir un grand nombre de personnages, en un mot de parvenir à l'unité d'impression par la diversité des figures.

Cet immense travail ne l'empêcha pas de multiplier ses toiles, la madone diadème, la madone de Foligon, le portrait de Jules II, pour n'en citer que quelques-unes.

En 1513, Léon X succédait à Jules II et Bramante mourait peu après. Le nouveau pape attribua à Raphaël la direction des travaux de Saint-Pierre, œuvre colossale s'il en fût jamais !

En même temps, il le chargea de la décoration des loges du Vatican, et voulant aussi orner de tentures les murs de la chapelle Sixtine, il demanda à Raphaël des cartons pour les envoyer aux manufactures flamandes.

Ces cartons sont maintenant en grande partie à Londres, au musée de Kensington. Les compositions empruntées aux Actes des Apôtres : Pêche miraculeuse, Vocation de saint Pierre, saint Paul à l'Aréopage, etc...

comptent parmi ses plus belles œuvres ; on y trouve un mélange admirable de grandeur et de simplicité.

Et il ne travaillait pas seulement au Vatican ; il décorait La Farnésine pour le banquier Agostino Chigi ; il couvrait l'opulente demeure de fresques et d'ornements. C'est là que se trouve la Galathée d'un charme si frais et si poétique et toute la série des histoires de Psyché, radieuse évocation de la mythologie païenne.

Et par ailleurs sa dévorante activité produisait d'autres œuvres ; les Sybilles de sainte Marie de la Paix ; la transfiguration, la sainte Cécile, de nombreux portraits.

Il suivait en même temps les travaux de la basilique et de plusieurs palais et il trouvait encore bien des heures à consacrer au monde, aux fêtes, aux plaisirs !

A ce moment (1520), Raphaël était encore bien jeune, il n'avait pas 37 ans.

Cependant il avait déjà atteint le sommet de la gloire. Il était le favori des papes. Les rois et les empereurs couvraient d'or ses tableaux. Les princes les plus puissants se disputaient jusqu'à la moindre ébauche du maître. Une légion de disciples se pressait dans ses ateliers. Il se livrait à leur tête à un travail écrasant, sans négliger ses devoirs d'homme du monde et de courtisan, se dépensant partout sans compter. Tout autre que lui aurait vite fléchi sous un pareil fardeau. Cependant il avait eu le bonheur de pouvoir, pendant plusieurs années déjà, faire face à tant d'obligations diverses ; tout à coup, un mal mystérieux, sans doute une de ces fièvres pernicieuses si fréquentes à Rome, s'empara de lui.

Il s'affaissa subitement ayant lutté jusqu'à la dernière heure et il expira le 6 avril, emporté en quelque sorte au

milieu de son triomphe. C'était le Vendredi Saint, anniversaire de sa naissance.

Le deuil fut immense à Rome, dans toute l'Italie et même dans toute l'Europe. Léon X pleura amèrement. Les contemporains même frappés de la coïncidence de cette mort subite avec l'apparition de crevasses dans les loges du Vatican crurent y voir un présage céleste. Quant aux habitants d'Urbin, leur désespoir fut navrant. Tous, depuis le duc jusqu'au dernier des humbles, prirent le deuil comme s'ils avaient perdu un frère.

Les plus grands poètes de l'Italie se firent les interprètes de la douleur publique. Bembo, l'Arioste, Tebaldeo et Castiglione célébrèrent tour à tour l'artiste, l'archéologue et l'ami ! « Ce grand homme, cet homme de » bien, dit l'un d'eux, a terminé à trente-sept ans sa » première existence ; sa seconde vie, celle de la gloire » n'est sujette ni au temps, ni à la mort, elle durera » éternellement. »

Par une belle inspiration, on dressa le lit funéraire dans son atelier, à côté de la Transfiguration qu'il venait de terminer. Tout Rome défila devant les restes du grand peintre et le contraste entre son cadavre et sa dernière œuvre si pleine de vie arracha des sanglots à tous les assistants.

Il ne fut pas donné à la ville d'Urbin de recevoir la dépouille mortelle de son plus glorieux enfant.

Raphaël voulut être enterré dans ce Panthéon qu'il avait si souvent admiré, dans ce Panthéon que le génie créateur de la nouvelle basilique vaticane, Bramante,

fils d'Urbin lui aussi, avait soulevé dans les airs, en le faisant trôner sur les voûtes du temple de la Paix.

Raphaël mourant avait déclaré qu'il était trop humble devant l'Eternel pour mériter aucun monument funèbre. C'est pourquoi, une simple plaque de marbre scellée dans le mur, marque la place où repose le plus grand des peintres. Elle est ornée de l'éloquente épitaphe composée par Bembo.

« ILLE HIC RAPHAEL, TIMUIT QUO SOSPITE VINCI,
» RERUM MAGANA PARENS, ET MORIENTE MORI. »

« ICI REPOSE RAPHAEL, LA GRANDE NATURE MÈRE DE
» LA BEAUTÉ, CRAIGNIT TANT QU'IL VÉCUT D'ÊTRE
» VAINCU PAR LUI, ET MAINTENANT ELLE CRAINT DE
» MOURIR DE SA MORT. »

Le peintre avait légué une somme importante pour l'entretien et l'embellissement de l'autel qu'il avait fondé au Panthéon. Il ordonna d'y ériger une statue de la Vierge que devait sculpter un disciple favori, le sculpteur Lorenzetto.

Les héritiers de Raphaël suivirent ses instructions. Grâce à leurs soins, l'autel du Panthéon fut orné des marbres les plus riches. Ils commandèrent à Lorenzetto, la statue de la Vierge qui existe encore aujourd'hui et à laquelle le peuple attribue des miracles. C'est la « Madona del Sano. »

La piété du grand maître a trouvé son expression dans l'autel du Panthéon ; cependant, malgré sa modestie, son génie mériterait un monument digne de lui. L'Italie a élevé de splendides mausolées à Michel-Ange, au Titien,

à Canova ; mais rien, jusqu'ici, ne distingue la tombe de Raphaël de celles des inconnus ensevelis autour de lui et le visiteur a de la peine a découvrir l'endroit où repose l'illustre fondateur de l'Ecole Romaine.

Cependant il reste pour le rappeler à la mémoire des hommes, ses innombrables chefs-d'œuvre dispersés dans tout l'Univers, et aussi, il faut le dire, l'humble demeure où ses concitoyens d'Urbin conservent pieusement les souvenirs de ses premières années et les prémices de son génie naissant.

Puisse cette étude si incomplète malgré sa longueur, inviter ceux d'entre vous que leurs loisirs appellent en Italie à aller visiter la patrie et la demeure de Raphaël.

Ils mèleront quelques bruyères bretonnes nées sur les bords de l'Océan, aux innombrables fleurs que tant de pieux visiteurs apportent chaque année, des champs italiens, dans la maison natale du grand peintre !

Brest, le 25 Décembre 1904.

A. DE LORME.

L'ART BRETON

DU XIIIe AU XVIIIe SIÈCLE

L'ÉGLISE, LE CALVAIRE & L'OSSUAIRE DE PENCRAN

Au sud de Landerneau, et dominant les radieux paysages de la vallée de l'Elorn se dresse une longue ligne de collines accidentées et boisées que courounent le magnifique domaine de Chef du Bois et l'église de Pencran, son calvaire et son ossuaire.

Là, au milieu des massifs et des fourrés verdoyants, à travers les branches feuillues des hêtres, des chênes, des châtaigniers et des sapins, dans le silence majestueux des hautes futaies se déroulent les allées seigneuriales que parcouraient souvent, au temps des Rohan, tant d'ardentes et de joyeuses chevauchées et que troublent à peine aujourd'hui le pas de quelques rares promeneurs, la cognée du bûcheron, où, au printemps le chant des oiseaux fêtant le réveil de la nature.

A l'extrémité de la plus grande avenue qu'on appelait jadis le Mail de Kerlorec, on aperçoit au loin tout le cours de la rivière d'Elorn et dans le fond la rade de Brest. Encadré dans la sombre verdure des grands arbres, le paysage est d'une magnificence incroyable. A gauche, la côte rugueuse de Plougastel découpe ça et là des

blocs superposés d'un fantastique étrange, à droite, de l'autre côté de l'eau, s'étendent les riants coteaux de Guipavas et de Kerhuon.

C'est au milieu de cette verdure que se trouve enfouie l'enceinte sacrée de Pencran clôturée par le mur du cimetière, pittoresquement située au centre des grands arbres qui ombragent ses tombes et son calvaire.

Au XVIe siècle, Pencran, en breton tête du bois, d'où le nom de Chef du Bois donné au château, était en ce point la limite de la forêt de Landerneau. Celle-ci alors immense enveloppait la petite capitale de toutes parts sur les deux rives de l'Elorn et elle étendait jusqu'à la Roche-Maurice ses verdoyantes ramifications.

Alors elle vibrait encore des souvenirs lointains des chasses au loup et au sanglier du roi Morvan, et des galantes chevauchées des habitants de la Joyeuse Garde, auxquelles avaient succédé les cavalcades et les meutes des ducs de Rohan escortant tant de galantes dames et d'élégants seigneurs.

Le château de Chef du Bois de Pencran date de 1668. Il portait fièrement sur sa porte principale l'écusson écartelé des Kersulguen, des Guirault et des Kerguizec. Il fut construit par François de Kersulguen et par Jeanne de Kerguizec sa compagne. Cette famille s'est fondue en 1753 dans la famille de Lesguern.

Avec ses dépendances à l'époque de la Révolution, il était assez considérable pour pouvoir servir d'hôpital militaire. Depuis l'on a dépecé les bois et les habitations pour les réduire à ce que nous en connaissons aujourd'hui.

« L'abside de l'église, le clocher à la flèche élancée, » les calvaires et les étranges et élégants pylones qui

» ouvrent le cimetière forment un admirable tableau
» lorsqu'on les voit à travers les grands arbres du pla-
» citre et la jolie rosace flamboyante de la fenêtre absi-
» diale ne contribue peu à donner du charme à cet
» ensemble plein de style. » (1)

La vieille route qui conduit de Landerneau à Pencran est large et bordée d'arbres et de haies, mais elle est raide, escarpée et le roc apparaît sans cesse à sa surface. Quoique n'ayant sur la carte que deux kilomètres à vol d'oiseau, elle s'élève à Pencran à 170 mètres au-dessus du niveau de la mer. A mesure qu'on la gravit, la vue s'élargit, le panorama visible se développe et à travers les branches des arbres et des buissons, on domine bientôt les toits ardoisés et les flèches des églises de Landerneau, les collines boisées qui longent la rivière et vers l'Est les sommets découpés et pittoresques sur lesquels se dressent les ruines de Roch-Morvan.

La route aboutit à un carrefour d'où part l'avenue qui conduit à l'église de Pencran.

Au centre de ce carrefour est une croix très ancienne qui mérite l'attention du visiteur.

Elle se dresse sur un socle carré aux faces inclinées et qui paraît moderne, le fût s'élève cylindrique et sans ornements jusqu'à un léger évasement portant la croix. Sur l'une de ses faces est le Seigneur crucifié, de demi-grandeur naturelle ; ses mains sont fixées aux bras de la croix terminés par des fleurons, la tête est légèrement inclinée et une ceinture repliée lui entoure les reins. Au-dessus de sa tête est un fronton, abritant un écusson,

(1) Abbé Abgrall, Pencran.

surmonté d'un chapiteau dans lequel est implanté une petite croix en fer. En arrière sur un socle formant console est érigée une statue de la Vierge Marie, d'un caractère archaïque. Sur un de ses bras elle porte son fils enfant, l'autre bras paraît allongé le long du corps ; un long voile couvre sa tête que surmonte une couronne et elle a les cheveux longs et frisés. Au-dessous du socle un écusson dont on ne peut distinguer les armoiries.

L'entrée principale du cimetière est formée par trois piliers composites dont l'originalité égale l'élégance. Chacun d'eux se compose d'un socle rectangulaire surmonté d'une forte baguette. Sur ce premier soubassement se dresse un dé dont la face principale est ornée de panneaux rectangulaires. Cette face s'amortit en avant par une double volute inclinée, qui va s'appuyer sur un dé supérieur en retrait, couronné par une élégante corniche denticulaire ; au-dessus se dresse un lanternon à arcades et à dôme.

Deux de ces piliers sont séparés par une porte grillée en fer. Les deux autres servent d'appui à un emmarchement à clôture de pierre formant échalier.

Le clocher de l'église de Pencran date du XVIe siècle. Il est un de ces types si fréquents à cette époque dans le Léon qui conservent l'ossature et la flèche gothique et empruntant à la Renaissance une partie sinon la totalité de leurs ornements. Le clocher de Pencran consiste en une tour carrée flanquée à droite et à gauche de deux fortes saillies murales se raccordant à la façade latérale par des plans inclinés et couronnés aux angles par des pinacles rudimentaires en maçonnerie. Sa façade principale est renforcée par deux contreforts rectangulaires

entre lesquels s'ouvre une porte ogivale flamboyante surmontée d'une statue de saint Pierre, moderne, mais qui doit reproduire dans toute sa naïve exécution une antique statue qu'elle remplace. Au-dessus de cette porte la nef s'éclaire par une élégante fenêtre à meneaux flamboyants.

Cette tour carrée se termine par une corniche saillante simplement moulurée que borde une élégante balustrade à rosaces de style rayonnant. Les quatre angles en sont renforcés de légers pinacles reliés par des arcs-boutants aux pilastres de la première chambre de cloches qui surmonte la tour. Au-dessous de ces pinacles et suivant une tradition constante dans tous les édifices du Léon dus à cette époque sont quatre gargouilles ayant l'aspect de couleuvrines braquées aux quatre coins de l'horizon.

Ce premier étage de chambres de cloches aux arcades circulaires est couronnée par une seconde corniche aux moulures classiques encadrant une seconde plate-forme bordée d'un balcon à balustrade renaissance, ornée de pinacles de même style. Des arcs-boutants les relient au second étage de cloches percé sur chaque face de doubles fenêtres rectangulaires ; cet étage est surmonté d'un entablement classique sur lequel se dresse la flèche octogonale à crochets caractéristique de cette époque. A la pointe sont implantés la croix métallique et le coq traditionnels.

Dans le clocher de Pencran se trouve la plus ancienne cloche du Finistère. Elle porte la date de 1365 ; voilà donc cinq siècles et demi qu'elle appelle à la prière les habitants du bourg.

La façade latérale placée du côté de l'Evangile n'a

rien de remarquable, elle n'offre d'autre saillie qu'un lourd contrefort d'angle, ses fenêtres circulaires sont sans caractère ; elle est percée de deux portes basses dont l'une est circulaire et très simple ; l'autre située au-dessous de la tour est ogivale à accolade surbaissée.

La façade latérale opposée présente dans son ensemble la même simplicité mais il s'en détache à la hauteur de la deuxième travée un porche de toute beauté, analogue au porche des apôtres du Folgoat et rappelant ceux de Rumengol et du Faou. Il appartient à la brillante époque du style flamboyant dont il a la finesse, la richesse et l'élégance.

Malgré de fâcheuses mutilations, et la disparition de nombreuses statues extérieures, il constitue un ensemble plein de charme et digne d'une étude spéciale et complète.

Cet ensemble constitue un petit édifice tout en pierre de taille, au toit aigu qui s'enfonce normalement dans le mur et la toiture de l'église. Sa façade principale se dessine par un gable aigu dont les rampants sont ornés d'une fine moulure saillante agrémentée par des feuilles de choux frisées et dont la pointe se termine par un riche et élégant fleuron. Les angles de cette façade sont consolidés par de magnifiques contreforts à la base élégante dont se détachent deux pilastres accouplés et creusés. Sur chacun d'eux se trouve une niche cylindrique dont le plateau inférieur soutenu par une console richement sculptée était destinée à supporter une statue. Au-dessus sont des dais ajourés ayant l'élégance de ceux du Folgoat, une troisième niche semblable est incrustée dans le rentrant des deux contreforts. On y a conservé les statuettes

de la Vierge Marie, d'une Piéta, de sainte Suzanne et de sainte Anne.

Il est vraisemblable que les dais servaient de socles à d'autres statues disparues aujourd'hui.

La statue de sainte Suzanne porte comme inscription : S. SUSS ANNA ORA. A gauche, dans la niche rentrante est un ange à genoux tenant une inscription gothique fixant la date de la construction de l'église, elle est ainsi conçue :

LE 15me JOUR DE MARS 1552 FUT FONDÉE CETTE CHAPELLE AU NOM DE DIEU ET DE SA MÈRE ET DE Mme Ste APPOLINE DE KERAHÈS PAR HERVÉ « KERAHÈS » ET GUILLE BRAO, FABRIQUES DE LADITE CHAPELLE.

Au-dessus des dais et en avant des contreforts se détache un premier pinacle richement fleuronné, en arrière sur le corps des contreforts s'élargit une corniche en larmier qui se prolonge par un riche pinacle à gables aigus et à pignons, de ces pinacles se détachent en saillie deux étranges gargouilles représentant l'une un lion fantastique et l'autre un dragon ailé à tête de chien.

Dans le pignon est creusée une niche circulaire à fond plat. C'est dans ce fond qu'est percée la porte principale. Elle est à arc surbaissé encadrée de trois nervures entre lesquelles court un cordon de fleurs et de feuilles enlacées de la plus délicate exécution.

Dans le tympan circulaire qui surmonte la porte, au-dessus d'une belle corniche feuillagée, était sculptée autrefois toute la scène de la Nativité avec de nombreux personnages. Presque tous ont disparu ; on aperçoit encore l'enfant Jésus couché dans son berceau, ayant à ses côtés la Vierge et St Joseph à genoux, pendant que l'âne et le bœuf le réchauffent de leur haleine.

L'entrée de la grande niche est limitée à droite et à gauche par des colonnettes prismatiques tordues en spirales avec un art remarquable, au-dessus des chapiteaux des deux extrêmes se dressent des pinacles superposés ornés de la plus fine dentelure. Les colonettes extérieures se prolongent par une arcature contournant la niche, d'une fine couronne saillante qui se développe en une contre-courbe aiguë terminée par un riche fleuron. Cette nervure est extérieurement ornée de choux fleuris. Dans l'intérieur du tympan triangulaire ainsi formé repose sur la clef de voûte formant socle une statue de la Vierge portant l'enfant Jésus dans ses bras.

Deux autres nervures plus extérieures se détachent en arcs concaves de la partie supérieure des pinacles pour se réunir dans l'axe en un élégant fleuron.

L'extérieur de ces nervures est orné de choux fleuris, le long de l'intérieur court une guirlande feuillagée, d'une belle exécution.

D'autres nervures parallèles à la précédente remplissent l'embrasure de la niche, entre elles sont sculptés dans une suite de petits motifs les premières épisodes de la Bible.

1° Adam et Eve tentés par le serpent.

2° Adam et Eve chassés du Paradis terrestre.

3° Eve avec Caïn et Abel.

4° Adam laboureur, tenant une bêche.

5° Sacrifices de Caïn et d'Abel.

6° Meurtre d'Abel.

7° Arche de Noë.

8° Ivresse de Noë, péché de Cham.

Plus haut sont les quatre Evangélistes et enfin dans la

partie supérieure de la voûte on trouve des anges jouant de différents instruments de musique.

L'intérieur du porche peut rivaliser avec les plus élégants et les plus intéressants du Finistère.

Voûté en croisée d'ogives sur place carré il encadre entre ses arcs doubleaux brisés les ouvertures intérieures et extérieures de l'église. Ses arcs formerets abritent sous leurs nervures douze niches qui dans leur riche variété, car elles sont toutes dissemblables, forment cependant un ensemble d'une harmonie parfaite.

Ces niches abritent sous des dais d'une grande richesse, merveilleusement sculptés les statues des douze apôtres. Ces dais sont du style flambloyant le plus brillant, sauf un seul qui est Renaissance.

Les deux arcs d'ogive diagonaux s'entrecroisent et se réunissent au sommet de la voûte par une clef pendante aux nervures ajourées d'une élégance extrême.

Le fond est percé de deux baies jumelles donnant accès dans l'église. Elles sont à accolades et séparées par un bénitier central de style Renaissance. Ce bénitier est formé d'un fond de cuve hémisphérique orné de godrons et terminé en bas par un fleuron pendant. Le bord supérieur est surmonté d'une frise circulaire moulurée garnie de torsades.

Sans avoir la richesse de ceux de Guimiliau et de Landivisiau, ce bénitier complète harmonieusement la décoration du portail.

Au-dessus, sur un socle en saillie, se dresse la statue du Christ Sauveur, à robe longue et à plis tombants.

Ainsi qu'il est facile de le vérifier par les traces subsistantes toutes ces statues étaient jadis polychromées et

il est probable que les dais étaient même dorés ; quant aux parois elles étaient revêtues de peintures décoratives dues au XVIIe siècle. On aperçoit encore en arrière de la statue du Christ une draperie peinte lui formant une sorte de dôme dans le goût de Louis XIV et à côté on peut encore distinguer des têtes d'anges voltigeant dans le ciel bleu. Ces peintures pâlissent tous les jours et il est certain qu'elles finiront par disparaître.

L'église se termine en arrière du chœur par un chevet plat en forme de pignon aigu limitant le comble à deux pans qui couvre à la fois la nef principale et les bas-côtés. A droite du pignon se détache la sacristie qui fait saillie en forme d'équerre sur la façade latérale nord de l'église.

Dans l'axe est percée une très grande et très belle baie circulaire surmontée de plusieurs niches carrées superposées. Cette baie est remplie à la partie inférieure par sept longues fenêtres accolées, séparées par des meneaux élancées qui les ferment en lancettes flamboyantes. Au-dessus s'épanouit une magnifique rose à quatre branches entre lesquelles se jouent les plus délicates arabesques, constituant une vraie dentelle de pierre.

De chaque côté de cette belle verrière se trouve un contrefort rectangulaire à larmiers consolidant le grand mur de l'abside. A droite et à gauche à des niveaux différents apparaissent deux belles fenêtres ogivales richement découpées l'une et l'autre par des meneaux verticaux trilobés surmontés d'une belle rose de pierre.

La sacristie a été ajoutée à l'église au XVIIIe siècle. L'inscription suivante gravée à l'intérieur sur une pierre de taille au-dessous de la corniche l'indique clairement. La voici :

L'AN 1706 : FAIT FAIRE : F : MOBIAN : E : H : STEPHAN : FABRIQUE F : DÉNIEL CURÉ : R : MADEC : P : H : SANQUER : PINSON : PRIEUR : RECTEUR : DE (L-VOR ?)

Les ouvertures qui éclairent la sacristie sont rectangulaires et très simples ; le pignon aigu qui la ferme au nord a ses rempants ornés de crossettes et son faîte terminé par un fleuron sculpté. Deux contreforts Renaissance en consolident les angles. Ils sont formés d'un haut soubassement rectangulaire surmonté d'un dé plus court à panneaux et à corniche. Au-dessus est un fut de colonne cylindrique dont le chapiteau est remplacé par une simple moulure circulaire.

Dans le placître même au midi de l'église de Pencran, on voit un calvaire en granit consistant en une croix de pierre assez élevée sur laquelle est fixée l'image crucifiée du Sauveur.

Ce calvaire est certainement intéressant.

Mais au nord, vis-à-vis du pignon de la sacristie est percée dans le mur du cimetière une entrée réservée aux piétons, formée de plusieurs marches, permettant de franchir un escalier de pierre. Cette entrée est embellie par un calvaire des plus originaux et d'une exécution remarquable.

La croix principale se dresse sur la pile centrale de l'entrée. Au sommet en avant est le Christ crucifié et au-dessous sur un premier croisillion deux cavaliers contemplent son supplice. Un autre croisillon inférieur au précédent porte la Vierge debout d'un côté et de l'autre l'apôtre saint Jean.

Sous les pieds de ces deux statues voltigent deux angelots.

En arrière de la croix est un Ecce Homo, puis une

vierge couronnée, enfin sur la pile même au pied du fut se trouve une statue de Magdeleine abîmée dans sa douleur.

Sur les deux piles latérales sont dressées les croix des deux larrons, complétant un ensemble d'une élégance toute particulière.

Un des montants de l'échalier du calvaire porte l'inscription suivante lisible en partie :

AU COURS DE MAY MIL V^c VINGT CINQ FURENT CESTES... PAR JEHAN GURYEC... ET YVON COAT GOUVERNEUR DE LA CHAPELLE DE CE (CEANS).

Ce calvaire si léger et si pittoresque est particulièrement gracieux dans le cadre séduisant qui l'entoure ; près des murs centenaires de la vieille église et au milieu des grands arbres dont la sombre verdure fait ressortir tous les détails lumineux de son architecture.

INTÉRIEUR

En pénétrant dans l'église, on est tout d'abord frappé de son bon état d'entretien ; elle a été récemment mise à neuf. Les mutilations produites par le temps ont été réparées, les statues repeintes, les sculptures retouchées ; et l'on se croirait en présence d'une église neuve, si le style de l'édifice et les caractères des statues ne s'unissaient pas aux inscriptions pour en rappeler l'origine.

La nef est divisée en trois parties par un double rang d'arcatures ogivales qui en sépare à droite et à gauche deux collatéraux, les arcades sont bordées de moulures intérieures venant mourir sur les colonnes circulaires qui les reçoivent sans chapîtaux. La base de ces colonnes est circulaire et très simples deux colonnes s'allongent en

forme de pilastres après la troisième travée, l'un de ces pilastres porte la chaire récente et assez élégante dans le style du XVe siècle ; celui qui lui fait vis-à-vis montre les restes d'un autel aux moulures fleuronnées.

En arrière du grand autel apparaît la maîtresse vitre avec sa belle rosace flamboyante.

L'autel nouveau en bois et de style flamboyant est une heureuse réminiscence des beaux autels du Folgoat. A droite et à gauche de la grille de communion se dressent deux jolies statues modernes polychromées, l'une du Christ, l'autre de la Vierge Marie.

Au fond du chœur adossés aux deux contreforts qui encadrent la grande fenêtre centrale, se trouve à droite une ancienne statue de la Vierge et à gauche un rétable célèbre qui attire tous les visiteurs. C'est un grand groupe de haut relief de Notre-Dame de Piété ou la descente de croix, sculpture en bois, remarquable, due au XVIe siècle. Cette belle composition est placée dans une niche à dais mouvementé et à bordures feuillagées.

Au centre est la Vierge, accablée par la douleur. Elle tient sur ses genoux le corps inanimé de son fils. Près d'elle St Jean et la Madeleine agenouillés partagent sa douleur. En arrière sont groupées les Saintes femmes éplorées, Joseph d'Arimathie, Nicodème et deux pages dont l'un porte la couronne d'épines. Plusieurs des personnages sont vêtus du costume du XVIe siècle, notamment la Madeleine et les deux serviteurs.

C'est, dit l'abbé Abgrall, dans son livre d'or des églises de Bretagne, une des plus belles productions du XVIe siècle. « Ce sujet, ajoute-t-il, a été très noblement traité » dans plusieurs de nos églises, notamment à Bodilis, » Lampaul-Guimiliau, Locronan, Ploeven, La Forêt-

» Fouesnant, Pont-Croix, etc., mais nulle part on a
» atteint à un si haut degré l'expression d'une douleur
» profonde et d'une telle compassion et adoration pour
» le divin Rédempteur. »

« Une inscription en lettres gothiques donne la date de
» cette belle œuvre. »

EN L'AN MIL V CENT XVII CEST HISTOIRE FUST COMPLET S DOUGUEL VROY EST.

A droite et à gauche de la grande verrière sont deux fenêtres flamboyantes qui servent de rétables à deux autels, l'un dédié à la Vierge dont il porte la statue, l'autre à un apôtre saint Jean ou saint Pierre dont la statue surmonte son tabernacle. Le style de ces autels est aussi flamboyant. A côté, dans le mur latéral gauche, est creusé un enfeu voûté en accolade avec contre-courbe fleuronnée et à crochets, surmontée d'une statue polychromée de sainte Véronique.

Cet enfeu renferme une tombe haute ornée d'une croix en relief aux extrémités fleuronnées. Près de là s'ouvre la porte de la sacristie en Kersanton dans le style du XVe siècle, elle est flanquée de légères colonnettes supportant un arc en accolade avec contre-courbe fleuronnée et à crochets. Au-dessus est une niche renfermant une statuette.

L'église est voûtée en bardeaux peints laissant voir les tirants polychromés très simples qui maintiennent l'écartement des fermes de la charpente.

Les fenêtres latérales sont sans caractère, ainsi que les fonds baptismaux, mais à côté du porche central et à l'extrémité du collatéral Nord, on peut remarquer un superbe confessionnal en bois sculpté, dans le style de

la Renaissance, couronnée d'un dôme hémisphérique surmonté d'une croix.

Des statues nombreuses et intéressantes ornent l'église. Il y en a une par colonne et une par travée dans les bas-côtés. Plusieurs sont très anciennes et d'un caractère archaïque qui les rend savoureuses dans leur pose ou leur expression naïve.

Si nous les examinons en faisant le tour de l'église à partir de la sacristie et en descendant le bas-côté nord nous rencontrons successivement la statue de saint Hyacinthe, œuvre en bois du XVIIe siècle et très remarquable. Le saint fuit le sanctuaire vidé portant pour les sauver de la profanation le Saint Sacrement dans un ciboire et en même temps une statue de la sainte Vierge. A côté et plus bas se trouve la statue de saint Roch puis ensuite saint Maudet avec crosse, chasuble et tonsure monacale.

Dans la nef, sur la colonne de gauche, voisine du chœur est fixée, portée par une console l'image de saint Herbot. Saint Eloi lui fait vis-à-vis de l'autre côté de la nef. A côté de la chaire saint Gabriel s'élance pour annoncer à Marie qu'elle enfanterait le Sauveur. En face la Vierge à genoux accepte la volonté de Dieu. D'un autre côté de la même colonne est une N.-D. de Pitié très ancienne et très originale.

Dans le collatéral sud, à partir du chœur on rencontre successivement les images de saint François, saint Yves, sainte Appoline et saint Corentin : sainte Appolline est la patronne de la paroisse, sa statue est ancienne et paraît remonter au XVIe siècle ; elle porte au-dessous de son socle une inscription gothique. L'église possède aussi une statue de saint Paul-Aurélien enchaînant son dragon.

OSSUAIRE

En sortant de l'église on est naturellement conduit à visiter l'ancien ossuaire devenu aujourd'hui une maison d'habitation. On y a muré les anciennes fenêtres du rez-de-chaussée, dans trois d'entre elles on a percé des croisées disparates qui jurent avec le reste de l'édifice et au premier étage dans l'axe au-dessus de la porte on a, en mutilant le cartouche qui le surmontait, ouvert une baie rectangulaire fermée par une croisée analogue à celles du rez-de-chaussée. Malgré ces odieuses et déplorables mutilations, on peut encore se rendre compte de l'état primitif du petit édifice.

Il nous apparaît avec les caractères extérieurs communs à tous les ossuaires du pays des Karnels. L'édifice est dressé sur un soubassement en pierre de taille formé d'une base, d'un corps et d'une corniche et décoré d'autant de ressauts sur la façade orientale qu'il y a de colonnes encadrant les fenêtres, à peu près au centre de cette façade est la porte composée d'une baie circulaire à la clef formant console.

A droite et à gauche se dressent sur des piédestaux de même style deux colonnes circulaires coniques à base attique encadrant la porte. Les chapitaux en sont originaux. Le tore principal est orné d'un masque de femme que flanquent les deux volutes. Ces deux colonnes supportent un entablemeut complet surmonté d'un fronton de même style.

Sur la frise, on lit l'inscription suivante datée de 1694 :

CHAPEL DA SA ITROP : HA : KARNEL : DA : LAKAT : ESKERN : AN : POBL.

« Chapelle de Ste Eutrope et charnier pour mettre les os du peuple. »

Au-dessus du fronton existait jadis un attique orné d'un cartouche mouluré qui ont disparu pour faire place à la fenêtre du premier étage.

Au rez-de-chaussée sont percées sept baies en plein cintre, quatre à droite et trois à gauche de la porte principale. Ces baies sont séparées les unes des autres par des colonnes ioniques à masque féminin qui sont la réduction des colonnes plus grandes encadrant la porte principale.

Au premier étage se trouvent sept niches sphériques aveugles, correspondant aux baies du rez-de-chaussée; ces niches sont séparées les unes des autres par des pilastres doriques, disposition analogue à celle de l'ossuaire de la Roche-Maurice.

L'intérieur du petit édifice est méconnaissable tant il a été transformé par ses habitants actuels. Il est encombré par un mobilier et un matériel considérable.

Cependant si l'on gravit l'escalier difficile qui donne accès au premier étage, on trouve deux sablières ou corniches de l'ancienne chapelle, qui méritent l'attention du visiteur. Sur l'une est représenté en bas relief un convoi funèbre. Le cercueil porté sur un chariot attelé de chevaux et de bœufs s'avance précédé par les prêtres qui chantent; devant eux sont deux hommes dont l'un porte la croix et l'autre agite une clochette pour alterner avec les chants; derrière vient le cortège des parents en deuil, des amis et des voisins. Cette représentation pleine de couleur locale est quelque peu rustique et incorrecte, mais elle est pleine de verve et d'originalité.

Les sculptures de l'autre sablière sont bien supérieures par la correction et le style de la composition qui est du classique le plus pur.

Le sujet représenté est le triomphe de Neptune et d'Amphitrite. Les deux divinités y sont couchées nonchalamment sur deux chars affrontés que trainent des griffons ailés à quatre pieds et que suivent d'autres monstres à deux pattes dont les corps se terminent en queue de serpent.

Etrange et inexplicable sujet dans un lieu funèbre peu propre à invoquer de si sensuelles et si rayonnantes images. Leur caractère payen s'accorde peu avec le sentiment religieux et funèbre qui règne dans l'édifice et que lui impose sa destination.

Comme on peut le voir, l'ossuaire a beaucoup plus souffert que l'église des injures du temps. Cependant ce que les années n'ont pu détruire, le charme du site, la grâce du décor que les grands arbres leur fournissent, subsistent comme autrefois et constituent encore avec les calvaires pittoresques et les vieux édifices un ensemble attrayant sur lequel les bois ont jeté le doux mystère de leurs ombres.

Là se réunissent la poésie du passé, la beauté du paysage et les richesses d'une architecture qui même mutilée conserve encore toute sa saveur et toute son élégance.

Ses voûtes antiques sont réellement sacrées qui ont vu tant de mariages et tant de baptêmes et où depuis quatre siècles tant de douleurs ont trouvé le souverain baume et le consolant espoir.

A. DE LORME.

ALAIN FERRAND

Visages douloureux et Masques bêtes

PAGAN

J'avais un ami qui, voulant écrire une histoire des pilleurs d'épaves, alla s'établir, à Kerlouan, en plein pays Pagan.

De là, il m'écrivit. Ces lettres forment une étude, que je crois exacte, des mœurs de ces terribles marins. En y touchant je n'aurais pu que les déformer. On aimera sans doute mieux avoir des notes parfois un peu sèches qu'un récit plus suivi mais moins sincère. La couleur locale y gagnera en vérité, et aussi le mélancolique roman que mon ami ébaucha là-bas, et qui se termina, malheureusement, par sa mort.

A. F.

Kerlouan. Juin.

Visages douloureux et Masques bêtes

Je suis arrivé à Kerlouan depuis à peine une heure et déjà je regrette presque d'être venu. Jamais je n'aurai le courage de rester ici trois mois. Le pays est trop triste. Même par un jour d'été, même par le grand soleil, c'est une désolation sans fin.

Six heures de voiture, c'est tuant. Et, dès qu'on approche de la mer, cette hostilité universelle qui vous tombe sur les épaules !

Il y a de quoi fuir. Je comprends qu'on passe dans ce pays, en touriste, en riant, mais qu'on y vienne seul, pour longtemps. non. Nous autres gens des villes, nous sommes trop nerveux. Je me retiens pour ne pas commander une voiture demain matin.

Si tu voyais, aussi, cette chambre où je t'écris, dans l'unique auberge du bourg : quatre murs blancs, nus ; un lit, une table de bois, une chaise. Et pour éclairer çà une chandelle dans un bougeoir de cuivre. C'est lamentable. Çà sent le renfermé, ça craque de vieillesse, c'est hostile et triste. Si tout Kerlouan est ainsi, si là-bas, sur la côte où je vais, je ne trouve pas une atmosphère plus hospitalière, je rentre. Jamais je ne pourrai passer trois mois dans ce désert.

Poulfeunteun. Juin.

Voilà, mon ami, quinze jours que je ne t'ai pas écrit. Je m'en aperçois seulemeut aujourd'hui. Je me croyais ici depuis avant-hier.

Le temps passe vite, je ne fais rien. Ce matin, en mettant de l'ordre dans mes papiers, j'ai compté les jours — ça fait quinze. Pardonne-moi. Je ne t'ai pas oublié, je n'ai pas vécu pendant ces deux semaines qui ont disparu sans que je m'en aperçoive. C'est comme si j'avais sommeillé. Tu connais çà. C'est un effet de la mer; elle vous prend, vous engourdit, vous endort, et vous rend, au bout de quelque temps, un monsieur tout neuf. Mais, maintenant que ma cure est finie, je me mets au travail.

J'ai quitté Kerlouan, le bourg, le lendemain de mon arrivée, pour Poulfeunteun, un hameau sur la côte, en face de Guissény.

Ah ! mon ami, quelle campagne ! Le pays est le même jusqu'au Conquet : des dunes plates, crevées de roches grises, qui suivent la mer, et larges d'une cinquantaine de mètres, et puis des champs, de lande d'abord, de batteraves ou de blé ensuite, et de plus en plus verdoyants à mesure qu'on s'éloigne de l'Océan, et que diminue la morsure du vent maritime.

Dans ces champs, et assez loin pour ne pas être trop éventées, quelques maisons, une demi-douzaine, plantées sans ordre, sur le bord de ces petits chemins à ornières qui serpentent dans nos campagnes. C'est tout çà, Poulfeunten, et, plus particulièrement, trois fermes qui se touchent presque, sur la même route venant de la côte, deux à gauche, une à droite.

En arrivant, je me suis trouvé un peu bête. Je comptais sur une auberge. En voyant ce hameau, je pense n'avoir qu'à filer. Avant de remonter en voiture j'entre dans une ferme, celle à droite de la route, pour boire un bol de lait. Je reste abruti de trouver là une des plus jolies filles que j'ai encore vue. Elle cousait près de la fenêtre, tu sais, dans l'espèce de petite chambre réservée au bout de la ferme, entre le dressoir et un lit clos, pour y mettre la grande table-pétrin, sous la fenêtre étroite aux gros barreaux de fer. Elle cousait, bien gentiment, bien sage; une enfant de vingt ans, vêtue en paysanne, mais jolie, presque gracieuse, l'air faible et si doux! Elle se lève à mon approche et reste là, les bras ballants, les yeux baissés, intimidée par mon uniforme de monsieur. Alors, comme je lui demandais du lait, elle est sortie appeler son père.

D'après la fille j'attendais un homme extraordinaire et je vois arriver un vieux pêcheur, tout gris, mais solide, un homme de bonne taille, les épaules larges, les pas lourds, les gestes brutaux, un de ces hommes qui, à chaque pas, ont l'air de déplacer deux tonnes de plomb. Tout rasé, les machoires osseuses, les pommettes saillantes, et le cuir bronzé, en vrai Pagan, il avait une bonne figure. Mais comment diable a-t-il fait pour avoir une fille pareille ?

En buvant mon lait, je lui explique mon embarras pour trouver un logement. Sa femme, aussi forte que lui, rentre, nous causons. J'apprends qu'ils ont un grenier arrangé en chambre, avec un lit, je le demande, j'insiste, ils me le louent et je m'installe. J'avais fait l'affaire à moi tout seul. Eux n'avaient pas dit un mot. Jenny — la jolie

fille s'appelle Jenny — me regardait avec stupéfaction, de loin, comme si elle avait peur de moi.

Le soir, à la table commune, j'ai fait connaissance avec le reste de la famille Maout. Jenny a un frère, Laou, un solide gaillard, lourd comme son père et marié depuis un an ; trois domestiques, hommes, complètent le personnel. Si tu voyais manger ces huit individus ! Chacun d'eux avale une écuelle de soupe, du fard, du lard, c'est effrayant la quantité de nourriture qu'ils engloutissent à grands coups de machoires, les coudes sur la table. Quel tableau ! Je t'assure qu'ils ne mangent pas par gourmandise. Jamais je n'ai mieux compris la comparaison de notre estomac à un foyer de machine à vapeur. C'est vraiment qu'ils lui envoient, à pleine pelletées, pour le bourrer. Mais je ne connais pas encore ces gens-là. Pour le moment je ne m'occupe que du paysage, que du décor.

Il est à souhait pour mon bouquin, ce décor. Ici, la campagne n'existe pas, il n'y a que la mer. Quand on approche de la côte, on s'en aperçoit longtemps avant d'entendre la mer, à l'appauvrissement progressif du sol. Les champs deviennent de moins en moins riches, la terre de plus en plus dure. Des têtes de roches commencent à percer, çà et là, puis se multiplient ; l'herbe devient plus rase et moins verte, il semble que tout est plus sec, plus sauvage, plus brutal. On sent que la culture n'est pas le seul métier des hommes, mais un pis aller, une précaution prise par force pour parer à l'avarice de la mer. Et plus on approche de la côte plus cette sensation s'affirme.

Les derniers champs, en bordure sur la dune ne sont pas labourés, on les laisse à la lande qui envahit tout. La

dune, elle, est une zône neutre entre l'océan et la terre, un territoire dont les hommes et l'eau se disputent la possession ; la mer lui donne l'assaut, incessamment, la ronge, pouce par pouce, y creuse des cavernes, des trous des cachettes innombrables, a l'air de travailler pour les pilleurs, contre le douanier.

Et la dune aboutit à la grève : grève pacifique de sable blanc, où le flot vient mourir, où grève tragique de rochers amoncelés où la vague hurle toujours dans un éternel éclaboussement d'écume.

La grève est ici le principal personnage de la vie : avant le curé, avant la terre, avant tout. On vit par la grève, on vit sur la grève. Le beau drame à faire là-dessus. Toute cette population, ces milliers d'hommes ne vivant que de la grève. Elle les nourrit, les chauffe, les abreuve, les habille quelquefois, elle leur donne tout ; elle est leur complice contre le douanier ; elle est, autant que la mer, le grand marché où leur arrive la fortune qu'ils n'ont qu'à prendre, ou le maigre salaire d'un travail infernal. Il faut la connaître, cette grève de sable blanc, ou de roches, battues par les lames, et qui se fait ici la recéleuse de l'Océan. Il faut connaître cette côte déchiquetée, rongée par la mer qui suce la terre et ne laisse que les roches grises sur lesquelles elle se jette avec fureur, toujours, sans jamais s'apaiser. D'abord on a peur de cette mer farouche qui hurle, qui lance son écume comme un défi à la terre qu'elle attaque, qui a l'air de vouloir escalader les falaises pour venir enlever les hommes dans leurs maisons. Et puis on s'habitue. On se fait à cette colère éternelle, on prend confiance. Alors la mer prend son véritable aspect ; on comprend qu'elle

est vraiment la *mère* de ce pays, que tous ces hommes sont ces fils qu'elle nourrit depuis toujours. On la regarde et sous sa surface on voudrait découvrir ses secrets, tous ses meurtres, les raisons de ses fureurs soudaines, les mystères de ses profondeurs.

Mais ceux d'ici, les Paganis, que pensent-ils en regardant la mer ? Souvent, j'en vois assis sur des roches, les yeux fixés sur l'eau : que regardent-ils, que cherchent-ils ? Est-ce l'âme de leurs ancêtres, les pilleurs d'épaves, qui se réveille en eux ? Rêvent-ils de naufrages, de massacres, de riches butins ?

Poulfeunteun. Juillet.

Mon travail n'avance pas. Depuis plus d'un mois que je suis ici, vivant parmi les pêcheurs presque comme un des leurs, je n'ai rien compris. Je ne les comprends pas, ces gens-là. Ils sont d'une autre race ; il y a quelque chose en eux que je ne peux saisir, moi français.

Mais ce problème m'intéresse. Je me plais dans ce pays. Je veux arriver à comprendre ces hommes trop simples pour moi, à définir nettement cette âme de pilleurs d'épaves ; je veux connaître leurs mœurs, leur vie présente, pour arriver à comprendre leur vie passée.

Poulfeunteun. Août.

Tout de même je commence à mettre un peu d'ordre dans mes idées. Au bout de trois mois, et au moment de partir, il est temps. Dire que je connais bien les Paganis, maintenant, non, mais je les entrevois. Encore un an ici et je serai l'un d'eux. Les premiers temps j'ai eu à

lutter contre l'hostilité des paysans. J'étais un étranger, un Gallec, ils se méfiaient, d'instinct. A force de me voir parmi eux, vivant comme eux, parlant leur langue, ils ont fini par s'habituer.

Ah ! mon ami, comme ce ne sont pas des pêcheurs d'opéra-comique ! Comme tout ce que l'on a écrit sur eux est faux ! Quant à moi, je ne sais pas encore le parti que je pourrai en tirer pour mon bouquin. Je m'imaginais tout autre chose. Je me demande si ce sont bien ces terribles pilleurs d'épaves dont on nous a tant raconté les hauts faits. Je cherche à deviner leur passé à travers leur présent et je t'assure que ce n'est pas facile.

Tu connais la silhouette d'un Pagan, n'est-ce pas ? C'est un pêcheur comme un autre : fini le costume bizarre : le bonnet glaz orné de la pipe, le bragou-braz ! fini tout cela. Maintenant, c'est un marin breton en vareuse ou en veste ou en blouse de toile bleue, et coiffé d'un béret quelconque. Et je t'assure que chez lui la transformation est aussi complète. D'abord ils sont tous moitié paysans, moitié pêcheurs, suivant le temps et le moment. Ce n'est pas à dire qu'ils n'ont pas leur originalité, qu'ils ressemblent à un douarneniste, par exemple ; non, mais je ne retrouve pas en eux les sauvages historiques. Ils forment, dans leur petit coin de terre, une petite société parfaitement organisée qui, pour n'avoir pas de gouvernement, n'en est pas moins parfaitement tranquille.

Puisque ces questions-là t'intéressent, je voudrais te montrer un peu cette population ; tu n'auras qu'à me garder ces notes, elles me serviront.

Je t'ai dit que nous sommes ici, à Poulfeunteun, en face

de Guissény, trois familles : Maout, Le Borgne, Elliès. Ce sont les trois maisons les plus rapprochées ; les autres sont à des kilomètres. Trois familles, çà fait bien vingt personnes, hommes, femmes et enfants qui vivons presque en commun, mêlés à toute heure, pour tous les travaux. On n'a qu'une charrue, qu'une machine à battre, qu'un bateau. On s'entend bien, sauf le dimanche; on vit tranquillement. Et comment ne pas être tranquille avec ces hommes-là ? Ah ! je t'assure qu'ils ne sont pas nerveux, ceux-là ! Va Doué, comme ils disent, rien ne les émeut. De la naissance à la mort ils vont leur chemin, tout droit, sans jamais s'étonner de rien ni se passionner pour rien. Mad, mon Dieu, c'est comme ça.

Pour les comprendre un peu, il faut s'efforcer de devenir comme eux, il faut en tout cas vivre comme eux, non pas un jour, ni une semaine, mais des mois, au moins. D'abord j'avais pris une mauvaise route. Je continuais ici ma vie de citadin, me contentant de les regarder, d'échanger avec eux quelques mots insignifiants ou leur posant des questions sur eux, auxquelles ils ne répondaient pas. Je me suis aperçu de mon erreur. Maintenant je suis paysan. Ce n'est pas si dure que ça. C'est une affaire de courbatures, et c'est excellent pour la santé ! Si tu savais comme c'est meilleur de se coucher à huit heures et de se lever à quatre ! Plus de maux d'estomac, va. Je suis en train de devenir un hercule, mais j'ai peur de devenir en même temps un Pagan, ce qui serait fâcheux pour ma famille. En tout cas je ne me suis jamais mieux porté, ni moins ennuyé. Nous nous levons tous à quatre heures. Moi, je me lave dans

un seau d'eau, eux n'ont pas le temps ; puis nous allons à la grève ramasser le goëmon. En voilà un métier encore ! On accroche les herbes avec de grands rateaux, on les met en tas sur la dune pour sécher — le plus souvent on est dans l'eau jusqu'aux épaules — ce n'est pas chaud. Ensuite on rentre à la maison pour déjeuner. De la soupe aux pommes de terre ! Nous sommes loin du chocolat ! Mais ça donne plus de forces pour travailler aux champs, soigner les bêtes, jusqu'à onze heures où on déjeune d'une platée de bouillie de blé noir ou de pommes de terre avec du lait. L'après-midi, par exemple, je me la réserve pour travailler, jusqu'au goûter de trois heures — encore de la soupe. Après, je vais me promener ou aider à rentrer les bêtes. A sept heures on dine comme on a déjeuné et à huit heures tout le monde est au lit.

Et ce coucher pêle-mêle ! Ils sont huit dans quatre lits clos. Tout ça se deshabille ensemble, mais je t'assure que notre cher Béranger — il doit en avoir des mœurs, celui-là ! — n'y trouverait rien à redire. Les femmes ont des chemises fermées comme des portes de prison et, en plus, ne tirent leurs jupes que dans leur lit bien clos. En fait de mœurs, puisque nous y sommes, c'est patriarcal. Jamais la plus petite aventure ! Un Pagan... jamais en dehors du mariage et quand il est marié, seulement pour avoir des enfants. Hein ! ce n'est pas comme en ville ; il faudra même que j'y aille un de ces jours. Je crois que ces gens-là n'ont pas de sens ! C'est terrible. Ils sont vertueux comme l'éléphant a une trompe, parce qu'ils sont comme çà et non autrement. Les premiers temps çà nous manque de ne plus parler de femmes, et puis on s'y fait, on n'y pense plus.

Tu crois, mon ami, que j'ai fait la cour à Jenny, la jolie fille? Non. D'abord elle est mariée, ensuite c'est bien inutile, va. Autant faire une déclaration à l'obélisque. Elle est mariée depuis un mois. Les fiançailles ont eu lieu quelques jours après mon arrivée. Le dimanche pendant que les domestiques étaient au bourg (Kerlouan) à se saoûler, un voisin est venu dire au vieux Maout qu'un jeune homme du hameau, Goulven Eliès, voudrait bien épouser Jenny. Les vieux n'ont pas dit non. Ils ont trinqué avec le parlementaire ; — c'est toujours un ami ou un vieil oncle qu'on charge de cette commission, — qui est allé faire part de la nouvelle aux parents du jeune homme. C'est l'usage. Les jeunes gens font leurs affaires eux-mêmes et n'en avertissent leur famille qu'après. Si les parents, d'un côté ou de l'autre refusent, il n'y a rien de fait ; s'ils acceptent, ils se réunissent deux ou trois fois pour arrêter les conditions dn mariage.

Les Maout ont accepté, avec d'autant plus d'empressement, qu'ils croyaient bien ne jamais marier leur fille. Elle est trop jolie, oui, mon cher. Ici, vois-tu, quand une jeune fille n'est pas riche, il lui faut au moins des bras solides. Sans ça à quoi veux-tu qu'elle serve dans une ferme ?

Jenny paraît trop délicate pour faire jamais de gros travaux, ce n'est pas une femme à porter cent kilos de panais sur les épaules ; on méprise sa faiblesse et on se méfie de sa jolie figure de demoiselle. Ça a été une stupéfaction quand le vieux voisin est venu faire la demande, et quand les Elliès ont accepté — tu comprends qu'on a saisi l'occasion. Jenny, elle, fut aussi étonnée. Jamais Goulven n'a rien fait qui trahit ses projets ; le dimanche,

au bourg, il jouait avec Jenny plus volontiers peut-être qu'avec les autres filles, mais de là à un mariage il y a loin. Elle se croyait aussi trop chétive pour trouver un mari.

Sitôt le mariage consenti, de part et d'autre, on prend rendez-vous pour le *Welladen*.

Un dimanche, les Elliès nous ont invités, sans les domestiques, à déjeuner chez eux. Menu soigné, c'est-à-dire qu'on avait fait du far blanc, repas gai, assez de bouteilles pour saoûler vingt personnes. Jenny et son fiancé ne se parlaient pas. Je commençais à me demander pourquoi on s'était ainsi réuni, quand la mère de Goulven se lève et nous entraîne à sa suite vers une armoire qu'elle ouvre. Ah ! mon ami, quelle visite domiciliaire ! Nous avons compté les draps — pas une pièce ne nous a échappé. Il a fallu inventorier la maison sans passer un clou ni un chaudron de cuivre. Ensuite nous avons fait le tour des écuries et des champs. Pour un peu nous comptions les betteraves ! Et comme toute politesse en vaut une autre, les Elliès sont venus chez nous. On a goûté — naturellement — et on a visité. Moi qui me demandais le matin pourquoi on avait tant astiqué dans la maison, depuis deux jours. La voilà la raison, parbleu, pour faire bonne impression sur les parents du fiancé qui en avaient fait autant de leur côté.

Il faut voir la figure de ces gens-là pendant cette inspection. Je t'assure qu'ils sont sérieux. Ils regardent de tous leurs yeux, examinent, apprécient, estiment. Il s'agit d'évaluer la fortune d'une famille à laquelle on s'allie — de l'évaluer à un sou près. C'est une grave affaire, qu'ils font avec conscience, non pas en parents,

mais en huissiers, et sans aucun souci des fiancés qui, du reste, ne se disent pas deux mots pendant toute la journée.

Enfin, l'affaire est faite, tout est convenu. Que crois-tu qui va se passer ? La cour ? A partir du moment où ils sont officiellement fiançés, les jeunes gens ne se parlent plus, du moins en public. Autrefois ils jouaient ensemble, le dimanche, maintenant, lui semble courtiser les autres filles, il ne fait plus attention à Jenny qui se tient bien sage dans son coin. Déjà elle prend rang parmi les vieux. Sa jeunesse est finie et son droit de rire. Il ne serait pas convenable que son fiancé s'occupât d'elle, ni qu'il continuât à la tutoyer, puisqu'en breton le vous est réservé aux parents

Les fiançailles durent ainsi quelque temps pendant lequel les jeunes gens doivent éviter avec soin de faire plus amplement connaissance, puis on prépare la noce. — Oh ! ça c'est la grande affaire. Nous avons eu huit jours de travail.

Tu connais la disposition immuable des fermes bretonnes. La maison est toujours placée entre le trou à fumier et l'aire à battre. Ici l'aire est en façade — c'est plus propre — et encadrée de l'écurie et de la remise. Comme la maison est trop petite, nous avons dressé une tente sur l'aire, pour le repas qui est la véritable cérémonie du mariage. Tous les hommes — et moi — s'y sont mis, pendant que les femmes assemblaient les draps. Je regardais Jenny pour essayer de deviner un peu ses sentiments — peine perdue — figure impassible. Elle se marie, mad, mon Dieu, c'est bien. Le contraire serait aussi bien. Le fiancé, lui, semblait plus joyeux —

la perspective de la fête probablement. La tente achevée, la table préparée dans un coin — des planches sur des tréteaux, et des bancs — on s'est mis à la cuisine.

Le samedi — la noce étant pour le mardi suivant, ces jours sont de rigueur — nous avons tué une vache. En même temps on parcourait le pays pour acheter de la viande de porc et emprunter dans les fermes amies des casses, de la farine, des œufs, tout ce qu'il faut pour faire et cuire le far. Les invités payent ainsi leur écot en fournissant le dessert et jusqu'aux plats pour le mettre. J'étais effaré de la quantité de nourriture réunie, entassée à la maison pour un seul repas ; je le fus bien plus encore, le lundi, quand on mit tout au feu ; quand je vis remplir de soupe les grands chaudrons où un homme tiendrait facilement assis, et arriver du bourg une charrette portant une barrique de vin et trente à quarante litres d'eau-de-vie.

Et toujours Jenny restait indifférente. De toute la jeunesse, c'est certainement elle qui s'amusait le moins. Jamais je ne l'ai entendue parler de son fiancé ni de ses projets ; on aurait dit qu'elle ignorait pourquoi tous ces préparatifs. Drôles de gens que les actions qui nous émeuvent le plus laissent à ce point indifférents. Il est vrai que les autres n'en parlaient pas non plus. Une fois une chose décidée point n'est besoin, n'est-ce pas, d'y revenir. Malgré tout mon désir je n'ai pas pu saisir leur pensée. Ils ne causent pas facilement, surtout quand on les questionne, ce dont ils ont horreur.

Me trouvant aux champs avec Jenny je lui demande :

— Tu es contente de te marier ?

— *Ia, countant aouallac'h oun.* — (Je suis assez contente).

C'est tout ce qu'on peut obtenir.

Tout de même, elle est trop bien pour un pêcheur.

Avec tout ça le jour du mariage arrive. Quelle journée, va Doué ! Je t'assure que le matin tu ne te serais pas douté qu'on allait célébrer pareille cérémonie. Il faut bien donner à manger aux bêtes et les conduire aux champs. Jenny s'y est mise comme les autres. Seulement quand tout l'ouvrage a été fait et la soupe mangée on s'est habillé. J'espérais voir de beaux costumes, je suis volé, pas un. Ça m'aurait étonné aussi que la civilisation française ne soit pas passée par là. Ils étaient tous en habits de dimanche, simplement : les femmes en châles de couleurs avec une coiffe blanche assez laide, les hommes en noir avec le grand chapeau au large velours bouclé d'argent. Et dire qu'il y a dix ans la mariée était tout en rouge, les hommes en bragou braz !

Tu vois le mariage, n'est-ce pas ; les vieux seuls, les parents proches, vont au bourg, à l'église et à la mairie, pendant que les jeunes préparent le festin ; défilé ordinaire de paysans calmes ; mais le repas !

C'est monstreux, énorme, effarant.

Imagine-toi, dans la lumière blâfarde de la tente, autour de la table trop petite, cent énergumènes occupés à dévorer une vache et plusieurs cochons : cinquante hommes dont le plus faible écraserait cinq comme nous, en manches de chemises, les coudes sur la table, l'assiette sous le menton, en train de mâcher des viandes de toutes couleurs ; et les femmes de ces hommes, presqu'aussi fortes qu'eux, et machant aussi. Cent mâchoires faisant en même temps le même bruit humide, et le spectacle de voir cent bouches ouvertes pleines de nour-

riture, ces deux cents mains dans les assiettes, toute cette sauce, toute cette graisse répandues partout. Je t'assure, je n'avais plus faim. Et le liquide ! Ces gens-là, vois-tu, ne boivent pas tous les jours, mais quand ils boivent ! Seigneur ! Ah ! je crois maintenant les voyageurs qui affirment que les Lapons mangent de la graisse de phoque jusqu'à en gonfler visiblement ! Les jeunes gens — ce sont toujours eux qui font l'office de maîtres d'hôtel — nous ont d'abord servi de la soupe, de vastes écuelles de soupe aux pommes de terre, tirée des grands chaudrons où avaient cuit ensemble la vache et les cochons. Cette pâtée avalée, engloutie plutôt, viennent des tripes, le plat fondamental, des monceaux de tripes à en effrayer Gargantua. Mais les Paganis ont de l'appétit ; les tripes disparaissent, à peine le temps de les voir. On apporte les grands plats de ragoût, cuits dans tous les fours du pays ; les convives commencent à avoir faim, plusieurs oublient d'user de la fourchette et piquent à pleines mains dans les casses ; le ragoût disparaît aussitôt remplacé par un stupéfiant dessert. Pour quatre invités on pose une grande écuelle, une petite baille où voisinent agréablement : du far noir, du cochon, du far blanc, de la vache, du riz au lait. Tu vois d'ici ce mélange, et ces cent affamés se mettant à piocher de leurs doigts dans le plat et mangeant indistinctement du riz ou du cochon, et s'essuyant les lèvres à leurs manches de chemise et buvant à pleine bouche, et se léchant les doigts dégoûtants de sauce avant de les remettre au plat. C'est une vision de cauchemar.

Cette orgie de mangeaille a duré longtemps, silencieuse. Quand ils ont commencé à n'avoir plus faim, ce

qui ne veut pas dire qu'ils ne mangeaient plus, ils se sont mis à causer du temps, des bêtes, des champs. Jenny alors, et sa mère, sa belle-sœur, se sont mises à pleurer. C'est l'usage. Elles ont ainsi pleuré jusqu'à la fin du repas, tandis que les hommes à moitié ivres riaient, chantaient, commençaient à s'amuser. Personne, d'ailleurs, ne s'occupait d'elles ; elles étaient là pour pleurer, les autres pour rire ; il n'y a pas de confusion.

Tout à coup, au milieu des rires, des cris, des larmes, le vieux Elliès, le doyen, se lève. Silence, les plus ivres se taisent. L'homme alors récite lentement des prières pour les mariés, pour les morts, pour les invités, pour les pauvres. Tout le monde répond avec sérieux, personne ne se souvient plus d'avoir ri. On se croirait à un office des morts. Mais le vieux tad coz, à peine assis, les garçons recommencent de pincer les filles, celles-ci de rire, et Jenny de pleurer.

Après avoir mangé il faut danser. On a dansé, un peu sur la route, en chantant, car il n'y avait pas de musiciens. Tu supposes que les hommes étaient légèrement ivres, assez pour que le bal n'ait guère d'entrain. Aussi il a fini rapidement. On était d'ailleurs pressé de se remettre à table avant de s'en aller. Tu ne croirais pas que tout ces gens ont remangé, et avec appétit. C'est fabuleux ? Quels estomacs !

A huit heures, tout le monde s'en va, sauf les garçons et demoiselles d'honneur. C'est la cérémonie de la soupe au lait.

Les mariés se couchent, tout habillés, dans leur lit clos. Les jeunes filles préparent une soupe au lait pendant que les garçons taillent dans un panais une cuillère

percée. On porte ce plat aux époux qui doivent le manger avec cette cuillère, au milieu des plaisanteries, des rires. Autrefois on chantait alors la vieille ballade de la soupe au lait. Tu connais la traduction de Brizeux :

> Chantons la soupe blanche, amis, chantons encor
> Le lait et son bassin plus jaune que de l'or.

Mais depuis longtemps on a perdu cette coutume bêtement remplacée par des plaisanteries lestes, par des farces tant soit peu brutales comme d'arracher la mariée de son lit, de l'y remettre, de bousculer son mari, tout ça accompagné de tapes à assommer un bœuf. Enfin les amis se retirent. Tu crois que les époux restent seuls ? Non. Les gens de la ferme se couchent comme d'habitude et dorment sans être, je t'assure, aucunement troublés.

Pendant trois jours alors, jusqu'au samedi, c'est fête. On mange les restes du repas, on défait la tente, les jeunes filles vont avec leurs cavaliers, rendre à chaque ferme les casses, les draps, les fourchettes prêtées, plus un morceau de far, en remerciement. Et c'est fini, les mariés n'ont plus qu'à s'installer chez eux.

Ici, ils sont restés chez les Maout. Cela dépend de la situation. Si dans une des deux familles il y a besoin d'un domestique de plus, les jeunes gens y restent ; sinon ils louent une ferme et s'y établissent deux ou trois jours après la noce. C'est simple.

Et la vie a repris son train sans que rien puisse faire deviner qu'il y a dans la maison deux jeunes mariés. Goulven n'est qu'un domestique de plus, ou un fils, comme

tu voudras, et un fils surement aimé, car il travaille comme un cheval. Mais quel mari, va Doué, quel mari !

Tout de même, sur le moment, çà m'a un peu abruti. Certes je ne m'attendais pas à voir des amoureux sentimentaux, mais je croyais tout de même à autre chose. Rien, mon cher, pas çà — le lendemain de leur noce on aurait dit de vieux époux. Ils s'aiment bien pourtant, mais ils ne le montrent pas. Pas un baiser, pas un mot aimable. Ils restent facilement une journée sans se voir ni se parler. On est marié ! mad ! tant mieux. Ça ne serait pas convenable de s'embrasser. Tu pourrais passer une semaine ici sans te douter parmi tous les hommes de la maison lequel est le mari de Jenny.

Ils n'ont de tête à tête que le dimanche. Ils vont à la première messe au bourg, les autres à la grand'messe et aux vêpres. C'est l'usage de laisser ainsi les jeunes mariés seuls à la ferme, le dimanche ; au moins pendant quelques semaines, car ce désir de solitude leur passe vite.

Pauvre petite ! Avec mes idées de Français, je la plains d'avoir un pareil mari. Je m'entête à regretter qu'elle n'ait pas trouvé un prince charmant. Il est vrai que ce prince charmant aurait été, comme dit je ne sais qui, un prince chameau qui l'aurait trompée et plaquée.

Poulfeunteun. Octobre.

Oui, mon ami, je passe l'hiver ici — décidément. Je me trouve bien, je reste. D'ailleurs çà vaut mieux ; je suis aux trois quarts Pagan, tu ne me reconnaitrais plus.

Ne t'imagine pas que Jenny me retient. D'abord je ne l'aime pas et puis ce serait bien inutile. Elle fait moins

attention à moi qu'à son cheval noir, un jeune poulain de valeur. Voilà de bonnes leçons. En ville, vois-tu, nous avons trop de politesse pour avouer de pareils sentiments. Ici, c'est tout naturel, personne ne peut s'en fâcher — c'est amusant de voir ainsi la vérité sur les hommes.

Que veux-tu, je me trouve bien ; le pays me plaît, ces gens me laissent tranquille. J'ai besoin, pour connaître mieux mes Paganis, de passer un hiver parmi eux. Au printemps fini, je rentre pour faire mon bouquin, mais je crois, pas celui sur les pilleurs que je n'ai pas trouvés. Je suis arrivé ici bourré de légendes, convaincu que Kerlouan était le nid des pilleurs — j'en doute, maintenant. En somme nous n'avons aucun renseignement précis. Et puis, il faudrait s'entendre sur ce mot : pilleur d'épaves. Si c'est l'individu qui garde pour lui ce qu'il trouve en mer, ou sur la grève, oui, ils le sont tous par ici, et je les approuve. Si c'est l'homme qui attirait les navires à la côte les nuits de tempête et massacrait les naufragés, on n'en trouve plus de trace.

Oui, je connais les histoires. Les pêcheurs allumaient des feux, mettaient des lanternes aux cornes d'une vache dont les pas imitaient le balancement d'un navire. Les marins, croyant voir devant eux un autre bateau, suivaient cette lumière et venaient se briser sur les roches. A leurs appels au secours les pilleurs répondaient joyeusement : — On y va ! — Ils y allaient, en effet, mais pour tuer et voler. Ces mœurs étaient plutôt sauvages ; mais, réfléchis qu'à l'époque lointaine où cela se passait, les hommes n'étaient guère tendres. Je sais bien que mes Pagans priaient saint Guevroc pour entendre mieux les cris d'ap-

pel, saint Brévalaire pour voir mieux la nuit et qu'ils promettaient à Notre-Dame des Brisants, près de Guissény, un cordon de cire autour de sa chapelle pour qu'elle leur donne de fructueux naufrages. Je sais tout cela. Mais il n'y a là qu'une exagération criminelle du droit de Bris, et nul n'a prouvé que ce fut une coutume générale en Bretagne, ni particulière aux Bretons ou aux Paganis. En outre, dans les prières qu'ils disaient pour obtenir de fructueuses tempêtes, il y a toujours un verset pour demander à Dieu d'envoyer sur les roches, de préférence un Saozon (Anglais). Je ne prétends pas les excuser, les pilleurs, mais seulement expliquer, qu'à leur époque, leur conduite, tout en étant condamnée, ne soulevait pas l'indignation générale, et expliquer cette conduite. Quant au droit de Bris, c'était un droit féodal parfaitement organisé et dont les marins pouvaient se racheter en payant au départ un « bref de sauveté » qui les garantissait contre les pirates et contre le pillage en cas de sinistre. Les ducs de Bretagne avaient, jusqu'en Allemagne, des officiers chargés de délivrer ces brefs qni existent encore aujourd'hui sous forme de congés de douane.

Vois-tu, il faut nous garder de juger les gens d'autrefois avec nos mœurs à nous. Suppose un souverain côtier du moyen-âge prétendant rendre à son propriétaire une épave arrivée sur ses terres. Crois tu pas qu'on l'aurait traité de fou ? Et puis, dis donc, la loi moderne est même plus rapace. Malgré les droits payés à l'Etat par l'armateur pour être protégé, ne doit-il pas, en cas de naufrage, abandonner encore au fisc le quart de son navire ? Aujourd'hui c'est l'Etat le vrai pilleur d'épaves — seulement, comme il est le plus fort, il a raison.

On dit que les gens d'ici gardent pour eux, quand ils le peuvent, les objets qu'ils trouvent en mer. Ils auraient bien tort de faire autrement. Sais-tu ce qui se passe, toi ? Tu sauves au large une pièce de bois de cinq cents francs que tu mets une journée à remorquer au port. Les douaniers te la prennent et paperassent. Au bout de six mois, un an, deux ans, souvent quand elle ne vaut plus rien, elle est vendue vingt francs, dont un quart pour toi, à condition que tu ailles le toucher chez l'Administrateur de l'Inscription, au diable vert. Non, il vaut mieux laisser l'épave en mer, à moins d'avoir affaire à un douanier accommodant. C'est ce qu'ils font — peut-on les blâmer quand la loi est faite pour décourager les plus solides vertus ?

Poulfeunteun. Novembre.

Traou nevez zo gat hi. — Sais-tu ce que ça veut dire, toi ? Non ? Eh bien, ça veut dire : des choses nouvelles sont avec elle. — Elle, c'est Jenny, des choses nouvelles, c'est enceinte. Voilà. C'est simple. Oui, Jenny va avoir un enfant. C'est bête, ça m'ennuie.

Tantôt j'étais dans mon grenier. La mère Maout causait à sa fille et l'interrogeait. Jenny, pour toute réponse, s'est mise à pleurer. C'est l'usage — une femme honnête et bien élevée doit toujours pleurer, et jusqu'au bout, cacher son état, à tout le monde, surtout à son mari. Tu penses que toutes les femmes de la maison s'entendent comme docteurs en consultation pour tromper les hommes. C'est l'usage.

Poulfeunteun. Décembre.

L'affreuse chose que la mort dans une ferme ! J'en ai encore froid dans les os. Je viens de vivre ici deux jours terrifiants. Tu n'as pas idée de ce qu'est cette impression : le pays inondé de pluie, étouffé de brumes, et dans la maison obscure, sur le banc où l'on s'assoie pour manger, un cadavre ! C'est à mourir.

Le père Maout est tombé malade dimanche dernier, en rentrant des vêpres. Lundi il a dû se coucher, mardi on a fait venir le médecin et le prêtre. Ils sont arrivés ensemble, accompagnés de toute la population. De suite le docteur a déclaré le malade perdu. Le curé alors lui a donné les derniers sacrements pendant que les gens, à genoux, priaient, et le vieux est mort, tranquillement, sans agonie, indifférent à cela aussi comme il l'avait été à tout pendant sa vie. S'il avait pu parler à ce moment, il aurait dit l'éternelle parole de ces gens-ci : — Mad, va Doué !

Dès qu'il a rendu l'âme, et qu'un vieillard lui eut fermé les yeux, on a pleuré. Tout le village assemblé là s'est mis à sanglotter pendant que le prêtre récitait les prières des morts. Quand il a eu fini, nous sommes tous sortis avec lui, sauf les quatre voisins qui se chargeaient d'ensevelir le mort, dans un drap blanc, cérémonie que la famille n'aurait pas le courage d'accomplir.

J'avais besoin d'air, j'ai été me promener. En rentrant, j'aperçois devant le lit clos du vieux une sorte de cabane en toile dans laquelle brillaient des lumières. C'était la chapelle ardente.

On avait posé le cadavre sur le banc-coffre, devant son

lit, et autour, on avait construit, avec des draps blancs, une sorte de tente. Le mort reposait sur le coffre. Il avait le même visage calme que pendant sa vie, un peu plus cireux seulement. Les mains croisées sur la poitrine tenaient un chapelet, et les pieds sortaient nus du suaire. On eut dit une statue tombale de quelque seigneur féodal, tant ce vieillard avait de majesté. Autour de lui des chandelles brûlaient ; dans une assiette un brin de buis trempait dans l'eau bénite, et sur les draps de la chapelle on avait épinglé, en croix, des branches de buis et de laurier. Devant le mort, des gens priaient, à genoux sur la terre.

Après le dîner, les voisins sont arrivés, pour la veillée. On s'est installé sur les bancs, partout, et la nuit a commencé. Des prières d'abord, accompagnées de gémissements, puis des lectures. Jusqu'à minuit on a lu, en breton, des méditations sur la mort et la vie. Les femmes disent leur chapelet, les hommes sommeillent, les garçons font, je crois, la cour aux filles, parfois gourmandés par un vieillard qui leur dit avec indignation : — Ceux qui sont ici pour s'amuser n'ont qu'à aller dehors. — Tout redevient calme, et la lecture continuent, devant le cadavre.

Au jour, encore des prières, puis la ferme reprend sa vie. Malgré la mort, il faut bien soigner les bêtes, n'est-ce pas ? Alors on se divise. Les jeunes vont au travail, les vieux restent veiller le corps. Mais ce cadavre dans la maison est gênant. On ne peut pas, à la campagne, perdre inutilement deux jours à pleurer ; mieux vaut, puisqu'aussi bien rien ne sert de gémir, porter

le mort au cimetière, et n'y plus penser. Çà fait un de moins à la maison. — Mad, va Doué, c'est ainsi.

Après tout, rien ne prouve que ces gens-là ne soient pas meilleurs que nous. — Pour être plus exprimée, notre douleur est-elle plus forte que la leur ? Affaires de mœurs, tout ça, donc de convention.

Le matin, on apporte le cercueil. Ceux qui ont enseveli le mort le déposent dans la bière, rabattent sur lui le drap blanc, et le menuisier ferme le couvercle, le visse, tandis que tout le village à genoux, sur la terre, récite des prières.

Il n'y a plus qu'à emporter vers le cimetière ce qui fut un être pensant. C'est l'affaire des hommes, par équipes de quatre qui se succèdent, car la route est longue. Les femmes suivent le cercueil recouvert d'un drap noir, sans fleurs, sans couronnes, sauf parfois pour les jeunes. Quel cortège, sur la route !

Derrière, un petit enfant de chœur, pliant sous la croix, un prêtre grand, gros, large, à la face rouge, au surplis blanc flottant, un prêtre marmottant des oraisons en regardant dans les champs monter le blé. A vingt pas quatre paysans, forts et graves, portant, sur deux traverses, le cercueil vêtu de noir ; autour d'autres hommes, pour la relève, et tous marchant lentement, pesamment, majestueusement ; puis la foule des femmes, les parentes ensevelies dans la grande cape de deuil, une pèlerine à capuchon bordé de velours qui les couvre, des pieds à a tête, leur donne l'aspect et l'allure de religieuses méditantes ; les amies, en coiffes blanches, aux pas rudes et lourds, aux gestes brutaux.

Et tout ce monde accompagne le mort, avec un respect

indifférent, sans tristesse, sans songer qu'un jour ce sera leur tour, mais aussi sans rire, et sans causer, comme en ville. Tout à l'heure, après l'enfouissement, le chagrin sera fini. — Chacun reprendra son travail et rien ne rappellera le disparu, si ce n'est que les femmes porteront pendant un an la coiffe de mousseline et, pendant trois mois, la cape noire aux offices du dimanche.

Poulfeunteun. Janvier.

Je suis encore ahuri — jamais on ne vit pareille chose. C'est à se demander si les gens d'ici sont des hommes.

Nous étions ce matin à ramasser le goëmon sur la grève ; près de moi une femme enceinte travaillait comme un cheval. Tout à coup je la vois lâcher son râteau, pâlir affreusement et s'appuyer contre une roche, puis glisser à terre. Son mari s'approche, étonné :

— Han ! Quest-ce que vous avez ?

C'était un enfant qu'elle venait de... perdre entre deux cailloux, sans lâcher un cri, ce qui serait de la dernière inconvenance. Tu crois que ça les a émus ? Ouatch ! La femme s'est relevée ; elle a mis son enfant dans son tablier, et, aidée de son mari, elle est revenue à terre s'étendre dans une charrette qui l'a transportée chez elle.

L'homme est resté au travail toute la journée sans s'inquiéter d'elle. Rentrant ce soir, à huit heures, il s'est contenté de demander :

— Han ! comment va l'enfant ?

Comme il allait bien, le père s'est mis à manger sa soupe sans plus s'occuper de la malade.

Poulfeunteun. Février.

Depuis deux jours on trouve des épaves. Enfin ! je vais donc les voir à l'œuvre, les pilleurs !

Deux jours plus tard.

J'ai interrompu ma lettre avant-hier pour courir à la grève où l'on venait de trouver des épaves, du vin. Volé, mon ami, je suis volé. J'espérais voir quelque scène de sauvagerie, tu sais, toute une population se ruant sur les tonneaux, les éventrant, buvant à même, hommes, femmes et enfants, toute une population ivre-morte sur la plage, devant les vagues joyeuses de la mer, la bonne mer qui leur a donné fête. J'espérais un beau tableau ; rien, pas ça. — Le décor pourtant était à souhait. Une nuit noire, à ne pas voir à ses pieds le sable blanc de la grève ; la mer rageuse, fouettée par une forte brise. Nous étions là, une quinzaine d'hommes sans lanterne et ne nous voyant pas, ne voyant rien, sauf pendant les courtes éclaircies, à la lueur rapide de la lune.

Deux barriques étaient venues à la côte quelques jours plus tôt. Les pêcheurs les avaient cachées entre les roches, et, cette nuit, on allait les vider. Ça a été vite fait. Chacun avait apporté quelque récipient — quelques voyages aux maisons pour porter les cruches pleines et en chercher de vides, une heure de travail en silence et les tonneaux vides furent replacés dans les roches. Les douaniers n'avaient rien vu. Moi, je faisais le guet dans un trou de la falaise. Je t'assure que j'ouvrais es yeux pour percer cette affreuse nuit. Le gabel ou

était mon ennemi personnel, je veillais pour le débusquer avec le regret de ne pouvoir, s'il surgissait tout à coup près de moi, le descendre d'un coup de croc.

Oui, moi le civilisé, j'étais devenu plus sauvage que les Paganed que j'entendais remplir leurs cruches au-dessous de moi. C'était mon bien, ces épaves. La mer me les apportait, de quel droit les hommes me les prendraient-ils ? Ce qui est en mer est au marin ; le marin est maître à son bord, il s'entend avec la mer, elle est sa complice. Le douanier ne vient pas au secours du marin qui se noie ; il n'y a pas de règlement pour empêcher la tempête, alors, pourquoi y en a-t-il pour voler, oui voler, au pêcheur les épaves qu'il ramène. Puisque la mer est libre de dévorer les hommes, qu'elle soit libre aussi de leur faire les dons qu'il lui plait.

La mer est une vache à lait.

Ce qu'elle nous donne est bien reçu, ni Dieu ni diable ne peuvent nous le prendre. Si, le douanier, ce voleur des pauvres, ce rapace oiseau de nuit qui nous dérobe les épaves pour l'état pillard, l'état sangsue, l'état grippesou.

Mes compagnons ne pensaient pas à tout cela. En eux l'âme des pilleurs est bien morte. Jadis c'était permis, on pillait légalement ; on allait au *peçois* de la mer, comme à la moisson, naturellement. Aujourd'hui c'est défendu. Mad, mon Dieu, on ne pillera plus. On prendra ce qu'on peut prendre quand le douanier ne voit pas ou accepte sa part, mais quand le gabelou est inflexible, mad, on laisse l'épave au flot qui l'apporte.

Voilà, je crois, la vraie physionomie des Paganed, leur vraie âme. Plus de sauvages farouches, de pilleurs

endurcis — ont-ils jamais existé ? — Mais des Bretons, marins, soumis aux règlements quand ils ne peuvent faire autrement, mais n'osant rien pour y échapper.

Poulfeunteun. Mars.

Jenny a eu un enfant hier. Une fille. Je ne dirais pas qu'elle est jolie comme sa mère, mais vraî, elle n'est pas laide : c'est étonnant avec un père comme le sien.

Aujourd'hui on a baptisé le bébé. — Anne-Marie.

Jenny m'a dit qu'elle aurait souhaité m'avoir comme parrain, mais elle ne peut échapper à la coutume de choisir, pour tenir l'enfant sur les fonds, le grand'père et la grand'mère. Mais, peut-être m'a-t-elle dit ça pour me remercier du cadeau que j'ai fait à sa fille.

En tout cas, c'est la première fois qu'elle me parle autant. Elle est bien gentille, Jenny, dans son lit clos. Quand elle passe la tête par la porte, on dirait un jeune chat sortant d'une boîte.

Poulfeunteun. Avril.

A force de me dire que je suis amoureux de Jenny, tu as fini par me le faire devenir. Oui, je suis amoureux de ma jolie pagane. — Mais sois tranquille, ce n'est pas grave. Avec ces femmes-là il n'y a rien à faire....., pourtant.....

Quand j'ai dû m'avouer ce sentiment stupide, je me suis dit : — Mon petit, fais ta valise et va-t-en. — C'était, n'est-ce pas, ce que j'avais de mieux à faire ? Aussitôt, sans me donner le temps de la réflexion, je rentre à la

maison. Jenny, par hasard, était seule, elle donnait à boire à sa fille. En me voyant entrer, elle se ragraffa précipitamment — jamais une femme d'ici ne se laisserait voir de personne. — Moi, sans penser, je lui annonce, à brûle-pourpoint, mon départ et la voilà qui se met à pleurer comme une désespérée.

..... Enfin, je reste encore quelque temps. Ne me blague pas, je t'assure qu'il n'y a pas de danger. Jenny est une Pagan et une Pagan ne trompe pas son mari.

..... Tiens, en t'écrivant, il est minuit, je l'entends lui, le mari, qui remue le brancel de son enfant. Ils sont couchés, Jenny et lui, et, au-dessus d'eux, leur fille, dans une boîte pendue au plafond du lit clos par quatre cordes. Comme le bébé crie, le père le berce.

Mad, va Doué, que veux-tu ?

C'est la dernière lettre que je reçus de mon ami.

Un jour il partit pour la pêche avec le mari de Jenny et deux autres matelots. Le bateau ne revint pas... — On retrouva, sur la plage, les corps des deux marins, la mer garda les deux autres.

En vain Jenny supplia les vages de lui rendre son mari ou l'autre.

Alors Jenny devint folle. Tout le jour elle se promenait sur le rivage en criant : — Il va revenir ! il va revenir ! sans jamais prononcer le nom de celui qu'elle attendait.

Trois mois plus tard elle mourait en disant : — Je le vois près de Dieu, je vais le rejoindre.

A. FERRAND.

A Théodore Botrel.
Respectueux hommage.

LE DERNIER BARDE

Nos pardons vénérés, un jour seront déserts.
(A. BRIZIEUX).
Ann amzer goz na deui het mui.
(IES KERNE).

Novembre, le Mois noir.
La Montagne est couverte
De neige et de brouillard. Par la lande déserte,
Les pâtres ne vont plus, en tête des troupeaux,
Chantant un air ancien, soufflant dans leurs pipeaux.
Le chêne souffreteux, le sapin famélique
Se tordent sous un ciel bas et mélancolique.
Les rochers suspendus sur les gouffres béants,
— Gigantesques tombeaux des antiques géants, —
Se détachent en noir dans des horizons mornes.
Un silence pénible, inquiétant, sans bornes,
Plane sur les ravins, les sommets escarpés,
La chétive bruyère et les talus rappés.
Pas un bruit : seul, le vent, qui s'écoute et s'effraie,
Gémit ; comme en écho lui répond une effraie.

Par les sentiers perdus, jamais un voyageur
Ne chemine, l'hiver. La Montagne fait peur
Aux vivants. Les cahos de pierre toujours sombres
Sont les lieux familiers des Démons et des Ombres.

Les Korriks, chaque nuit, s'y donnent rendez-vous :
Au coucher du soleil ils sortent de leurs trous
Et chantent, jusqu'à l'heure où les pâtres se lèvent,
La chanson des *Sept jours* que jamais ils n'achèvent.
Un soir, près du men-hir, un Kloër de Trégor
Eut le malheur de les surprendre : il en est mort.

Cependant, l'autre jour, alors que la Lumière
Jetait sur Ménez c'hom une lueur dernière,
Un homme gravissait le sentier raboteux,
Qui mène en zizaguant jusqu'aux sommets brumeux.
Il allait à pas lents, boîtant, la tête basse,
Un pen baz à la main, au dos une besace ;
Un chien le précédait flairant chaque buisson.

La neige dans la nuit mettait un blanc frisson.
Lentement, les flocons légers comme la plume
Entouraient les rochers d'un océan d'écume,
Revêtaient les talus, les sentes, les côteaux,
Les vallons, les lointains, de superbes manteaux.

La lune tout à coup, au travers d'un nuage,
Coula ses blonds rayons sur le pays sauvage.
La montagne apparut dans toute sa splendeur,
Dans sa beauté nocturne, étrange, qui fait peur.
Les rocs étaient dressés sur le bord des ravines,
Tels des hommes de neige ; ainsi que des poitrines
De femmes, les côteaux étalaient leurs blancheurs.
Les sapins élancés aux sinistres maigreurs,
Les chênes frissonnants, tordus par l'avalanche,
Semblaient d'affreux géants difformes. Chaque branche
Avait l'aspect d'un bras s'apprêtant à saisir.
Sentinelle de pierre, un énorme Men-hir

Majestueusement gardait les mornes landes.
Des hiboux voletaient sur les gouffres, par bandes.
A l'horizon, la neige, à la nuit se mêlant,
Traçait un long sillon bleuâtre. — Dévalant
Par les flancs escarpés, un rayon de lumière
Tomba sur le sentier, sur la rase bruyère
Que l'homme traversait précédé de son chien.

Pourquoi les Korrikets ne lui disaient-ils rien ?
Les Korrikets blottis dans le creux des fougères.
Pourquoi, sur les talus, leurs cohortes légères
Ne venaient-elles pas punir l'audacieux
Dont les sabots frappaient le mont silencieux ?
Pourquoi ? — Ce voyageur, en passant sous les branches
Des chênes rabougris, frôlait des formes blanches, —
De blondes Korrigans, sans doute ? — alors pourquoi
Devant le chemineux un Nain restait-il coi,
Au milieu du sentier ? — oui, sans même lui faire
Une grimace. Enfin, dans le rayon lunaire,
Un Fantôme s'enfuit, couvert de son linceul,
Sans prendre garde à ce tardif passant qui, seul,
Osait s'aventurer, à mi-nuit, par des landes
Où les Esprits follets dansent leurs sarabandes.

L'homme était un vieillard aux cheveux longs et roux.
Il portait les habits démodés de Chez nous,
L'antique bragou-braz et la large ceinture,
Avec le grand chapeau tombant sur la figure.
Son manteau de roulier, — un sac avec deux trous
Pour les manches, — l'enveloppait jusqu'aux genoux.
Mais tous ces vêtements n'étaient que des guenilles.
Un bissac, des sabots, un bâton, des béquilles

Complétaient le bizarre et triste accoutrement
Du misérable chemineau qui, lentement,
Passait en murmurant des paroles étranges.

Au soir, probablement, l'homme, en quête de granges,
S'était perdu dans la Montagne et s'en allait,
Sous la neigne, au hasard. Parfois il s'affalait
Sur un roc, mais bientôt se remettait en route.

Un pillawer ? Peut-être. Un mendiant ? Sans doute.

Non. L'homme n'était pas le triste loqueteux
Qui va, de seuil en seuil, misérable et honteux ;
Ni marchand de chiffons, ni vagabond sans gîte
Dont les gens du hameau n'aiment point la visite ;
Celui qui rôde autour des fermes, le vaurien
Au passage duquel souvent gronde le chien.

Le vieillard s'appelait Yann-ar-Minous le Barde.

S'il est à m'écouter un vrai Breton, qu'il garde
Souvenir de ce nom : c'est celui d'un Conteur
Fameux par ses récits, celui d'un brave cœur.

De Trégor en Léon, de Vannes en Cornouailles,
Yann était autrefois renommé : fiançailles,
Noces, fêtes de l'aire, à tous les gais festins,
On réclamait Yann-ar-Minous et ses refrains.
C'était un joyeux gâs devenu très habile
Dans l'art de ne jamais se faire de la bile.
Toujours de son côté retenant les rieurs,
Il rimait des couplets mordants sur les tailleurs
Et se moquait de tous, si finement, qu'en somme
On ne lui gardait pas rancune à ce cher homme ;

Sa bonne humeur fusait si naturellement !
On l'accusait de posséder un talisman.
Il mettait de l'entrain partout sur son passage ;
Le plus grincheux, le plus austère, le plus sage,
S'esclaffait le premier aux comiques propos
Que débitait, narquois, le poète en sabots.
— Puis, tout à coup sa voix de conteur calme et lente
S'élevait, devenait terrible, menaçante :
Le barde racontait les antiques exploits,
Les Chevaliers errants, les Paladins, les Rois,
Il exaltait les Preux tombés pour la Bretagne.
..... Et l'on applaudissait le gâs de la Montagne,
Le chanteur qui savait encore les anciens chants,
Les moins connus, les mieux rythmés, les plus touchants.

Un soir à Ker-an-Rez, on dansait sur la place :
Quelqu'un crie : « Ar Minous devant l'auberge passe ! »
C'était vrai. Les danseurs laissèrent binious
Et bombardes pour écouter un chant très doux
Qui disait les sousis d'une jeune amoureuse.
Au pardon du Folgoët, une foule nombreuse
Ne le laissa partir que très tard dans la nuit ;
En Vannes, un dimanche, on s'empara de lui :
Après vêpres il dût entonner la complainte
Du marquis de Guérand ; à Carhaix, dans la crainte
D'être encore retenu, — pour la première fois,
Mentant comme un tailleur, — il leur dit que sa voix
Etait trop enrouée. Une journée entière
Il lui fallut, pour les noces d'une héritière,
Au pays de Karnak, chanter près du peul-van.
— Aussi le Cornouaillais courait le plus souvent

Par monts et vaux, allant ici pour un baptême,
Là-bas pour un festin, là pour rien, mais quand même.
Aux fêtes il était le premier convié,
N'en déplaise à messieurs le Maire et le Curé.
On aurait mieux aimé se passer de bombarde
Et de sac biniou que du célèbre barde.
« Il va passer ici, disaient les paysans.
Il, c'était lui, chacun le savait Des présents
De tous genres payaient ses ballades nouvelles.

Le cidre d'or coulant dans toutes les écuelles
Ne mettait en humeur les lourds cerveaux bretons
Qu'avec l'aide du gâs, sous la tente, aux Pardons.

. . . . . .

Quand la Nuit étendait son ombre sur la route,
Quand fleurissait l'étoile à la céleste voûte,
Au seuil d'un métayer, le fameux barde errant
Heurtait : « Bonheur à tous, disait-il en entrant,
» Que vos garçons soient forts, que vos filles soient belles,
» Qu'en Mai dans votre champ sortent des fleurs nouvelles,
» Que dans votre courtil vienne le chanvre gai,
» Que froment et blé noir murissent à souhait,
» Que la galette soit en Juillet fine et blanche,
» Qu'en Septembre les fruits fassent plier la branche.
» Au nom de Dieu, Bretons, sans vous faire prier,
» Hébergez moi ; je suis chanteur de mon métier
» Et vous dirai, ce soir, bonnes gens, un vieux Sône
» Qui n'a jamais été fredonné par personne. »

Ceux de plusieurs hameaux, pillawers, paysans,
Meuniers, kloërs, tailleurs, gens de ferme, artisans,

Fileuses de lin clair, jeunes filles rieuses,
Vieux parents, petits gâs, amoureux, amoureuses,
Servante surveillant le flip, jeune pâtour,
Tous se réunissaient et faisaient cercle autour
Du diseur de chansons qui commençait : « De croire
» A mon récit, j'engage. Il paraît que l'histoire
» Est vraie. Ecoutez-la, croyez si vous voulez ;
» Mieux vaut croire, dit-on, que d'aller voir. Les blés
» Jaunissaient au moment où se passait la chose..... »

Devant l'âtre, debout, en une fière pose,
Yann-ar-Minous parlait fort avant dans la nuit.
Tout le monde écoutait, gravement, sans un bruit.
Quand le barde achevait son récit, les fileuses
Depuis longtemps déjà ne filaient plus. Peureuses
Les filles en rentrant se tenaient par la main,
Croyant voir des Korriks leur barrer le chemin.
Plus d'un gâs cavalait, poursuivi par... son ombre.
Aux abords du charnier on ne passait qu'en nombre.
— Et les petits enfants qui n'avaient pas dormi !
(Mais la blanche : *mam goz :* sommeillait à demi).

Ah, le fameux Poème ! ah, la belle Epopée !
Comme un sourire doux, sanglant comme une épée.

Le Druide vêtu de blanc lin, couronné
De longs rameaux fleuris, de verveine, a donné
La Leçon poétique au fond des grands bois sombres.
— L'enfant sait, à présent, aussi, le chant des Nombres.

Grad'lon sur son cheval s'est enfui, — l'Océan
Veut pourtant une proie, — à ce monstre géant,
L'ermite Gwennolé jette la Pêcheresse.
— Depuis, les Cloches d'Is, au loin, pleurent sans cesse.

Arzur ! La Chasse Arzur ! L'Homme Ours sonne du Cor.
Celtes, Gallois, debout !... Car Arzur n'est pas mort.

Nomenoë, reviens ! Nous sommes tributaires
Depuis un trop long temps des Franks autoritaires.

Alan al Louarn ! You ! — Voici les Etrangers.
Sur la plage, ce soir, morts, ils seront rangés.

Au Pays de la Mer, sur le bord de la grève
Une Croix est plantée... et le Druide rève.

Ils sont venus les Saints. Sur le sable jauni,
Des pêcheurs ont trouvé les Barques de granit.

Les Bretons écoutaient d'autres récits encore
Que la verve du fier Conteur faisait éclore.

***

L'homme qui gravissait le sentier, l'autre soir,
Au flanc couvert de neige et triste du Mont-Noir,
N'était autre que Lui, le barde qui naguère
Parcourait le Pays, de Vanne en Finistère.
Hélas ! Devenu vieux, au renommé Conteur.
Il ne restait, dit-on, plus même un auditeur.
Non pas qu'il eût perdu le secret de bien faire
Ses rustiques chansons, ou le secret de plaire !
Le barde Yann-ar-Minous n'avait point changé, non !
C'est le pays, plutôt, qui devient moins breton
Chaque jour, qui renie et la Foi des Aïeules
Et le Chant des Aïeux. Par habitude, seules,
— Sur le pas de leur porte au soleil se chauffant, —
Quelques blanches : *mam goz :* pour distraire un enfant,
Fredonnent en breton les couplets du vieux barde.
(Elles n'ont jamais su le français. Dieu les garde !)

Le diseur de chansons, délaissé par chacun,
N'avait pour y mourir pas même un toit, pas un !
Oui, celui qui faisait battre le cœur des filles
Autrefois, cheminait à présent en guenilles,
Et les enfants riaient de lui dans nos cantons.
— Laisser un Barde ainsi ! malheur à nous, Bretons !

On ne l'écoutait plus le conteur populaire.
Auprès de Rosporden, à la fête de l'aire,
Chez Fanch-ar-Floc'h, en Juin dernier, n'avait-il pas
Eté hué, sifflé par quelques méchants gâs
Qui traîtaient ses gwerzou, ses sônes, de sornettes,
Mais qui chantaient en chœur d'ignobles chansonnettes
Apprises à la Ville, en France, au Régiment.

On ne l'écoutait plus, las ! — Misérablement
Il cheminait encor de village en village,
Frappant aux seuils comme autrefois, mais son passage
N'était plus salué par de grands cris joyeux.
On déteste à présent ce qu'aimaient les Aïeux.
Les gwerzou guerriers, les sôniou rustiques ;
Les poèmes anciens, les fables poétiques.
Dans aucune mémoire aujourd'hui ne sont plus.
— Parfois un mendiant, un infirme perclus,
En murmure quelques lambeaux sur la grand'route,
Tandis que le Touriste étonné qui l'écoute,
— Imbécile venu promener en Armor
Sa paresse et son vice et qui se croit très fort, —
Se demande qu'elle est cette langue sauvage,
Puis en rit aux éclats. Ainsi de plage en plage
Combien en ai-je vu de ces petits crevés,
Calicots abrutis, bourgeois mal élevés,

Femmes ayant des airs de servantes d'auberge
Qui viennent insulter au sol qui les héberge.
Ils ne comprennent rien tous ces : *Parisiens*-là !
Si, — quand ils sont à jeun, — Mayol à la Scala.
Ils ne se doutent pas que dans la voix dolente
Du mendiant breton c'est une Ame qui chante :
L'Ame des Anciens Jours, l'Ame des Anciens Temps.

* * *

Le soir même où le barde eût ses soixante-huit ans,
Du hameau de Ker-Roz c'était la grande fête.
Le cidre d'or coulait très peu, plus d'une tête
S'échauffait cependant, c'est qu'on buvait, parbleu !
Peu de jus du pommier mais beaucoup d'eau de feu.
Un conscrit, dans un coin, entonnait, sous un chêne,
En langage de France, une chanson obscène.
Les garçailles dansaient, non pas au biniou,
Mais au son d'un piston venu je ne sais d'où.
Pas plus le jeune gâs que la blanche grand'mère,
Personne ne portait le costume sévère
Dont jadis nos Aïeux étaient si fiers. « Hélas !
» Hélas ! gémissait Yann, pas un seul bragou braz,
» Pas un bon vieil habit que l'on trouvait superbe
» Autrefois ! — Oui, le Temps passé, dit le proverbe,
» Ne se retrouve pas. Le proverbe a raison
» Pour une fois encor, chez nous ! A l'horizon,
» Le nuage qui vient est noir. Pauvre Bretagne ! »

Et le brave conteur, l'homme de la Montagne,
S'en allait pour ne pas pleurer comme un enfant,
Quand quelqu'un lui cria : « Vieux barde !.... Maintenant

» Nous avons des plaisirs plus gais que tes complaintes !...
» L'Eglise, son bon Dieu, son régiment de saintes
» Nous ennuyaient par trop !. .. L'antique biniou,
» Tu vois, ne sonne plus pour les danses ; debout
» Sur sa barrique vide, il était ridicule !....
» République !... Progrès !... D'ailleurs je m'intitule
» Le Rouge du canton. Je suis.....
: « — Tais toi, mon gâs,
» Repartit Yann, sans s'irriter, et d'un ton las.
» La Bretagne n'est plus, au milieu de l'orage,
» Qu'un navire perdu, rasé, sans équipage,
» Qui sur quelque rescif se jettera demain ;
» A la barre l'Ankou vient de poser la main.

» Déjà, dans le Passé, la Croyance s'embrume ;
» La Loyauté, l'Amour, la Bonté, la Coutume
» Ne seront bientôt plus que des mots. — Les tocsins
» Ne réveilleront pas les doux et nobles Saints,
» Sous les granits sculptés des vieilles basiliques.
» Au bord de nos chemins, les Croix mélancoliques
» Dressent en vain leurs bras : les gardeurs du troupeau
» Ce matin sont passés sans ôter leur chapeau.
» Seule, il y vient prier une Veuve dolente.
» Les ronces et le lierre, une flore grimpante,
» Recouvrent lentement les grands Christs étonnés
» D'être une fois encor d'épines couronnés.
» — Et le Tour de Bretagne ? Et les Pèlerinages ?
» Et les pieux Pardons où plus de cent villages
» Défilaient en chantant : *Notre-Dame d'Arvor ?*
» Bannières de velours, Croix de vermeil et d'or,
» Reliquaires d'argent que portaient les fillettes,
» Ex votos des marins, trois mâts et goëlettes,

» Vierges frustes, vieux Saints sculptés, dais de brocart,
» Qu'êtes-vous devenus ? Vous dormez à l'écart,
» Dans les temples déserts, amas de vieilles choses
» Rêvant peut-être encor de fêtes grandioses
» Et de pardons nouveaux, vous que ronge le ver.
» Las ! on ne bénit plus ni les champs, ni la mer !
» Malheur ! Nous renions aujourd'hui nos Ancêtres
» Et nous votons d'infâmes Lois contre les Prêtres !

» Tout s'en va ! Tout s'en va ! Le soir dans les palus,
» Les Nains pleurent les vieux Hommes qui ne sont plus.
» Les Légendes aussi, que l'on croyait fidèles
» Et Celtes à jamais, ont déployé leurs ailes,
» Pour aller, Dieu sait où, chercher meilleur accueil.
» Le mendiant hésite, aujourd'hui, sur le seuil :
» Le maître de maison le plus souvent le chasse.
» La Charité, jadis, emplissait la besace
» Des Gueux, des Orphelins ; à présent qu'on ne veut
» Plus du Ciel, l'indigent n'est plus : l'*Hôte de Dieu*.

» La Bretagne, la douce Aïeule a rendu l'âme !
» Elle est morte, Bretons, un soir d'hiver infâme,
» Par nous assassinée. — Entendez-vous les glas ?
» C'est un bon vieux recteur qui pour Elle, là-bas,
» Dit le *De Profundis* dans l'église déserte.
» — D'une étrange rumeur la Grand' Lande est couverte ;
» Le vent plaintif, sur le Ménez, lui fait écho ;
» Le chêne bruissant répond par un sanglot.
» La Vague gronde aussi, ce soir, plus menaçante.

» Mets ton manteau de deuil, demain, jeune passante
» Et toi joyeux patour ne chante pas si fort
» En gardant le troupeau. — Pourquoi ? — Quelqu'un
[est mort. »

Ainsi parla le barde Yann-ar-Minous. — Sa taille
De vieillard, tout à coup, se redressa : « Cornouaille,
» Léon, Vannes, Trégor, à tous je vous le dis,
» Ils sont venus les Temps que Marzin a prédits !
» Le Ciel est bas, très bas, frères, dessus les landes;
» De sinistres corbeaux y croassent par bandes....
» *Lamma sabacthani !* Le crime est consommé !
» Le Pays des Aïeux, le Pays tant aimé,
» N'existe plus. — Demain, sur le pas de leur porte,
» Des femmes causeront de la Bretagne morte.
» La regretterez-vous. Bretons? Je ne crois pas.
» — Pour moi, je ne veux point survivre à son trépas.
» Je me fais vieux, je sens que l'Ankou m'accompagne
» Et me suit à la piste à travers la campagne
» Quand je vais, de hameaux en hameaux, mendiant
» Le pain que je voudrais ne gagner qu'en chantant.
» Mais quand vous n'aurez plus le diseur de Légendes
» Ne cherchez pas en vain, par les Monts et les Landes,
» Un autre qui pourrait vous dire comme moi
» Les Poèmes anciens. Jadis, j'étais le Roi
» Des Bardes, aujourd'hui je suis le Dernier Barde !
» Ne cherchez pas en vain, vous dis-je ! Dieu vous garde ! »

Sanglotant, tête nue, Yann-ar-Minous s'enfuit
Au hasard, comme un fou, dans la neige et la nuit.

Il disait : m'accompagne et me suit à la piste.....
Il savait que son nom sur la Fatale Liste
Etait écrit et que la mort viendrait sous peu
Mettre son corps en terre et son âme en ciel bleu.
Le barde avait le : *don de voir :* — Un soir de veille
Au bruit d'un *Intersigne* ayant prêté l'oreille,

Il pensait que l'Ankou rôdait autour de lui :
Un coq avait chanté dans l'ombre, avant mi-nuit.

Soixante-huit ans pesaient sur ses maigres épaules.
Il avait dans la Vie assez joué de rôles,
Sur le Théâtre humain, au charme décevant,
Où le drame l'emporte, hélas ! le plus souvent.
Pas un remords n'assombrissait sa fin prochaine :
N'avait-il pas aimé l'Amour, haï la Haine,
Prêché la Charité, la Loyauté, le Bien ?
A combien d'orphelins, de veuves, à combien
De blèmes loqueteux affalés sur la route
Avait-il fait largesse autrefois. Pas un doute
N'était venu troubler son esprit de croyant.
Il pouvait s'en aller sans regrets, maintenant ;
Il attendait la mort comme une délivrance,
D'ailleurs, — ne voulant pas voir cette déchéance
Des Bretons qui bientôt ne seront plus Bretons.

La neige avait cessé de tomber sur les monts,
Quand le vieux barde fût au sommet, dans la lande.
La bise, soulevant sa vieille houppelande,
Découvrait les haillons qui dans plus d'un endroit
Bâillaient. Mais le vieillard ne sentait pas le froid ;
Il rêvait, l'œil perdu dans les horizons vagues.
Les talus se heurtaient au loin comme des vagues ;
Un chêne se dressait, sinistrement tordu,
Près de l'homme et du chien à ses pieds étendu.

« Je vous ai tous chantés, ô ! fiers Héros antiques,
» Celtes aux cheveux roux, grands Saints aux yeux
[mystiques,

» Preux aux casques d'argent, aux glaives ébréchés !
» Qu'êtes vous devenus ? — Vous êtes tous couchés
» Sous les royaux granits des vieilles cathédrales.
» Ne revivrez-vous pas ? Les pierres sépulcrales
» Sont-elles pour toujours sur vous ? — Répondez-moi... »

Le vieillard tout à coup se tût, montra du doigt
L'horizon du côté du Nord : de blancs fantômes
Silencieusement passaient.
« Les Anciens Hommes ! »
Cria le barde en se levant : « Oui, les voilà !
» Je les reconnais tous !... »
Alors il les nomma.

» Les enfants du Kemris ! La Tribu vagabonde !
» Les farouches Pasteurs à chevelure blonde,
» Les Voici, conduisant le mugissant troupeau
» .... Aux chars sont accrochés les boucliers de peau.

» Konan ! Nomenoë ! Grad'lon ! Arzur ! Les Autres !....

» Gwennolé ! Tugdual ! Guévroc ! Les bons Apôtres !....

» Bran ! Alan le Renard ! Leiz Breiz ! Tous les Vaillants !...

» Goneri ! Korentin ! Efflam ! Tous les croyants !...
Chacun le regardait fixement. Le cortège
Défila lentement, — lentement dans la neige.

Puis ce furent les Preux bardés d'acier, levant
Le Glaive, — leurs manteaux d'azur flottaient au vent.

« Du Guesclin ! Beaumanoir ! Clisson !... »
Sur la Montagne
Une rumeur plana longtemps : Pour la Bretagne !

Et Prélats, Chevaliers, Connétables, Ducs, Rois
Accouraient au galop sur les noirs palefrois.
Et de blancs lévriers sautaient près de leurs maîtres.

Et la Lande tremblait sous les pieds des Ancêtres.

« Sulyo ! Lywarc'h-Henn ! Hyvarnion ! Marzin !...
» Aneurin ! Saint-Gildas ! Kian ! Taliesin !... »
— Les chanteurs de Bretagne avec ceux d'Armorique,
Tous passèrent chantant sur la Harpe bardique.

Agitant boucliers, rapières, étendards,
Le vieillard vit aussi les Reitres, les Soudards,
Les Vainqueurs, les Vaincus, — les Poitrines sanglantes.
Les Torses balafrés, les Bouches grimaçantes.
— Il en sortait aux quatre coins de l'horizon,
Les uns disant : Victoire ! et d'autres : Trahison !

Il entendit enfin le cri de la chouette
Et salua les gâs de monsieur de Charette,
Les Grands Loups dont les taulx étaient rouges encor
Malgré le temps : Pour Dieu ! Pour le Roi ! Pour l'Arvor !

« La Morgan ! Korric-Wen ! La Dahut ! Viviane !....

» La Dame de Montfort !...
» Elle !... La duchesse Anne !... »
Les Légendes aussi, dans les lointains bleutés,
Apparurent portant les fins Luths enchantés.

Gwenc'hlan, le barde aveugle, en agitant sa lyre,
Devant Yann, un instant s'arrêta pour lui dire :
« Suis-nous dans la clarté lunaire, tu verras
» Les seuils mystérieux et superbes, là-bas ! »

Les Ombres avaient fui sur la lande neigeuse
Qu'Yann écoutait toujours la voix harmonieuse
L'appeler : « Viens. Suis-nous ! » Puis elle dit encor,
Au loin, dans un sanglot : « Le dernier Barde est mort ! »

Le vieillard s'affala, livide, avec un râle.
Son visage bruni par l'âge et par le hâle
Heurta le sol. Sa main esquissa lentement
Comme un signe de croix. (Le chien, lugubrement
Pleurait). Un des sabots roula. Sur les béquilles,
Le bissac entr'ouvert, le chapeau, les guenilles,
La neige fit tomber ses fleurs blanches. — La nuit
Fut traversée alors d'un mystérieux bruit :
L'Oiseau de mort passait avec l'âme du barde.

La lune blonde, tout à coup, devint blâfarde.

Dans un ciel fantômal, lugubre, nuageux,
Se poursuivaient des tourbillons lourds et neigeux.
Les chênes avaient pris de fantastiques formes,
Menaçants ils levaient aux cieux des bras énormes.
Un gigantesque bloc de granit, suspendu
Sur les gouffres, sembla se dresser éperdu.

Un sinistre hibou rêvait au bord des landes ;
Muet, il contemplait la fuite des Légendes.

. . . . . .

Au grand vieillard l'hiver tissait un blanc linceul.
— Il souriait, comme un enfant, comme un aïeul,
Doucement endormi sur la route dernière.

Son âme s'en allait vers la Beauté pleinière,
Vers l'idéal Amour, — vers le Clan lumineux
Où les Bardes, en chœur, chantent devant les Preux.

Et nul ne se doutait, en bas, dans la campagne,
Qu'un cadavre gisait, en haut, sur la montagne.

Et seul un chien veillait sur le barde d'Armor
En hurlant à la lune, en hurlant à la mort.

Juin 1904.

A Alain Ferrand, en souvenir de bonne amitié et de confraternité.

HU GADARN

L'ancêtre, Hu Gadarn, le père des Druides,
Chef des rudes Pasteurs, des Kemris intrépides,
A conduit les tribus, sous le soleil ardent,
Aux sauvages confins des pays d'Occident.

Devant les chariots massifs en bois de rouvre
Qu'une peau de bison ou d'onagre recouvre,
Le prêtre Dieu, cheveux au vent, le torse nu,
Marche encore les menant vers un but inconnu.

Le ciel est bas, très bas, sur une lande grise.
Des chênes tortueux, agités par la brise,
Au bord de l'horizon se découpent en noir,
Dans l'écarlate sombre et l'or pâle du soir.

Par la Plaine déserte aux sentes ravinées,
La caravane va, depuis quatre journées,
Sans avoir fait, à l'heure où le soleil descend,
Sa halte quotidienne.
Et pourtant, en passant,
A l'ancêtre, un ancien a dit : « Dressons les tentes.
» Voici de frais buissons et des sources chantantes. »

Et la femme aurait pu cuire la venaison,
Et l'homme reposer sur sa peau de bison,
Et rouges bœufs, boucs noirs, taureaux demi-sauvages
Paître paisiblement dans les épais herbages.
Mais Hu n'a pas voulu s'arrêter en ce lieu ;
Muet, il a montré du bout de son épieu
Un but vague et lointain dans l'ombre envahissante.

. . . . . .

Hu Gadarn est le chef des chefs. L'éblouissante
Corric-Wenn, chaque soir, s'endort à son côté.
Sur les flûtes de buis leur amour est chanté.
La Charmeuse a reçu, de son époux qui l'aime,
Des bracelets, de lourds colliers, un diadème
Travaillés avec art et d'un dessin nouveau.
Mais le plus cher de ces présents est un anneau,
Un simple anneau de fer, fruste, sans ciselure,
Qui sur le frêle doigt laisse une meurtrissure ;
Un anneau comme en ont celles dont les époux
Sont les moindres de la tribu. Tous ses bijoux,
L'enchanteresse Corric-Wenn, la jeune Fée
Qui va, d'un long sayon de peau blanche attifée,
Mollement étendue au milieu de son char,
Tous ses bijoux, la blonde épouse du vieillard
Les donnerait plutôt que de donner la bague.
Hu Gadarn, conducteur du peuple gyrowague,
A dit : « Cet humble anneau, que j'ai longtemps porté,
» Jouit de par les Duzs d'une propriété
» Magique. — Corric-Wenn, celle qui le possède
» Peut faire que toujours à son amour je cède.
» La femme qui voudrait, l'anneau de fer au doigt,
» Comme esclave m'avoir, y parviendrait. — A toi,

» Ma blonde Kèd, mon enjoleuse, je le donne,
» Certain qu'il ne sera jamais vu de personne
» Et que tu m'aimeras toujours, toujours ainsi. »

***

« Maître, nous sommes las ! Les bœufs le sont aussi !
» N'avons-nous pas encore atteint au bout des mondes ?
» Dieu-Prêtre, où mènes-tu les hordes vagabondes
» Des enfants du Kemris ? Vers quel but inconnu ? »

Le vieillard tatoué, le chef au torse nu,
Arrête tout à coup la caravane sombre
Et son doigt montre au loin, tout aux confins de l'ombre,
Un horizon mouvant, immense, qui se tord
En écumant, en mugissant : « *Ar-Mor ! Ar-Mor !* »
« Allumez les brasiers, Pasteurs, dressez les toiles. »

Les Kemris contemplaient la mer, sous les étoiles.

***

Au bord de la falaise où poussent l'ajonc d'or
Et la rose sauvage et le genêt, au bord
Des gouffres où les flots écument et rugissent,
Où les blocs de granit se heurtent, se hérissent,
La blonde Corric-Wenn vient parfois à pas lents.
— Tandis que son époux chasse les goëlands
Dans les criques de sable et sur les dunes blondes,
Que le jeune guerrier des tribus vagabondes
Pêche sur une barque à la voile de peaux,
Que le pasteur conduit les mugissants troupeaux,
Et que la femme cuit le repas sous la cendre :
L'enchanteresse Corric-Wenn aime descendre

Au bord de la falaise où chantent les grillons,
Où voltigent de fleur en fleur les papillons.
Elle rêve devant la mer, la Mer-Brûmeuse.

L'épouse de l'Ancêtre est une femme heureuse :
Des esclaves nombreux la servent à genoux ;
Elle a de blancs sayons d'hermine, des bijoux
Elle habite du camp la tente la plus haute :
Les coquillages les plus rares de la côte
Et des cailloux brillants en garnissent le seuil.
Elle peut regarder chacun avec orgueil.
Hu lui fait, chaque jour, selon son habitude,
Quelque nouveau présent. Hu, le vieillard si rude,
Sur la plage, à ses pieds, aime venir s'asseoir.
— Jamais il n'a dormi près d'une autre, le soir.

L'épouse de l'Ancêtre est une mère heureuse :
Elle a trois beaux enfants : une vierge rieuse,
Creiz-Viou qui fleurit sa tente le matin :
Avank-Du, le plus fort : Mor-Vran le plus câlin,
Son premier né, son meilleur fils, qu'elle préfère
Parce qu'il a les yeux superbes de son père.
L'épouse de l'Ancêtre aura toujours vingt ans.
Elle est fille du grand Héol et du Printemps
Qui gardent sa beauté de la flèche mortelle :
Les fleurs se fâneront, elle restera belle.

Ainsi pense la femme en contemplant la mer,
Quand tout à coup l'anneau, le cher anneau de fer
Qu'elle refuserait pour une pierre rare,
Trop large pour le doigt frêle et rose qu'il pare,

S'échappe, roule au bord du rocher, rebondit
Et tombe dans les flots.
La Corric-Wenn a dit :

« C'est bien. J'en avais peur, au fond de cette bague
» Et suis heureuse de la voir sous une vague.
» Jour et nuit, je veillais sur l'humble talisman
» Si précieux, et je tremblais à chaque instant,
» Car je pouvais le perdre, on pouvait me le prendre.
» Tandis que vous, ô ! flots, qui ne savez rien rendre,
» Vous me le garderez longtemps dans votre écrin
» De goëmons, de sable et... l'userez enfin...
» Mon époux n'aimera que moi, moi son amante.
» L'inaccessible roche et la folle tourmente,
» Mieux que personne garderont toujours, toujours,
» Le présent de l'aimé, le gage des amours.
» Sous la vague écumante et sombre qui dévale,
» Dans les sables mouvants, jamais une rivale
» D'ailleurs n'aurait l'instinct de venir te chercher,
» Humble bijou mystérieux ! »
Sur le rocher,
Des flots impétueux et lourds venaient s'abattre.
L'enchanteresse Corric-Wenn au sein d'albâtre,
En s'en allant, se retourna pour leur crier :
« L'épouse du grand chef à vous peut se fier,
» O, flots ! — Vous garderez l'anneau dans l'émeraude
» De vos plis, à jamais ! — Si quelque femme rôde
» Sur cette grève, un jour, scrutant vos profondeurs,
» Anéantissez-là !... »
D'ironiques clameurs
Passèrent sur la plage et les falaises mornes :
Tu semblas rire, ô ! mer immense, ô ! mer sans bornes.

Sous la tente, le soir, la Corric-Wenn songea
Que Hu ne l'aimait plus. — Et c'était vrai déjà.

***

La femme de l'ancêtre est seule sur sa couche.
Depuis trois aubes seule, elle y gémit, farouche,
Meurtrissant son beau sein, — devant son fils aîné,
Mor-Vran, qui la contemple, interdit, consterné.

« Hu Gadarn, mon époux, m'abandonne, dit-elle. »
La blonde Corric-Wenn est cependant bien belle :
Ses cheveux dénoués lui tombent aux genoux,
— Ainsi qu'un voile tissé d'or, d'un or très doux, —
Enveloppant l'épaule et l'exquise poitrine.
La croupe est ronde, le sein blanc, la hanche fine.
Si Hu pouvait la voir ainsi, les yeux en pleurs,
Sur le grand lit de peaux, de mousses et de fleurs
Où, criant son chagrin, elle s'est étendue !
Peut-être aimerait-il encore cette chair nue,
Cette femme adorable aux grands yeux de velours
Qui l'attend vainement mais qui l'attend toujours ?
Non, Hu ne viendra pas car, depuis trois aurores,
Il erre jour et nuit par les grèves sonores,
Sur les rochers déserts où se brisent les flots.

Corric-Wenn ne sait plus retenir ses sanglots.
Avec des cris, dans la poussière elle se vautre :
« Hu Gadarn mon époux dit-elle, en aime une autre ! »

Femme ne gémis plus car tu gémis en vain.
Lève-toi, va trouver Kilydd-Ab le Devin,

Demande-lui la fleur qui fait que l'on oublie.
— Le vieillard, le grand chef, n'est plus rien dans ta vie.
Il rêve sur la plage, assis sur les galets,
Ecoutant la clameur des flots déchevelés
Qui lui lèchent les pieds comme des chiens fidèles.

Il rêve. — Et quand la Nuit étend ses sombres ailes,
— Oiseau sinistre, — sur la rive et sur les eaux,
L'Ancêtre, enveloppé dans sa robe de peaux,
Se dresse tout à coup, hésite, se rapproche
Du bord de l'onde et voit, bondissant sur la roche,
Une vague qui jongle avec l'anneau de fer.

Hu Gadarn le Puissant est l'amant de la Mer.

Août 1905.

Au barde Jaffrennou « Taldir. »

LES FLEURS DE MAI

Euruz eo ann dud iaouank-ze
Hag a varv enn amzer-neve !
(Ies KERNE HUEL).

La : cloche noire : tinte et le funèbre cierge
Brûle parmi les fleurs au chevet d'une vierge.

Elle est morte la jeune fille de vingt ans
Qui riait à l'amour, au soleil, au printemps.

Elle est morte. Demain, dans l'humble cimetière,
Le Recteur chantera sur une blanche bière.

Elle est morte. Demain ses compagnes viendront,
Une dernière fois, pour la baiser au front.

* * *

Des corbeaux d'intersigne étant passés en bande,
On savait que l'Ankou le Noir courait la lande.

On savait que quelqu'un ne vivrait plus un jour
Et bien des vieux songeaient en tremblant : C'est mon tour

Et l'ensevelisseuse attendait que dans l'aire
Un voisin vint crier : « Apprêtez le suaire. »

Mais nul n'aurait pensé que la Mort qui rôdait
S'arrêterait au seuil d'une enfant qui riait.

* * *

Elle ne saura point pourquoi garçons et filles
Aiment la sente étroite et l'ombre des charmilles.

Elle ne saura point le trouble de rêver
Sur le : *sône :* qu'un *Kler* savant vient de lever.

Elle ne saura point la douceur d'être femme
Et de choisir un jour l'épousé de son âme.

Elle ne saura point les tendres abandons,
Sous des cieux étoilés, au retour des pardons.

* * *

Mais c'est le Mois béni, — parmi les fleurs nouvelles,
Pour la morte, des gâs vont choisir les plus belles.

Et des fleurs vont fleurir, au long des sentiers verts,
Pour que la couche et que le seuil en soient couverts.

Et des fleurs vont fleurir, cette nuit, des fleurs blanches
Que sur elle demain feront neiger les branches.

Et l'enfant dormira dans son lit embaumé,
Heureuse d'être morte avec le mois de mai.

Juillet 1905.

A M. le docteur Hébert, président
de la Société académique de Brest.
Respectueux hommage.

LES
BARQUES DE GRANIT

... Alors on vit venir, venir au gré des flots,
Du fond de l'horizon d'étranges matelots.

. . . . . .

Ce n'étaient pas les nefs, de ces nefs à deux voiles
Dont les hauts mâts le soir atteignent aux étoiles,
Celles qui vont d'Eir-in au pays des Romains,
D'Occismor à Ker-Is, courant tous les chemins.
Ce n'étaient ni les nefs, ni les currachs agiles,
Ni les bateaux de cuir, rapides mais fragiles.
Ce n'étaient pas non plus, avec chants et clameurs,
Les galères à vingt, trente bancs de rameurs ;
Ni les marchands Gaulois, ni les Saxons barbares,
Ni les marins bronzés avec leurs oiseaux rares,
Ni les Vénètes blonds aux yeux couleur des flots,
Ceux qui viennent du fond d'un golfe plein d'ilôts.
Ce n'étaient pas Log Brog et la barque Normande.
— Mais les Saints de Bretagne avec les Saints d'Irlande.

Samson, Pol, Tugdual, Gurthiern, Briek, Vouga,
Malo, le prince Efflam, sa femme Ninnoca :

Ils arrivaient au loin sur les vagues brumeuses.
Les mystiques, les purs, les doux, les bienheureuses,
Et Cadoc et Modez et Gildas le Pieux
Et Briac et Magloire et Gurval avec eux.

Fuyant devant le Picte et le Saozon sauvages,
Ils erraient, un matin, par les sombres rivages,
Quand leur Dieu tout puissant, sur le sable jauni,
Fit échouer pour eux des barques de granit.

Alors sans matelots, sans gouvernail ni rames,
Ils partirent au gré des vents, au gré des lames, —
Une invisible Main les poussant lentement
Vers le large où la mer s'unit au firmament.

Les uns étaient couverts de tuniques de bure
Et portaient une croix de bois à la ceinture ;
Les autres, les Pasteurs, le bâton à la main
Se drapaient à la proue en leur manteau de lin.

Jeunes hommes pensifs et graves patriarches,
Ils devaient ressembler à ceux des grandes Marches,
Aux compaguons de Hu, les vagabonds Kemris
Qui vinrent du Brô-Haff par nos landes jadis.

Ils ne se parlaient pas. Ils rêvaient les doux rêves,
Sans souci du danger et des lointaines grèves,
Perdant la notion des choses et du temps.
— Le Kornog bruissait dans leurs cheveux flottants.

Ils allaient l'œil perdu dans un ciel sans nuages
Où le soir s'allumait pour eux l'astre des Mages ;
Ils allaient dans l'aurore et le jour et la nuit,
Les mains jointes sur leurs genoux, priant sans bruit.

Quand l'ombre s'étendait d'un horizon aux autres,
Peut-être voyaient-ils, ainsi que les Apôtres,
Le doux Galiléen revêtu de clartés
Venir au-devant d'eux sur les flots agités.

Ils écoutaient des Voix, des Voix mélodieuses
Emplir la vaste mer, les profondeurs brûmeuses :
Etait-ce toi Morgan peignant tes cheveux fins ?
Non, c'était le céleste chant des Séraphins.

Ainsi vinrent les Saints de Bretagne et d'Irlande,
Traversant la Mor-Udd, traversant la mer grande,
Sans voiles ni rameurs, sans mâts ni gouvernail,
— Sur des blocs de granit, mystérieux détail.
... Et ceux de Breiz-Izel purent les voir, à l'aube,
Drapés dans le manteau de lin ou dans la robe
De bure, le front nu, debout sur leurs esquifs,
Levant les bras au ciel en passant les récifs.

— Et les flots irrités s'apaisaient à l'approche
Des nacelles de pierre, — et la perfide roche
S'écartait de leur route, — et les : morvrans : songeurs
Semblaient se demander : — Qui sont ces voyageurs ?

Alors de Pen-ar-Bed aux rives de la Loire,
Chaque ermite éleva son modeste oratoire,
Tugdual à Tréguer, Samson à Dol, Malo
A Lan-Aleth, Modez dit-on dans un îlot.

Puis les rois, les barons, les laïcs, les gens d'armes,
A leur enseignement ayant trouvé des charmes,
Leur firent don de croix et de ciboires d'or.
— Ainsi vinrent les Saints de Bretagne en Armor.

***

Foules des Anciens Temps, foules religieuses,
Vous nous avez légué les salles merveilleuses,
Les granits dentelés et les clochers à jours ;
Vous nous avez légué les gigantesques tours,
Les sveltes clochetons, les flèches magnifiques,
Les vitraux éclatants des saintes basiliques,
Tout l'or de vos autels et de vos ostensoirs.
Mais votre Ame, avec vous, dans la brume des soirs,
S'en est allée au gré des brises vagabondes
Vers le gouffre d'oubli, but où courent les mondes.
Vous nous avez légué l'airain dans le beffroi,
Mais le secret divin de votre ardente foi
Nous l'avez-vous laissé dans les nefs somptueuses,
Foules des Anciens Temps, foules religieuses ?

Foules des Temps passés, foules des Jours bénits,
Qui sculptiez des joyaux dans les rudes granits,
Vous nous avez légué les fines arcatures,
Les splendides autels, les tympans en guipures,
Les Jubés, les Folgoëts, les cloîtres, les palais,
Les Kersanton fameux, tout l'art des Lamballays.
Vous nous avez légué les chefs-d'œuvre des maîtres,
Les chaires, les blasons, les tombeaux des ancêtres,
Les calvaires, les saints sculptés, mais votre Foi,
La Foi du mendiant, du routier et du roi,
Nous l'avez-vous laissée ? Hélas ! la Lampe sainte
Dans les nefs, une nuit, s'est-elle pas éteinte ?
— Las ! nos derniers croyants des temples sont bannis,
Foules des Temps passés, foules des Jours bénits !

***

Aux confins de l'Armor, au cap du Bout du Monde,
Il est un antre obscur, une grotte profonde
Que cachent les varechs et les sables mouvants ;
Une grotte où jamais ne viennent les vivants,
Où seuls, demi-rongés, les noyés aux yeux caves
Achèvent de pourrir sur un monceau d'épaves.
Le flot s'y précipite avec un sourd fracas.
— A minuit, par des cieux sans lune, plusieurs gâs,
Sous la falaise, ont entendu des bruits étranges,
... A croire, disent-ils, que, sortis de leurs granges,
Tous les chemineaux du pays y sont venus
Pour des travaux mystérieux d'eux seuls connus.

Pan! Pan! — La douzième heure ébranle encore les cloches
D'alentour, que les coups de marteaux sur les roches
Résonnent, que le fer grince dans le granit.
Pan ! Pan ! Les chats-huants réveillés dans leur nid
S'envolent en criant. *Pan ! Pan !* En bas, dans l'ombre,
Des travailleurs à chaque instant grandit le nombre.

Dites, est-ce Ker-Is que vous rebâtissez,
Fantômes de l'Arvor, lugubre trépassés ?
Dites, est-ce Occismor, Lexobie ou Tolente ?
Les temps sont-ils venus où la Ville dolente
Doit reparaître sur les eaux ? Entendrons-nous
Quelque matin les cris des Bretons à genoux,
Saluant des Palais relevés sur nos grèves,
Des Cités qui de l'aube au soir hantent nos rêves ?

Parlez ! Que faites-vous, nocturnes travailleurs ?
Construisez-vous un temple où nous serons meilleurs ?

Une salle de marbre à voûte de porphyre,
Avec un trône d'or, où nous viendrons élire
Le fils des anciens Preux, le descendant d'Arzur ?
Resculptez-vous le dragon rouge sur azur ?

Hélas ! Au bord des flots, dans la grotte sonore,
C'étaient eux qui frappaient la nuit dernière encore,
C'étaient eux, les grands Saints qui vinrent autrefois
De Bretagne et d'Eir-in vers nos champs et nos bois.

De Vannes à Tréguer, alors que mi-nuit sonne,
Tous les Saints qu'a chantés la Légende bretonne,
Les Vouga, les Malo, les Samson, les Gildas,
Les moines, les prieurs, les abbés, les prélats,
Ceux qui dorment au fond des grandes basiliques,
Sous les autels d'argent, sous les voûtes gothiques,
Ceux qui rêvent dans l'or empourpré des vitraux,
Dans le granit sculpté des somptueux tombeaux,
Sur les coussins brodés des reliquaires riches,
Ceux des cercueils de plomb, des charniers et des niches,
Ceux des humbles clochers et des châsses de bois,
Ceux des fontaines, tous se lèvent à la fois

Et dans la grotte obscure, au cap du Bout du Monde,
La pierre sous leurs mains résonne, éclate, gronde.
Mystérieux travail quand seras-tu fini ?
Chaque Fantôme creuse une auge de granit.

. . . . . .

Quand la Croyance au fond de nos cœurs sera morte,
Quand des temples déserts on fermera la porte,
Quand les sinistres Temps seront bien révolus
Les vieux Saints s'en iront ainsi qu'ils sont venus.

Sur les barques sans gouvernail, sans mâts, ni voiles,
Tous ils s'embarquent à l'heure des étoiles,
Drapés dans les manteaux de pourpre tissés d'or
Dont les avait parés la piété d'Arvor.
Tous ils s'embarqueront sur les Auges nouvelles,
Ceux de la cathédrale avec ceux des chapelles,
Les Saints du Kernevote et les Saïnts trégorrois.

Tous ils s'embarqueront et fuiront à la fois.

(Cette nuit-là, les morts se lèveront en masse,
Chacun d'eux maudissant le dernier de sa race).

Et, seuls, dans l'aube claire et rose, les Jésus
De pierre, au bord de nos routes, sur les talus,
Ecoutaut le réveil joyeux d'une cigale,
Attendront tristemeut la Colonne Infernale.

Décembre 1904.

LISTE DES MEMBRES

COMPOSANT

LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE BREST

EXERCICE 1904-1905

Président d'honneur : M. le Vice-Amiral MALLARMÉ, C. ✻, Commandant en chef, Préfet Maritime du 2e arrondissement.

BUREAU ÉLU LE 5 JUILLET 1903

Président : M. HÉBERT (J.), Docteur-Médecin.

Vice-Présidents : MM. DE LORME (A.), O. ✿, Professeur honoraire au Lycée de Brest ; GOUYET, Professeur au *Borda ;* GŒTT, ✿, Professeur au Lycée.

Secrétaires : MM. DELOURMEL, Bibliothécaire-Archiviste de la Ville ; MIGNARD, Docteur-Médecin ; FERRAND, Publiciste.

Bibliothécaire-Archiviste : M. KERNÉIS (A.-A.), ✻, Sous-Commissaire de la Marine, en retraite.

Trésorier : M. COLLOS, ✻, Commissaire en chef de la Marine, en retraite.

COMITÉ DE PUBLICATION

1° LES MEMBRES DU BUREAU.

2° M. LE MOINE, O. ✻, Pharmacien en chef, en retraite.

M. GUENEAU DE MUSSY, Avocat.
Mme PERDRIEL-VAISSIÈRE.

PRÉSIDENTS HONORAIRES

MM.

LAFONT, G. O., ✻, ✠, Vice-Amiral, en retraite.
DUBURQUOIS, G. O. ✻, Vice-Amiral, en retraite.
DE LA JAILLE, C. ✻, Vice-Amiral.
LANGERON, Professeur honoraire de l'Université.

MEMBRES HONORAIRES

MM.

THOUAR (Arthur), ✻, Voyageur géographe.
SAVORGNAN DE BRAZZA, O. ✻, Capitaine de frégate.
COTTEAU, Voyageur géographe.

MEMBRES RÉSIDANTS

MM.

ABALAN, Juge au Tribunal de Commerce, rue de Paris, 36, en Lambézellec.
ALLAIN (L.), Avoué, rue Neptune, 2.
ALLAIN, ✻, Docteur-Médecin, Conseiller général, rue de la Porte, 97.
ALLÈGRE, Professeur de musique, rue de Siam, 61.
5 ANSQUER, Publiciste, Place Saint-Martin, 3.
ARDOUIN, Agent comptable de la Marine, rue Duguay-Trouin, 18.

AUFFRET, C. ✻, O. ✿, Inspecteur général du Service de Santé de la Marine, Paris.

BAISNÉE, Négociant, rue de la Rampe, 55.

BASTIT (Joseph), Négociant, place du Château, 9.

10 BENOIT, ✻, Négociant, ancien Président du Tribunal de Commerce, rue de la Mairie, 12.

BERGER (Charles-Victor), O. ✻, O. ✿, ancien Médecin de la Marine, ancien Maire de Brest, rue de Paris, 54.

BERNÈDE-SACHS, Lieutenant de Vaisseau, rue d'Aiguillon, 32.

BIACABE (Armand), Propriétaire, rue Foy, 5.

BIGOT, Pharmacien, rue Vauban, 27.

15 BLOIS (DE), ✻, Conseiller général, rue Voltaire, 34.

BONAMY (Léon), Propriétaire, rue Traverse, 1.

BRÉDIAM, ✻, Docteur-Médecin, rue de Siam, 90.

BRETON (Paul), Négociant, rue Armorique, 40.

CARADEC (Théophile), O. ✿, Docteur-Médecin, rue du Château, 15.

20 CHABAL (Abel), Architecte, rue de la Rampe, 46.

CHALMET (Mme), rue Foy, 11.

CHALMET, Docteur-Médecin à Landerneau.

CHEVILLOTTE (Jean), rue Traverse, 15.

CHEVILLOTTE (Charles), ancien Député, cité d'Antin, 2.

25 CHIC (Léon), ✻, ✿, Chef de musique des Equipages de la Flotte, en retraite, rue Voltaire, 31.

COLLOS, ✻, Commissaire en chef de la Marine, en retraite, rue Saint-Yves, 43.

CORBÉ, Pharmacien civil à Brest, rue de Paris, 148.

CROSNIER, Architecte, rue Traverse, 2.

DELALANDE (Julien), Professeur au Lycée, rue du Château, 62.

30 DELESTRE (Paul), Rentier, rue du Château, 15.

DELOBEAU, ✻, Avoué honoraire, Sénateur, rue d'Aiguillon, 54.

DELOURMEL, Archiviste-Bibliothécaire de la Ville, rue du Merle-Blanc, 7.

DELPEUCH, Lieutenant de Vaisseau, Oran.

DENOUEL, Propriétaire, rue de la Porte, 77.

35 DESHAYES (Eugène), rue Traverse, 5.

DIDELOT (Mme la Baronne), rue de la Rampe, 19.

DOYNEL, Commissaire en chef de la Marine, rue Voltaire, 22.

ÉLY-LABASTIRE, Négociant, rue de la Rampe, 53.

ÉRARD Fils, Négociant, rue de Paris, 125.

40 FARVACQUES, Docteur-Médecin, rue de Paris, 10, Lambézellec.

FEILLARD, Avocat, rue d'Aiguillon, 38.

FERRAND (Allain), publiciste, rue Saint-Yves, 33.

FOUCARD, Notaire, rue de la Mairie, 15.

FOURNIER (P.-E.), ✠, ancien Avoué, rue Saint-Yves, 33.

45 FRÉVILLE (Mme), Cité d'Antin, 2.

FRIOCOURT, O. ✻, O. ✠, Directeur du Service de Santé de la Marine, place Latour-d'Auvergne, 14.

GAUTHIER (Mme Eugène), rue de la Mairie, 21.

GHILINO, Propriétaire à Kerhuon.

GŒTT, Professeur au Lycée, rue du Château, 41.

50 GOOD, Pharmacien civil, rue de Siam, 117.

GOUYET (L.-M.), Professeur à l'Ecole Navale, rue du Château, 35.

GROSSIN, Commandant de Gendarmerie au Tonkin.
GUÉNEAU DE MUSSY, Avocat, rue Voltaire, 40.
GUILLERMIT, Maître de Chapelle, Grand'Rue, 19.
55 HALLEZ, ✻, Capitaine de frégate, place Sadi-Carnot, 9.
HÉBERT (Jules), Docteur-Médecin, rue d'Aiguillon, 6.
HOMO (Henri), rue de Traverse, 1.
IMHOFF (V.), O. ✻, Capitaine de Vaisseau, rue de la Mairie, 3 bis.
JARNO, rue de Paris, 73.
60 JEHANNE, ✻, Médecin de la Marine, en retraite, rue de Siam, 55.
KERNÉIS (A.-A.), ✻, Sous-Commissaire de la Marine, en retraite, Grand'Rue, 74.
KERROS (Edouard DE), Négociant, Agent consulaire, rue du Château, 19.
LAMARQUE, ancien Notaire, Conseiller d'arrondissement, rue de Siam, 36.
LANDOUARÉ, Docteur-Médecin, rue de Siam, 24.
65 LANNOY (DE), Professeur d'hydrographie, en retraite, rue Neptune, 10.
LE BAIL, Pharmacien civil, place Latour-d'Auvergne, 12.
LE BESCOND DE COATPONT, Avocat, rue de Siam, 44.
LECAT, ancien Greffier de Justice de paix, 18, rue de la Place, Guingamp (Côtes-du-Nord).
LE FRANÇOIS, ✻, Capitaine de frégate, place du Château, 3.
70 LE HOUERF, Négociant, rue d'Algésiras, 9.

LE JEANNIC DE KERVIZAL, Rentier, au château de Lesgall, en Lesneven, et rue de Paris, 148.

LE GENDRE, Receveur principal des Contributions indirectes, rue Neptune, 12.

LE JEUNE (Constant), Notaire honoraire, rue de la Rampe, 27.

LE PIVAIN (René), Négociant, Juge au Tribunal de Commerce, rue de la Rampe, 5.

75 LEVOT-BÉGOT, Propriétaire, rue Chaussée-d'Antin, 20, Paris.

LORME (A. DE), O. ✻, Professeur, en retraite, rue de la Rampe, 50.

LORSA, ancien Négociant, rue d'Aiguillon, 52.

LULLIEN, ✻, Négociant, Grand'Rue, 26.

MARFILLE, ✻, Négociant, Président du Tribunal de Commerce, Grand'Rue, 49.

80 MARTINON, Professeur au Lycée d'Alger.

MATHIEU (A.), C. ✻, Capitaine de Vaisseau, en retraite, rue de la Rampe, 37 bis.

MERLANT, O. ✻, Inspecteur en chef des Services administratifs de la Marine, Lorient.

MILIN, Receveur des Postes, en retraite, rue Voltaire, 29.

MINIAC (DE), Directeur des Travaux hydrauliques, rue Voltaire, 40.

85 MIGNARD, Docteur-Médecin, Grand'Rue, 24.

ORHAND, Négociant, rue de Puebla, 18, Lambézellec.

PERDRIEL-VAISSIÈRE (Mme), rue Voltaire, 13.

PITEL, Négociant, rue Saint-Yves, 11.

PITON, ✻, Médecin principal de la Marine, en retraite, rue de Traverse, 17.

90 PITTY, Chimiste, rue du Château, 28.

POULLAOUEC, ancien Notaire, rue de Siam, 30.

RAMBAUD, Pasteur protestant, rue de Paris, 38.

RÉGURON, Négociant, rue de la Rampe, 10.

RIVET (L.-J.), O. ✻, Contre-Amiral, rue du Château, 42, Major général à Lorient.

95 ROBERT Fils, Libraire, rue d'Aiguillon, 44.

ROLLAND, Avoué, rue Voltaire, 13.

ROSUEL, Propriétaire, rue du Château, 15.

ROUGET, Sous-Directeur de la Compagnie du Gaz, rue du Château, 28.

SINOU (Mlle), rue Saint-Yves, 32.

100 THÉSÉE, Docteur-Médecin, rue du Château, 18.

THIERRY, Propriétaire, rue de Traverse, 18, et au Merle-Blanc.

THIELEMANS, Docteur-Médecin, Tour de la Motte-Tanguy.

VERGNIAUD, ✻, Médecin principal de la Marine, en retraite, rue de Traverse, 43.

MEMBRES CORRESPONDANTS

MM.

BERTIN, ✻, Directeur des Constructions Navales, à Paris.

CALVET, O. ✿, Professeur d'Histoire au Lycée Michelet, à Vanves.

CLAPARÈDE, Ingénieur, à Paris.

COMBETTE, ✻, Inspecteur général de l'Instruction publique, à Paris.

DALIMIER, Professeur au Lycée Michelet, à Paris.

D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

DAURIAC (Lionel), ✿, Professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier.

DAURIAC, ✻, Bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale, à Paris.

DELAVAUD, O. ✻, O. ✿, Pharmacien inspecteur de la Marine.

DENNIERE, Archéologue, en retraite, à Paris.

DERAUGLAUDRE, Professeur d'Agriculture, à l'Université Catholique, à Paris.

DESCHANEL, ✿, ancien Sous-Préfet de Brest, député.

DUCHATELIER (Paul).

DUPUIS, O. ✻, Contre-Amiral, rue de Berlin, 6, à Paris.

FIERVILLE, O. ✻, Proviseur, en retraite.

FLEURIOT DE LANGLE, C. ✻, Contre-Amiral, en retraite.

GARNAULT, ✻, ✿, Examinateur de la Marine, en retraite, à Paris.

GAUGUET, Publiciste, à Paris.

GUENNOU, Publiciste, 35, rue Linnée, à Paris.

HERLAND, Chimiste, Pharmacien à Concarneau.

JOUAN, O. ✻, O. ✿, Capitaine de Vaisseau, en retraite, à Cherbourg.

KERVILER, ✻, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Saint-Nazaire.

KLEINHANS (Mlle), Prof. à Sainte-Barbe, à Paris.

LANGERON (Maurice), Botaniste, à Dijon, rue Chabot-Charny, 79.

LANGERON (Edouard), O. ✿, Professeur honoraire de l'Université, rue Vauquelin, 5, Paris.

LE BALLE, O. ✿, Inspecteur d'Académie, à La Roche-sur-Yon.

LE GROS, O. ✻, Colonel, d'inf. de mar., en retraite.

LE JANNE, ✻, Pharmacien de la Marine, en retraite.

LOUDUN, Bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris.

LOZÉ, O. ✻, ancien Sous-Préfet de Brest, Ambassadeur de France, à Vienne.

MILLIEN, Architecte, à Beaumont-Laferrière (Nièvre).

MILNE, Professeur d'Anglais, au Lycée Henri IV.

ORTOLAN, ✻, Lieutenant de Vaisseau.

PARIS, C. ✻, Général de brigade.

PIÉDANIEL, Homme de Lettres, à Paris.

SAULNIER, ✻, Conseiller hon. à la Cour de Rennes.

THOMAS (Félis), O. ✿, Professeur au Lycée de Versailles.

VIEL DE HAUTMESNIL (l'abbé Emile).

WILLOTTE, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Vannes.

Liste des Académies, Sociétés Savantes

AVEC LESQUELLES SE FAIT L'ÉCHANGE DU BULLETIN

(Ordonnance royale du 16 Mai 1847)

1re SECTION. — GÉOGRAPHIE

SOCIÉTÉS FRANÇAISES

1 BOUCHES-DU-RHONE : *Marseille*. — Société de Géographie.

2 — *Montpellier*. — Société Languedocienne de Géographie.

3 COTE-D'OR : *Dijon*. — Société Bourguignonne d'Histoire et de Géographie.

4 CHARENTE-INFÉRIEURE : *Rochefort*. — Société de Géographie.

5 GIRONDE : *Bordeaux*. — Société de Géographie commerciale.

6 GARONNE (HAUTE-) : *Toulouse*. — Société de Géographie.

7 INDRE-ET-LOIRE : *Tours*. — Société de Géographie.

8 LOIRE-INFÉRIEURE : *Saint-Nazaire*. — Société de Géographie commerciale.

9 — *Nantes*. — Société de Géographie commerciale.

10 MEURTHE-ET-MOSELLE : *Nancy*. — Société de Géographie de l'Est.

11 MORBIHAN : *Lorient*. — Société Bretonne de Géographie.

12 NORD : *Douai.* — Union Géographique du Nord de la France.

13 — *Lille.* — Société de Géographie.

14 RHONE : *Lyon.* — Société de Géographie.

15 SEINE : *Paris.* — Société de Géographie.

16 — *Paris.* — Revue de Géogr. internationale.

17 — *Paris.* — Société de Géographie.

18 — *Paris.* — Société des Etudes coloniales et maritimes.

19 — *Paris.* — Bibliothèque des Sociétés savantes.

20 SEINE-INFÉRIEURE : *Le Havre.* — Société de Géographie commerciale.

21 — *Rouen.* — Société normande de Géographie.

22 VAR : *Toulon.* — Société de Géographie.

23 CONSTANTINE : *Constantine.* — Société de Géographie.

SOCIÉTÉS ÉTRANGÈRES

24 ANGLETERRE : *Manchester.* — Manchester Geografical Society.

25 BELGIQUE : *Bruxelles.* — Société royale belge de Géographie.

26 — *Anvers.* — Société royale de Géographie d'Anvers.

27 BRÉSIL : *Rio-de-Janeiro.* — Sociedade de Geographia de Lisboa do Brazil.

28 EGYPTE : *Le Caire.* — Société khédiviale de Géographie.

29 FINLANDE : *Helsingfors.* — Fennia. — Société de Géographie.

30 PORTUGAL : *Lisbonne.* — Sociedade de Geographia de Lisboa.

31 — *Porto.* — Sociedade de Geographia Commercial do Porto.

32 SUISSE : *Genève.* — Le Globe.

33 — *Neufchâtel.* — Société Neufchâteloise de Géographie.

34 WURTEMBERG : *Stuttgard.* — Société Wurtembergeoise de Géographie.

2e ET 3e SECTIONS. — SCIENCES, LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS

SOCIÉTÉS FRANÇAISES

1 AISNE : *Château Thierry.* — Société historique et archéologique de Château-Thierry.

2 — *Laon.* — Société académique.

3 — *Saint-Quentin.* — Société académique des sciences, belles-lettres, agricole et industrielle.

4 — *Soissons.* — Société archéologique, historique et scientifique.

5 ALLIER : *Moulins.* — Société d'émulation et des beaux-arts du Bourbonnais.

6 ALPES-MARITIMES : *Nice*. — Société centrale d'agriculture, d'horticulture et d'acclimatation des Alpes-Maritimes.

7 — *Nice*. — Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.

8 ARDÈGHE : *Privas*.— Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Ardèche.

9 AUBE : *Troyes*. — Société académique d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Aube.

10 AUDE : *Carcassonne*. — Société des arts et des sciences.

11 — *Narbonne*. — Commission archéologique et littéraire.

12 AVEYRON : *Rodez*. — Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron.

13 BOUCHES-DU-RHONE : *Aix*. — Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres.

14 — *Marseille*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.

15 — *Marseille*. — Société de statistiques.

16 — *Marseille*. — Comité médical des Bouches-du-Rhône.

17 CALVADOS : *Caen*. — Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres.

18 — *Caen*. — Société des Antiquaires de Normandie.

19 CALVADOS : *Caen.* — Société Linnéenne de Normandie.

20 — *Caen.* — Société des beaux-arts.

21 CHARENTE : *Angoulême.* — Société archéologique et historique de la Charente.

22 CHARENTE-INFÉRIEURE : *La Rochelle.* — Société des belles-lettres, sciences et arts.

23 — *Saintes.* — Revue de Saintonge et d'Aunis. — Bulletin de la Société des Archives historiques.

24 CHER : *Bourges.* — Société historique, littéraire, statistique et scientifique du Cher.

25 COTE-D'OR : *Dijon.* — Académie des sciences, arts et belles-lettres.

26 — *Dijon.* — Société bourguignonne d'histoire et de géographie.

27 — *Semur.* — Société des sciences historiques et naturelles.

28 — *Beaune.* — Société d'histoire, d'archéologie et de littérature.

29 COTES-DU-NORD : *Saint-Brieuc.* — Société d'émulation des Côtes-du-Nord.

30 — *Saint-Brieuc.* — Société archéologique et historique.

31 CREUSE : *Guéret.* — Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse.

32 DOUBS : *Besançon.* — Académie des sciences, belles-lettres et arts.

33 — *Besançon.* — Société d'émulation.

34 DOUBS : *Montbéliard*. — Société d'émulation.

35 DROME : *Romans*. — Comité d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse du diocèse de Valence.

36 EURE : *Evreux*. — Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure.

37 FINISTÈRE : *Morlaix*. — Société d'études scientifiques du Finistère.

38 — *Quimper*. — Société archéologique du Finistère.

39 GARD : *Nîmes*. — Académie de Nîmes.

40 GARONNE (HAUTE-) : *Toulouse*. — Académie des floraux.

41 — *Toulouse*. — Académie de législation.

42 — *Toulouse*. — Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres.

43 — *Toulouse*. — Société académique franco-hispano-portugaise.

44 — *Toulouse*. — Société d'histoire naturelle.

45 — *Toulouse*. — Société archéologique du midi de la France.

46 GIRONDE : *Bordeaux*. — Académie des Sciences, belles-lettres et arts.

47 — *Bordeaux*. — Société Linnéenne de Bordeaux.

48 — *Bordeaux*. — Société des sciences physiques et naturelles.

49 HÉRAULT : *Béziers*. — Société archéologique, scientifique et littéraire.

50 — *Montpellier*. — Académie des sciences et lettres.

51 ILLE-ET-VILAINE : *Rennes*. — Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine.

52 INDRE-ET-LOIRE : *Tours*. — Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département d'Indre-et-Loire.

53 ISÈRE : *Grenoble*. — Académie delphinale.

54 — *Grenoble*. — Société de statistique des sciences naturelles et des arts industriels du département de l'Isère.

55 LANDES : *Dax*. — Société de Borda.

56 LOIRE (HAUTE-) : *Le Puy*. — Société agricole et scientifique de la Haute-Loire.

57 LOIRE-INFÉRIEURE : *Nantes*. — Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure.

58 — *Nantes*. — Société archéologique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure.

59 — *Nantes*. — Revue de Bretagne et de Vendée.

60 LOT : *Cahors*. — Société des études littéraires, scientifiques et artistiques.

61 MAINE-ET-LOIRE : *Angers*. — Société nationale d'agriculture, sciences et arts.

62 MAINE-ET-LOIRE : *Angers.* — Société industrielle et agricole.

63 MANCHE : *Cherbourg.* — Société des sciences naturelles et mathématiques.

64 MARNE : *Châlons sur-Marne.* — Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne.

65 MEURTHE-ET-MOSELLE : *Nancy.* — Académie de Stanislas.

66 MORBIHAN : *Vannes.* — Société polymatique du Morbihan.

67 NORD : *Cambrai.* — Société d'émulation.

68 — *Douai.* — Société centrale d'agriculture, sciences et arts du département du Nord.

69 — *Dunkerque.* — Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts.

70 — *Lille.* — Société des sciences, de l'agriculture et des arts.

71 — *Lille.* — Société régionale des architectes du Nord de la France.

72 — *Valenciennes.*—Société d'agriculture, sciences et arts.

73 — *Roubaix.* — Société d'émulation.

74 OISE : *Beauvais.* — Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise.

75 — *Compiègne.* — Société Française d'archéologie.

76 PAS-DE-CALAIS : *Arras.* — Comité des antiquités départementales et monuments historiques du Pas-de-Calais.

77 — *Boulogne-sur-Mer.* — Société académique.

78 — *Saint-Omer.* — Société des antiquaires de la Morinie.

79 PYRÉNÉES-ORIENTALES : *Perpignan.* — Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales.

80 RHONE : *Lyon.* — Société littéraire, historique et archéologique.

81 — *Lyon.* — Société des sciences, belles-lettres et arts.

82 — *Tarare.* — Société des sciences naturelles et d'enseignement populaire.

83 SAONE-ET-LOIRE : *Autun.* — Société éduenne.

84 — *Châlon-sur-Saône.* — Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire.

85 — *Châlon-sur-Saône.* — Société d'histoire et d'archéologie.

86 — *Mâcon.* — Académie des arts, sciences, belles-lettres et d'agr.

87 SARTHE : *Le Mans.* — Société d'agriculture, sciences et arts.

88 — *Le Mans.* — Société historique et archéologique.

89 SAVOIE : *Chambéry.* — Académie des sciences, belles-lettres et arts.

90 SAVOIE : *Chambéry*. — Société savoisienne d'histoire et d'archéologie.

91 — *Saint-Jean-de-Maurienne*. — Travaux de la Société d'histoire et d'archéologie de Maurienne.

92 SAVOIE (HAUTE-) : *Annecy*. — Société florimontane.

93 SEINE : *Paris*. — Société académique indo-chinoise de France.

94 — *Paris*. — Société de Médecine de Paris.

95 — *Paris*. — Société philotechnique.

96 — *Paris*. — Bibliothèque de la Sorbonne.

97 — *Paris*. — Société des Antiquaires de France.

98 — *Paris*. — Société de topographie de France.

99 — *Paris*. — Société des sciences naturelles de l'ouest de la France.

100 SEINE-INFÉRIEURE : *Le Havre*. — Société havraise d'études diverses.

101 — *Le Havre*. — Société des sciences et arts agricoles.

102 — *Rouen*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.

103 — *Rouen*. — Société libre d'émulation, du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure.

104 SEINE-ET-MARNE : *Fontainebleau*. — Société historique et archéologique du Gâtinais.

105 — *Meaux*. — Société d'agriculture, sciences et arts.

106 SEINE-ET-OISE : *Versailles*. — Société des sciences naturelles et médicales de Seine-et-Oise.

107 — *Versailles*. — Société des sciences morales, des lettres et des arts.

108 SOMME : *Abbeville*. — Société d'émulation.

109 — *Amiens*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.

110 — *Amiens*. — Société des Antiquaires de Picardie.

111 — *Amiens*. — Société Linnéenne du Nord de la France.

112 TARN-ET-GARONNE : *Montauban*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts de Tarn-et-Garonne.

113 VAR : *Draguignan*.— Société d'études scientifiques et archéologiques.

114 — *Toulon*. — Académie du Var.

115 VIENNE : *Poitiers*. — Société des Antiquaires de l'Ouest.

116 VIENNE (HAUTE) : *Limoges*. — Société archéologique et historique du Limousin.

117 VOSGES : *Epinal*. — Société d'émulation.

118 — *Saint-Dié*. — Bulletin de la Société philomatique vosgienne.

119 YONNE : *Auxerre*. — Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.

120 — *Sens*. — Société archéologique.

121 — *Avallon*. — Société d'études.

122 CONSTANTINE : *Bône*. — Académie d'Hippone.
123 — *Constantine*.— Société archéologique du département de Constantine.
124 COCHINCHINE : *Saïgon*. — Société des études indo-chinoises de Saïgon.
125 ILE DE LA RÉUNION : *Saint-Denis*. — Société des lettres, sciences et arts.

126 MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS
127 (Ordon. du 27 juillet 1845. Art. 2).
132
133
134
135
136

Revue des travaux scientifiques.
127 *Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques.*
127 *Bulletin archéol. du Comité des travaux histor. et scientifiques.*
129 — *Répertoire des trav. historiques.*
130 — Musée Guimet.
131 Biblioth. des Sociétés savantes.
132
133 Archives de médecine navale.
134 *Revue maritime et coloniale.*
135 Société des études maritimes et coloniales.
136 Service géographique.

SOCIÉTÉS ÉTRANGÈRES

137 ALSACE-LORRAINE : *Colmar*. — Société d'histoire naturelle.
138 — *Metz*. — Académie de Metz.
139 AMÉRIQUE : *Washington*.— Smithsonian Institution.
140 — *Washington*.— U.-S. Geological Survey.

141 AMÉRIQUE : *Washington.* — National Academy of Sciences.

142 BELGIQUE : *Bruxelles.* — Société royale de botanique.

143 BRÉSIL : *Rio-de-Janeiro.* Revisia do observatorio.

144 CROATIE : *Zagreb-Agram.* — Société d'histoire naturelle.

145 ITALIE : *Rome.* — Reale academia dei Lincei.

146 NORWÈGE : *Christiania.* — Académie royale des lettres, histoire et antiquités.

147 — *Christiania.* — Université royale.

148 RÉP. ARGENTINE : *Cordoba.* — Academia nacional de ciendas en Cordoba.

149 SUÈDE : *Lund.* Université de Lund.

150 SUISSE : *Sion.* — (Canton du Valais). — Société Murithienne (société Valaisanne des sciences naturelles).

151 — *Genève.* — Institut national genevois.

152 — *Genève.* — Société d'histoire et d'archéologie.

153 — *Neufchâtel.* — Société des sciences naturelles.

154 *Zurich.* — Stadtbibliothek Zurich.

155 — *Sion.* — Bulletin des travaux de la Murithienne (société Valaisanne des sciences naturelles).

COMPTE DE GESTION

PRÉSENTÉ AU BUREAU DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

dans sa Séance du 7 Juillet 1905

POUR L'ANNÉE 1904-1095

PAR LE TRÉSORIER DE LA SOCIÉTÉ

RECETTES

En Caisse au 1er Juillet 1904 :				
Livret de la Caisse d'Epargne.	343 fr.	37		
Argent en Caisse	67	30		
			410 fr.	67
Intérêts annuels de 2 titres de 3 o/o . .			110	»»
Intérêts à la Caisse d'Epargne. . . .			8	54
Comptoir du Finistère, 15e répartition .			11	80
Cotisation des Membres résidants. . .			930	»»
Versement d'un Membre correspondant.			5	»»
Vente de 5 bulletins.			12	90
TOTAL DES RECETTES . .			1.488 fr.	91

La Société possède 2 titres de rentes 3 o/o de 35 fr. et 3 o/o amortissable de 75 fr., représentant au 1er Juillet un capital de 3.607 fr. 16.

DÉPENSES

Loyer des locaux de la rue Duguay-Trouin, y compris l'impôt des portes et fenêtres.	257 fr.	»»
Assurances pour 1905	12	55
Contributions pour 1905.	41	90
Concierge de la Bibliothèque, salaires de l'année	240	»»
Concierge de la Bourse, pour 4 Conférences	20	»»
Etrennes au Concierge de la Bibliothèque et au facteur.	8	»»
Impression du *Bulletin* et imprimés divers.	718	50
Remboursement d'avances au Bibliothécaire-Archiviste	28	85
Remboursement d'avances au Trésorier.	2	35
Concierge de la Mairie	20	»»
Enregistrement du bail de la maison, 2e période.	1	90
Fourniture de 2 stères de bois à brûler .	24	30
TOTAL DES DÉPENSES. . .	1.375 fr.	35

BALANCE

Recettes	1.488 fr.	91
Dépenses	1.375	35
Reste en Caisse au 1er Juillet 1905 . . .	113 fr.	56

Se décomposant ainsi :

Caisse d'Epargne . . .	1 fr. 91
Argent en Caisse . . .	111 65
TOTAL ÉGAL. . .	113 fr. 56

Brest, le 3 Juillet 1905.

Le Trésorier,
Signé : COLLOS.

Vu et approuvé par les Membres du Bureau de la Société Académique.

Le Président,
HÉBERT.

Les Vice-Présidents,
DE LORME, GOUYET, GŒTT.

Les Secrétaires.
DELOURMEL, FERRAND.

Le Bibliothécaire,
KERNÉIS

TABLE DES MATIÈRES

MÉMOIRES

PAGES

L'Art Breton du XIIIe au XVIIIe siècle. — Le Village, l'Eglise et l'Ossuaire de Lampaul-Guimiliau, par M. A. DE LORME 7

L'Ermite de Trémazan, par M. A. FERRAND 33

La noble Cité d'Urbain et Raphaël, par M. A. DE LORME. 89

L'Art Breton du XIIIe au XVIIIe siècle. — L'Eglise, le Calvaire et l'Ossuaire de Pencran, par M. A. DE LORME. 119

Visages douloureux et Masques bêtes (Pagan), par M. A. FERRAND 137

Le dernier Barde, par M. H. ANSQUER 169

Liste des Membres composant la Société Académique de Brest. 205

Membres résidants 206

Membres correspondants 212

Liste des Académies, Sociétés savantes :

1e Section. — Géographie : Sociétés françaises . . . 215

Sociétés étrangères . . . 216

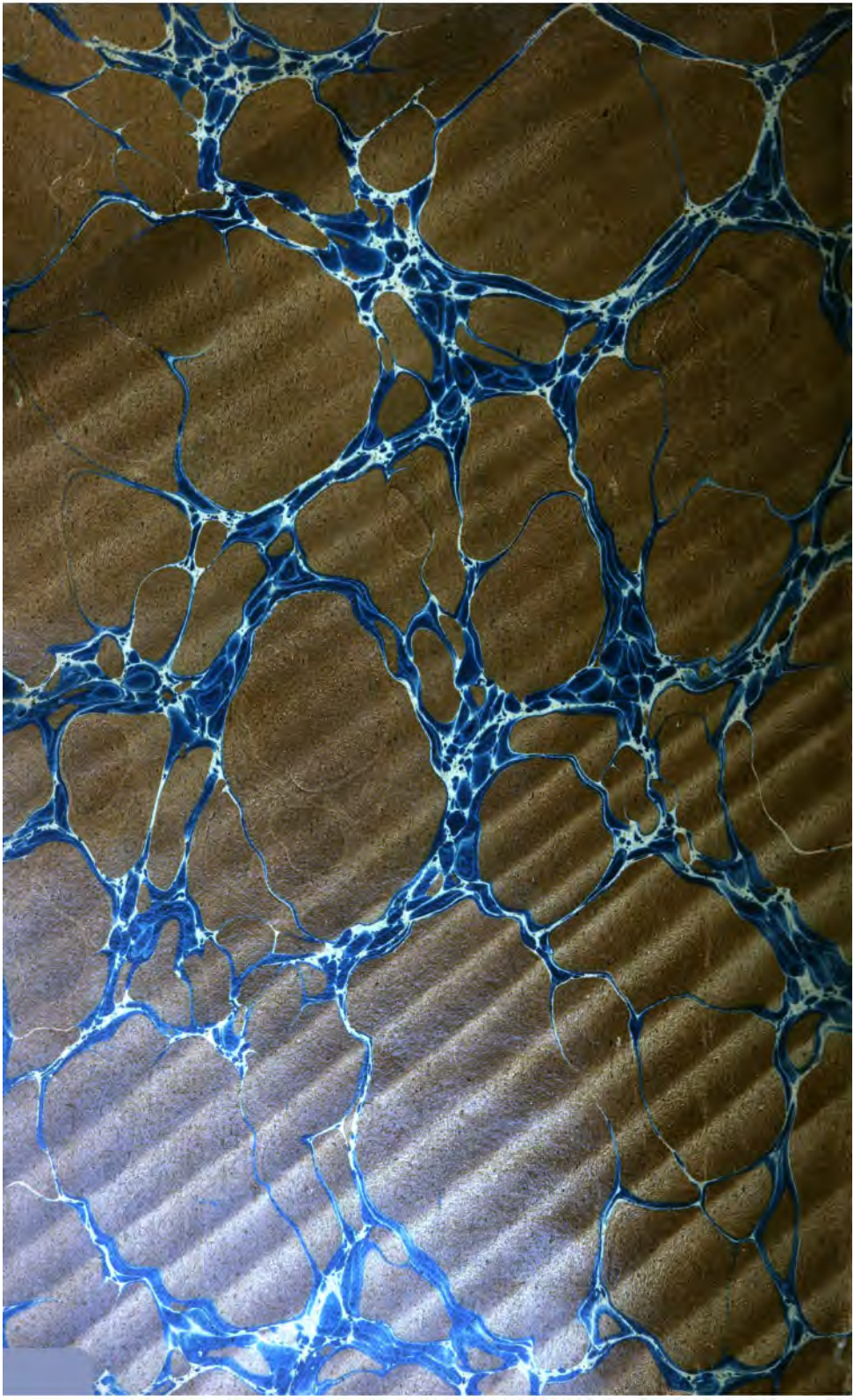
2e et 3e Sections : Sciences, Littérature et Beaux-Arts :

Sociétés françaises 217

Sociétés étrangères 226

Compte de gestion de la Société 228

Brest — Imprimerie rue du Château, 4



Widener Library
3 2044 100 905 512